

# LES FONDEMENTS DE L'OPÉRATION EN PROFONDEUR

*par*  
*Georgii S. Isserson*

*Texte original : « The Fundamentals of the Deep Operation », G.S. Isserson, in G.S. Isserson and the War of the Future : Key Writings of a Soviet Military Theorist. Traduit par Richard W. Harrison.*

# **TABLES DES MATIÈRES**

## **Introduction**

- 1. Les présupposés de l'opération en profondeur**
- 2. Les éléments de l'opération en profondeur et la composition de l'armée de choc**
- 3. La place et le rôle des nouveaux moyens de lutte dans l'opération en profondeur**
- 4. Les activités d'avant-garde au début de la guerre**
- 5. L'organisation opérative de l'approche**
- 6. La bataille de rencontre**
- 7. Les fondements de l'organisation de la percée en profondeur**
- 8. Réaliser la percée en profondeur**
- 9. Le développement de l'opération offensive initiale**
- 10. Les principes fondamentaux de la conduite de l'opération en profondeur**

# **PREMIÈRE PARTIE : L'OPÉRATION OFFENSIVE INITIALE DE L'ARMÉE DE CHOC**

## **Introduction**

Deux facteurs de la plus haute importance déterminent à l'heure actuelle l'approche de la formulation et de la résolution des problèmes de notre art opératif, comme art de la conduite des opérations.

Le premier est l'achèvement triomphal du premier plan quinquennal, qui a transformé l'Union Soviétique en l'un des pays industriels les plus avancés du monde. Le deuxième est la reconstruction technique achevée de l'Armée Rouge, qui est devenue l'une des premières des forces armées et a été dotée des moyens techniques de lutte les plus modernes et de la plus haute qualité. Sur la base de ces réalisations, notre capacité défensive a atteint un haut degré de développement ; nos forces armées ont acquis de telles capacités pour leur emploi au combat qui ont imposé la demande de leur nouvel emploi dans l'engagement et l'opération. Dans ces conditions, notre pensée militaire ne peut plus se limiter à de simples déclarations sur les nouvelles formes de lutte armée du point de vue théorique. La justification de l'adoption des nouvelles formes de lutte dans notre pays, qui ont pris forme dans le concept d'engagement [combat] en profondeur et d'opération en profondeur est déjà une réalité pour nous, et c'est dans ces conditions que nous sommes confrontés à une série de tâches nouvelles et complexes qui nécessitent au stade actuel l'élaboration d'une théorie appliquée de l'art opératif comme base pour estimer la formulation spécifique des nouvelles formes de lutte armée.

Ce problème a déjà été résolu dans une large mesure dans le domaine tactique, exigeant désormais un certain nombre de vérifications expérimentales. Cependant, beaucoup moins a été réalisé dans le domaine de l'art opératif, ce qui laisse ici une multitude de travaux encore à accomplir. Bien sûr, il est incomparablement plus difficile de formuler une théorie appliquée de l'art opératif que d'élaborer un projet théorique général des nouvelles formes de lutte comme le fit l'ouvrage *L'Évolution de l'Art Opératif*.

Il faut garder à l'esprit que nous écrivons sur une opération que personne n'a encore jamais menée. En même temps, nous avons affaire à des moyens de lutte dont personne n'a testé l'emploi ni dans l'engagement ni dans une opération.

Nos travaux de recherche dans le domaine de l'art opératif se distinguent considérablement, par ces conditions, de travaux similaires réalisés dans le passé, lorsque des chercheurs militaires tels que Schlichting, Bernhardt et Schlieffen ont construit leur théorie opérative pour l'avenir entièrement sur l'étude de l'expérience de guerres récentes, en utilisant des données suffisamment connues et éprouvées.

Dans les conditions de la grande époque révolutionnaire de notre construction socialiste, lorsque nous avons créé une société et une armée que personne n'avait jamais encore créées ; lorsque la croissance sans précédent de nos forces productives produit chaque jour et à chaque heure des valeurs matérielles d'une efficacité entièrement nouvelle, la signification du passé n'a pour nous que la signification que l'histoire a en général et aura toujours.

Mais nous nous serions révélés impuissants à résoudre les tâches de la modernité, si nous n'avions pas dépassé les limites de cette expérience, si nous ne l'avions pas réévaluée du

point de vue des conditions radicalement nouvelles de notre époque, et si nous n'avions pas jeté sans pitié tout ce qui était intolérablement dépassé et obsolète.

Toute notre construction est une construction révolutionnaire. Cela se déroule sous l'égide de la construction du nouveau et de la maîtrise du nouveau. Le domaine de notre art militaire, en tant que prolongement de la politique, le ressent avec une extrême acuité.

En étudiant les formes de la lutte armée moderne, nous sommes confrontés à des tâches complètement nouvelles, qui n'ont jamais été mises en avant ni résolues par l'expérience passée.

Cela implique certaines difficultés propres et naturelles.

Dans le développement de notre théorie de l'art opératif, nous n'avons pas encore atteint à l'heure actuelle le niveau où nous pouvons régler avec précision et certitude les principes fondamentaux de la conduite de la lutte armée à l'échelle opérative et commencer immédiatement à formuler un manuel opératif pour commander à de grandes formations.

La nécessité même d'un tel manuel, qui n'existait pas dans le passé, est rendue nécessaire par les nouvelles conditions liées à la nature des opérations en profondeur, en tant que système complexe permettant d'employer les efforts de combat dans le cadre d'une coopération unique, centralisée et unifiée le long du front et dans sa profondeur, au sol et dans les airs.

Ce travail ne peut pas se fixer une telle tâche. Étant une élaboration large de conférences lues par moi-même dans le département opératif de l'Académie militaire de la RKKA<sup>1</sup> au printemps 1933, il poursuit des objectifs plus limités : rechercher les normes calculées et les formes spécifiques de l'opération en profondeur dans le contexte de l'opération offensive initiale au début d'une guerre. Naturellement, en même temps, les principes avancés ici ne peuvent prétendre à une quelconque solution définitive et complète du problème. Cela concerne en particulier les normes calculées exposées ici, qui seront naturellement encore soumises à des changements inévitables.

Ce travail n'est pas non plus destiné à servir comme guide direct pour l'action.

Nous devrions totalement rejeter l'opportunité d'une telle formulation des problèmes de l'opération moderne, en pensant pouvoir nous guider à l'aide d'une recette et d'un schéma tout fait.

Le concept même d'art opératif présuppose la distinction des méthodes et des formes, qui sont à chaque fois employées conformément aux conditions spécifiques données de la situation.

Nous devons comprendre chaque principe avancé dans le domaine de l'art opératif comme un fil conducteur, qui ne peut atteindre telle ou telle forme spécifique que dans et en fonction d'une situation définie et réelle.

Sinon ce travail aurait un effet négatif si quelqu'un s'avisait d'attacher aux principes qui y sont énoncés la signification d'un schéma d'opérations tout fait. Il ne peut y avoir une telle ébauche dans l'art opératif.

Nous parlons ici de l'établissement des caractéristiques fondamentales des nouvelles formes d'opérations en profondeur aux différentes étapes de leur développement initial.

Seule cette signification devrait être attachée aux principes énoncés ici.

Enfin, de la même manière, ce travail tente de résoudre le problème dans le domaine de l'organisation de la coordination de tous les éléments de l'opération en profondeur, non pas dans le sens de savoir comment le faire (un schéma, une norme), mais de ce qu'il faut faire (une idée, une directive).

---

1 Note de l'éditeur. L'Académie militaire de la RKKA (anciennement l'Académie de l'état-major général de la RKKA) a été rebaptisée Académie militaire Frounzé en 1925, à la mort du commissaire à la guerre du même nom. Pour une raison quelconque, Isserson se réfère ici à l'académie par son ancien nom.

Il est bien évident que tous les principes avancés dans ce travail sont sujets à des tests intensifs et complets ; ce n'est qu'après cela qu'ils pourront acquérir l'importance d'un matériel pour élaborer un manuel opératif pour commander à de grandes formations.

Ceci pourrait servir de justification complète au présent travail, qui n'embrasse que la première partie de l'ensemble du thème des fondements de l'opération en profondeur. Cette partie ne traite que de l'opération offensive initiale, examinant la dynamique du développement de la période initiale de la guerre dans un processus, présent sous certaines conditions, d'étapes consécutives de déploiement, d'approche, de bataille de rencontre et de percée.

Naturellement, cela n'embrasse pas encore l'ensemble des activités opératives, nécessitant l'élaboration ultérieure des questions de la défense, de l'organisation du retrait opératif et des formes particulières de l'opération, particulièrement en matière de fortifications.

## 1. Les présupposés de l'opération en profondeur

L'opération en profondeur, en tant que nouvelle forme d'emploi des armes modernes dans l'engagement et l'opération, a sa pointe dirigée vers le front et est destinée à briser et à écraser ce front sur toute sa profondeur opérative. Le front solide, comme l'opposition d'un front contre un front, est le contexte principal dans lequel l'opération en profondeur trouve son application. Le dépassement et la destruction du front solide constituent la tâche principale qui est résolue par l'opération en profondeur et qui lui a donné vie au stade moderne du développement. Il est bien clair que si le caractère opératif général du front ne conditionne pas l'élément de continuité du front, alors l'opération en profondeur perd son actualité particulière et n'acquiert pas ses propres formes complètes de développement.

Ainsi le premier problème pratique de la justification de l'opération en profondeur consiste à étudier et à déterminer le caractère opératif du front de combat sur le probable théâtre d'actions militaires.

Concrètement, le problème revient à déterminer si ce front sera *continu*, auquel cas une percée sera nécessaire ; ou sera-t-il *brisé*, permettant ainsi la possibilité de manœuvres tournantes et donc, dans un premier temps, ne nécessitant pas l'organisation du type de formation de combat qui est au cœur de l'opération en profondeur, comme opération de dépassement et d'écrasement du front.

L'étude de ce problème est d'autant plus précieuse qu'elle trouve une interprétation extrêmement variée dans les doctrines militaires bourgeoises modernes et constitue précisément le noyau autour duquel s'articule l'étude du problème de la nature de la guerre future, au niveau opératif.

Dans l'ensemble, la littérature opérative moderne éclaire de manière très insuffisante ce problème. La littérature militaire allemande, autrefois riche, n'a presque rien à dire sur ce sujet. On retrouve un certain éclairage de ce problème dans la littérature française, qui présente pour nous un certain intérêt, dans la mesure où la France est le pays ayant le système impérialiste le plus concentré et qui entretient une armée techniquement bien équipée.

La nature du front de lutte se définit avant tout par sa *densité opérative* ; c'est-à-dire le nombre et la composition des forces qui peuvent se déployer le long d'un front donné.

A ce sujet, le chef d'état-major français, Gamelin<sup>2</sup>, écrivait il n'y a pas si longtemps : « La principale différence entre les opérations que nous avons menées en 1918 et celles auxquelles

---

2 Note de l'éditeur. Le général Maurice Gustave Gamelin (1872-1958) a servi avec distinction pendant la Première Guerre mondiale et a été chef d'état-major de l'armée française pendant l'entre-deux-guerres. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il est nommé commandant en chef de l'armée française, mais est démis de ses fonctions en mai 1940, à la suite de la percée allemande à Sedan.

nous devons nous préparer réside désormais dans la corrélation du nombre global des troupes et dans la longueur du front de déploiement stratégique. La question est de savoir combien de divisions nous verrons sur une étendue de 500 kilomètres, alors qu'en 1918 il y avait environ 200 divisions de chaque côté. Si le front n'est pas suffisamment occupé, des espaces vides apparaîtront, ce qui signifie manœuvre ».

En évaluant les conditions modernes de déploiement le long de la frontière franco-allemande, définie par la faiblesse des forces armées allemandes<sup>3</sup>, Gamelin arrive à la conclusion que ce front sera faiblement occupé, présentant de grandes opportunités pour développer des manœuvres de flanc.

Il déclare : « Au début d'une guerre entre groupes de forces le long des flancs, il y aura sans aucun doute des espaces vides ».

Cette évaluation du caractère opératif du déploiement le long de la frontière franco-allemande est au cœur de la doctrine opérative française moderne. Partant de là, un manuel français sur l'emploi des grandes formations commence par l'introduction suivante : « Au commencement de la guerre les forces disponibles seront constituées de petites armées, destinées à assurer la conduite d'une mobilisation générale sur leur propre territoire et la rendre difficile à l'ennemi. Ces armées seront appelées à manœuvrer sur des espaces ouverts. Une situation similaire peut se produire lorsque l'épuisement des forces nous permettra de percer le front continu et que des intervalles se créeront. »

De la sorte, la doctrine française en général procède des conditions du front brisé, qui permet une grande marge pour manœuvrer. Et cela est d'autant plus significatif que le théâtre franco-allemand, où les événements de la Première Guerre mondiale ont produit pour la première fois le front solide et donné naissance à ces prérequis, qui dans leur développement ultérieur, et sur une nouvelle base matérielle, nous conduisent, au stade actuel, au concept d'opération en profondeur.

Bien entendu, la doctrine française procède principalement d'une Allemagne désarmée par le système de Versailles. Cependant, comme on le sait, ce facteur a perdu depuis longtemps sa stabilité et sa permanence.

Entre-temps, les Français ont tiré d'autres conclusions du concept de front brisé. Ils s'opposent évidemment au front solide pour manœuvrer et estiment que la manœuvre moderne, tout en restant dans ses formes au niveau de 1914, est totalement exclue si le front devait représenter un mur de feu ininterrompu. La formation du corps des officiers français et du rang s'effectue sur cette base. Il est intéressant de noter que lors des grandes manœuvres de 1931 – et ce furent les premières grandes manœuvres en France depuis la guerre mondiale – trois divisions d'infanterie tournèrent leur front de 90 degrés puis menèrent une offensive concentrique le long d'un front global de 60 kilomètres jusqu'à encercler l'ennemi. Certes, en même temps, depuis longtemps les armes à longue portée étaient représentées ; en particulier, un atterrissage aérien fut utilisée au cours de ces manœuvres, composé d'un petit groupe de fantassins équipés de mitrailleuses légères, qui avaient pour tâche d'atterrir à 50-60 kilomètres derrière les arrières de l'ennemi et d'attaquer ses bases de ravitaillement.

En résumé, la liberté de manœuvre et la possibilité de larges mouvements de flanc nous libèrent de la nécessité de travailler sur des formes d'opération qui soutiendraient la percée du front. La doctrine française reste donc sur la position de la stratégie linéaire, dont toute l'essence consiste, en dernière analyse, à agir sur l'ennemi sur une seule ligne de combat direct au contact.

En parlant des formes possibles de percée, la doctrine française n'examine cette question que du point de vue du regroupement des forces pour leur emploi sur le front. Dans le même temps, deux variantes sont considérées comme possibles : soit toutes les forces seront employées selon un seul axe pour parvenir à un résultat décisif, une forme opérative

---

3 Dans les conditions modernes, suite à l'arrivée du fascisme au pouvoir en Allemagne, cela est en train de changer de manière significative.

que les Français appellent le « bélier » ; ou bien, au contraire, où toutes les forces seront dispersées en groupes séparées le long du front et, par des attaques individuelles aux objectifs limités, elles commenceront à ébranler le front comme à coups de marteau. Les Français appellent cette forme d'opération le « marteau ».

Des présupposés et des conditions spécifiques complètement différentes nous conduisent à une solution complètement différente pour cette importante question. Bien sûr, nous devons tout d'abord partir de la nature de notre guerre future comme une guerre de classe révolutionnaire, qui porte l'intensité de la lutte au plus haut niveau. Deuxièmement, nous devrions partir d'un calcul précis de la densité opérative de notre front de lutte. Ce calcul a été formulé par le camarade Triadafillov et conserve, à quelques corrections qualitatives près, sa grande importance.

Jusqu'à environ 70 divisions d'infanterie et 5 divisions de cavalerie peuvent être mobilisées contre nous le long du secteur le plus important de notre frontière occidentale, entre la Dvina occidentale et le cours supérieur du Dnestr. Parmi ces forces, environ 60 à 65 divisions d'infanterie pourraient apparaître le long de notre frontière occidentale, qui fait 800 kilomètres de long sur ce secteur. Ce calcul donne une densité opérative moyenne de 12 à 13 kilomètres par division d'infanterie ; c'est-à-dire, en général, une densité opérative qui permet à chaque division de bâtir une défense stable. Cependant, un calcul aussi général a une signification plutôt théorique.

Notre théâtre occidental d'actions militaires est divisé en deux parties, séparées par la grande étendue boisée du Poles'ye<sup>4</sup>. Les deux parties ont une longueur égale de 400 kilomètres. Si l'on considère l'une de ces parties comme la principale et l'autre comme secondaire, alors pas moins de 20 divisions seront nécessaires pour défendre cette dernière. Dans ce cas, jusqu'à 45 divisions pourraient apparaître le long du secteur principal du front, ce qui donne déjà une densité de 8 à 10 kilomètres de front par division. Bien entendu, la densité de déploiement n'est en aucun cas égale. Une certaine partie de ces forces est échelonnée en profondeur. Des groupes de forces plus denses sont créés le long des axes choisis pour l'attaque principale. Cependant, en dernière analyse, le front pourrait finir par être complètement occupé, ce qui exclurait tout espace libre signification pour le développement de manœuvres tournantes à grande échelle sur notre théâtre d'actions militaires.

Dans le même temps, nous devons tenir compte du fait que la longueur du front diminue à mesure qu'il se déplace de notre frontière occidentale vers la Vistule centrale, ce qui entraîne une augmentation de la densité globale du déploiement.

Notons qu'une densité opérative normale de 8-10-12 kilomètres par division n'est pas nouvelle. Telle était la norme de déploiement des armées russes le long du front autrichien en 1914.

Cependant, le même indice quantitatif de 1914 se caractérise désormais par une qualité complètement différente.

Comme on le sait, en 1914, une division disposait de 24 à 32 mitrailleuses lourdes, mais pas une seule légère ; une division moderne dispose de 108 mitrailleuses lourdes et de 162 mitrailleuses légères.

Ainsi, à densité opérative et tactique égale, la *densité des tirs* a considérablement augmenté.

Dans les conditions de notre future guerre de classe révolutionnaire, cette circonstance d'une importance énorme rend le front plus stable et plus capable de résistance, tout en exigeant une pression beaucoup plus grande pour le vaincre. Dans nos conditions, le front de lutte prend ainsi le caractère général d'un front de feu solide au niveau opératif. Bien entendu, cela ne signifie pas qu'au début d'une guerre, les conditions permettant des manœuvres de flanc soient totalement exclues.

---

4 Note de l'éditeur. Le Poles'ye, ou marais de Pripyat, est une grande étendue de marécages et de forêts qui s'étend vers l'est de la rivière Bug occidental à la rivière Dniepr.

Cependant, il faut tenir compte du fait que ces conditions offrent des possibilités incomparablement plus limitées pour une telle manœuvre.

Il convient tout d'abord d'évaluer la nature du théâtre occidental d'actions militaires, qui est extrêmement spécifique en ce qui concerne les axes qu'il offre, en fonction des conditions du terrain, pour le développement d'activités offensives. Un simple coup d'œil sur une carte montre que cette spécificité se caractérise par un système de corridors prononcé, qui offre des axes d'offensive bien précis, séparés les uns des autres par d'importantes barrières géographiques.

Cela s'exprime particulièrement clairement sur le théâtre baltique, où plusieurs axes sont séparés les uns des autres par des bassins d'eau (lac Ladoga, golfe de Finlande et lac Pskov). Cela est vrai dans la même mesure sur les théâtres d'actions militaires biélorusse et ukrainien, où des axes distincts sont séparés les uns des autres par de vastes zones boisées et marécageuses, offrant des possibilités de manœuvre très précises, limitées dans l'espace par de solides barrières.

En examinant l'équipement technique du théâtre occidental à l'ouest de notre frontière, on constate clairement que les axes permettant le développement de la manœuvre sont scrupuleusement fermés par des ouvrages d'art sous forme de zones fortifiées modernes. Ce facteur d'équipement technique du théâtre d'activités militaires exerce sans aucun doute une influence énorme sur tout le caractère opératif du front de lutte et sur l'organisation de la manœuvre. On sait que l'un des facteurs importants dans l'élaboration du plan Schlieffen pour une attaque à travers la Belgique était précisément le renforcement technique de la frontière française face au Rhin, représenté par la célèbre ceinture de l'ingénieur Sère de Revières<sup>5</sup>. Enfin, si une manœuvre de flanc s'avérait néanmoins possible le long d'axes individuels, elle se heurterait à des obstacles incomparablement plus grands qu'auparavant.

Ces obstacles consistent principalement en possibilités modernes de manœuvre opérative, qui peuvent opposer relativement rapidement au groupe de flanc une nouvelle concentration. Il suffit de souligner, par exemple, que le long du secteur extrêmement important de notre frontière occidentale entre la Dvina occidentale et le cours supérieur du Dnestr, le camp adverse pouvait déplacer jusqu'à quatre divisions d'infanterie en une journée grâce aux voies ferrées existantes d'un secteur du front au nord de la Poles'ye à un autre au sud. De plus, le transport automobile, qui constitue l'un des principaux moyens de manœuvre opérative, peut être utile à cet égard, tout comme le transport aérien.

Il ne faut donc pas supposer qu'une manœuvre de flanc puisse désormais se développer librement jusqu'à une profondeur significative ; elle rencontrera sans aucun doute un nouveau groupe de forces ennemies beaucoup plus tôt qu'auparavant.

En outre, la manœuvre de flanc se heurte désormais à des obstacles bien plus importants dans les moyens techniques de lutte eux-mêmes. Le principal d'entre eux est l'aviation moderne en tant que moyen opératif extrêmement puissant. En partant d'un calcul de 1 % de toucher des 1200 fragments que peuvent délivrer 40 bombes d'un seul avion d'assaut léger, l'expérience a déjà prouvé qu'un seul détachement de dix avions pouvait retarder l'approche d'un bataillon, un escadron un régiment, et une brigade une division. Si cette pression est maintenue pendant plusieurs jours, un escadron, s'il opérait de manière suffisamment intensive, pourrait retarder l'approche d'une division entière. A l'échelle opérative, cela signifie que le mouvement d'un groupe de choc de troupes le long d'un front de 30 kilomètres, le long duquel six divisions peuvent se déplacer, en calculant une route tous les cinq kilomètres de front, peut être retardé dans les conditions modernes par six escadrons d'assaut aérien, ou deux brigades d'assaut aérien.

---

5 Note de l'éditeur. Le général Raymond Adolphe Sère de Revières (1815-1895) est un ingénieur militaire français. Après la guerre franco-prussienne, il supervise la construction d'un vaste système de fortifications le long de la frontière orientale de la France en prévision d'une invasion allemande.



Il n'est donc nullement nécessaire d'opposer une nouvelle concentration de troupes à une menace sur son flanc et à l'apparition d'un nouveau groupe de forces ennemi ; cette tâche est accomplie plus rapidement et plus activement par l'aviation.

Enfin, une manœuvre de flanc se heurte désormais à une grande résistance face à un nouveau facteur d'une importance opérative énorme : l'obstruction du terrain.

Il n'est en aucun cas nécessaire, même en l'absence d'aviation, de bloquer le passage de l'ennemi avec une nouvelle concentration de troupes ; cette tâche peut être accomplie par les seules troupes du génie, même avec un nombre de forces très limité.

Il suffit de rappeler que pour obstruer le terrain sur un front de 30 kilomètres et d'une même profondeur, c'est-à-dire un territoire de 900 kilomètres carrés, il n'est besoin que de ce qui suit : deux bataillons de sapeur, un bataillon chimique, quatre bataillons d'infanterie et une tonne d'explosifs. Il est possible avec ces matériaux, et dans certaines conditions de temps, de bloquer une zone de 30 kilomètres de côté à un point tel que l'avancée ennemie sera, de toute façon, considérablement retardée et ralentie. Si l'on réserve une seule division pour la défense de cette zone, alors son maintien peut être considéré comme garantie pour une période de temps déterminée.

Ainsi, l'ensemble des conditions modernes – les normes de densité opérative du front, l'équipement du génie, les possibilités de manœuvre opérative, l'aviation et les obstacles – témoigne du fait que le caractère opératif de notre front de lutte contient tout ce qui est nécessaire pour établir un front de feu ininterrompu à un degré bien plus grand que ce qui se cachait dans les conditions de la lutte en 1914.

Toutes ces conditions donnent lieu à un degré de résistance beaucoup plus élevé, à une plus grande profondeur et à une plus grande stabilité du front.

Il faut donc considérer l'opposition de front à front comme une perspective tout à fait probable pour notre théâtre d'activités militaires et partir de là pour définir le caractère de l'opération.

Sa forme de base sera sans aucun doute la *percée*.

La percée nécessite la plus grande quantité d'hommes et de matériel ; cette opération est l'expression concentrée de l'ensemble des efforts de combat possibles ; c'est l'expression la plus complète du caractère en profondeur de la bataille moderne et elle est conditionnée par les présupposés qui nous conduisent aux nouvelles formes de combat et d'opération en profondeur.

En même temps, nous devons garder à l'esprit que nous n'opposons en aucun cas la percée à la manœuvre, ni le front solide à la mobilité. L'opération en profondeur a pour objectif principal de déplacer la manœuvre vers la nouvelle dimension de la profondeur et de résoudre ainsi la tâche de percer toute la profondeur opérative.

A ce jour, le problème de la percée reste au centre de l'attention de l'art militaire moderne. Ce problème n'a pas été résolu par les événements de la guerre mondiale ; il n'a pas été résolu par les événements des guerres récentes, notamment la guerre sino-japonaise à l'Est<sup>6</sup>, qui, de ce point de vue, a été très peu étudiée.

Il faut tenir compte du fait qu'en 1932, le front chinois entre Wusong et Shanghai ne fut pas brisé par les combats japonais, malgré leur équipement technique suffisant en chars et en aviation. Cette circonstance confère au problème de la percée une extrême acuité et actualité.

L'étude des conditions de la percée dans la Première Guerre mondiale nous amène à établir quatre raisons principales expliquant leur manque de succès, du point de vue technique et tactique. La première raison était que la formation de combat offensive ne disposait pas au début d'un moyen de lutte capable de résister à la balle et de la vaincre en tant que facteur principal du tir défensif.

---

6 Note de l'éditeur. Il s'agit des combats entre les forces japonaises et chinoises à la suite de la conquête et de l'occupation de la province chinoise de Mandchourie par l'armée japonaise en 1931.

La deuxième raison était que la formation de combat offensive n'était pas équipée de moyens techniques de lutte à longue portée qui lui auraient permis de frapper *simultanément* toute la profondeur tactique de la défense. Cela a obligé l'offensive à tenter de résoudre la tâche de la percée par des attaques consécutives et éclatées vers la profondeur, au cours desquelles les réserves tactiques en profondeur du défenseur restaient indemnes et pouvaient à chaque fois reconstituer depuis la profondeur la résistance, lorsqu'un quelconque point de résistance sur le front tombait. En conséquence, cela a conduit à une situation dans laquelle toute la profondeur de la zone défensive fut, au mieux, seulement repoussée, même si elle conservait toujours sa vitalité et sa profondeur tactique globale. Dans ces conditions, l'attaquant s'est transformé en un ancien héros combattant un hydre à douze têtes, qui faisait pousser une nouvelle tête à chaque fois que l'une d'entre elles était coupée et qui ne pouvait mourir que si les douze têtes étaient coupées toutes à la fois.

La troisième raison était que même en réalisant une percée tactique grâce à une concentration massive d'artillerie et, en 1918, de chars, cela ne conduisit pas à un *résultat opératif*, parce que la formation de combat offensive ne disposait dans sa propre profondeur d'aucun facteur susceptible de s'introduire via la brèche ouverte par la percée tactique dans la profondeur opérative et de parvenir ainsi à une résolution opérative du problème. Dans ces conditions, la percée tactique s'est avérée être, pour l'essentiel, inutile et disparaissait rapidement, ce qui entraînait seulement un élargissement en forme de poche du front de l'attaquant.

Enfin, la quatrième raison, qui se dessinait au fil des événements, était que même si la formation de combat offensive de 1918 possédait en profondeur un échelon spécial qui aurait pu s'élancer dans la profondeur tactique à travers la brèche tactique du front, il n'aurait néanmoins pas atteint son objectif, car *l'ensemble du secteur défensif attaqué n'a pas été isolé de sa profondeur opérative*. Dans ces conditions, les grandes masses de réserves défensives avaient toute possibilité de se concentrer sur le secteur du front attaqué. A ce stade de l'opération de percée, l'offensive se transformerait en défense pour l'attaquant et la résistance du défenseur prendrait le caractère d'une offensive.

Bien entendu, l'efficacité de ces raisons ne peut être considérée qu'à la lumière de la nature politique de la guerre mondiale en tant que guerre réactionnaire et impérialiste.

Cependant, l'aspect opératif et tactique de ces raisons ne fait aucun doute. Et l'essence de ces raisons nous amène aujourd'hui, sur une nouvelle base matérielle et technique, à quatre conditions principales, logiques et contraignantes, pour que la tâche consistant à surmonter et à détruire le front devienne réellement possible au niveau opératif.

La première condition est que la formation de combat offensive soit dotée de moyens techniques de lutte capables de résister à la balle et de la vaincre, en portant son propre tir et son attaque sur toute la profondeur tactique de la défense. Il est évident que le char représente un tel moyen et que l'essence de la réalisation de cette condition réside dans la *saturation en chars* de la formation de combat offensive.

La deuxième condition est que *toute la profondeur tactique de la résistance soit attaquée simultanément*. Si cela n'est pas fait simultanément, alors les réserves tactiques en profondeur du défenseur ont la possibilité, chaque fois qu'un point de résistance tombe le long de la ligne avant, de reconstituer la profondeur globale de la résistance à partir de la profondeur. Sans cette attaque simultanée, la profondeur tactique de la défense est capable de se maintenir continuellement.

Cette condition détermine la logique du concept d'*engagement en profondeur et d'attaque simultanée obligatoire* contre tous les éléments de la profondeur tactique de la défense et conditionne toute la nécessité de cette forme de combat comme la seule qui puisse résoudre radicalement le problème de la rupture tactique du front.

La troisième condition est que la formation de combat offensive doit disposer en profondeur d'un facteur qualitativement nouveau, capable d'avancer immédiatement après la

rupture tactique du front à travers la brèche ouverte et dans la profondeur opérative, et achever ainsi la rupture tactique du front par la défaite opérative complète de ce dernier.

Plus précisément, cette condition nous amène à la nécessité d'un *échelon d'exploitation* de la percée spécialement conçu sur le plan opératif et techniquement armé en conséquence, sans lequel la tâche de la percée ne peut pas du tout être résolue.

Enfin, la quatrième condition est que l'ensemble du front attaqué soit complètement isolé à une profondeur suffisamment grande de la profondeur opérative et stratégique globale, privant ainsi l'ennemi de toute possibilité de concentrer de nouvelles réserves dans le secteur de la percée. Si cela n'est pas fait, l'échelon de développement de la percée se heurtera inévitablement à un nouveau front de feu dans la profondeur et sera privé de la possibilité de mener à bien sa mission. Cette circonstance conditionne la place et le rôle de l'aviation à long rayon d'action dans l'opération moderne et son énorme importance pour résoudre le problème de la percée.

Ces quatre conditions sont au cœur de ces nouvelles formes de lutte, qui, au stade actuel, nous conduisent au concept d'*engagement en profondeur* et d'*opération en profondeur*. Les deux premières conditions sont réalisées au niveau tactique et sont constituent le cœur des conditions préalables de la tactique de l'engagement en profondeur. Les deux dernières conditions – l'échelon d'exploitation de la percée, qui transforme la rupture tactique du front en défaite opérative, et l'aviation à longue portée, qui isole le secteur de la percée de la profondeur opérative et stratégique de la défense – constituent le cœur des conditions préalables de l'opération en profondeur.

Fondamentalement, les nouvelles formes d'opération en profondeur se distinguent des formes anciennes et impuissantes d'opération linéaire par le fait qu'elles déplacent la pression du combat contre l'ennemi sur toute sa profondeur et ont comme conditions principales les suivantes : la première est la défaite simultanée de toute la profondeur tactique du défenseur ; la deuxième est le développement immédiat de la percée tactique du front dans la profondeur opérative ; la troisième est l'isolement complet du secteur de la percée de la profondeur opérative et stratégique de la défense.

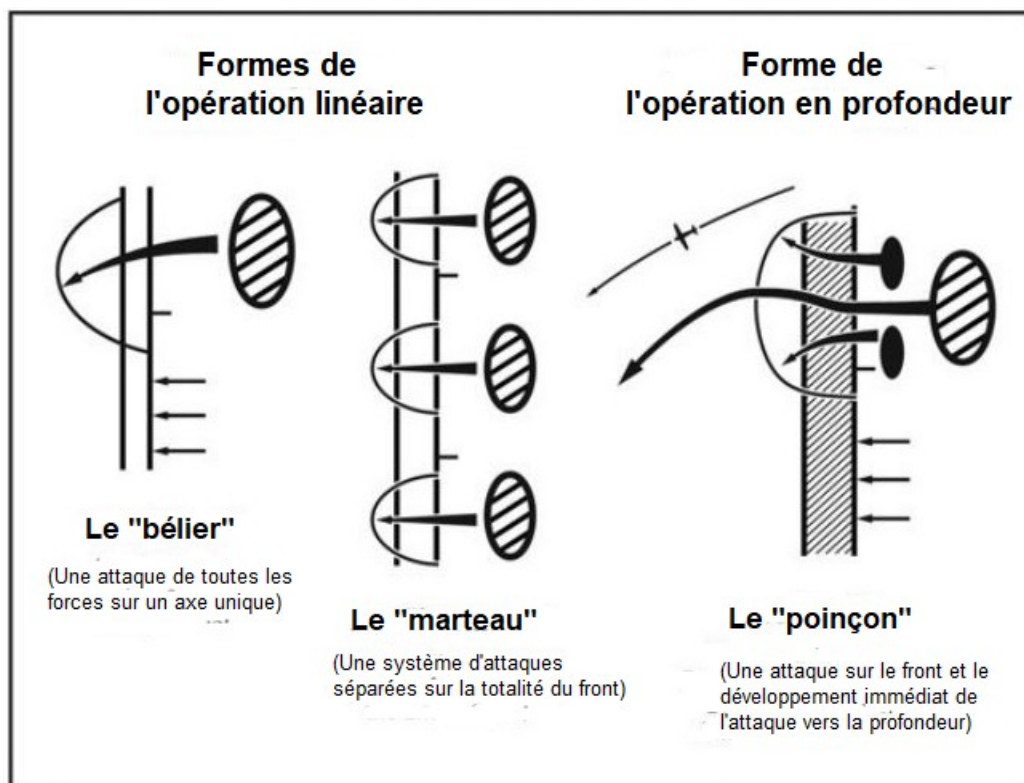
Autrement dit, si la doctrine française met l'accent sur la mixité des forces et la répartition des forces le long du front pour la percée, en un seul ou en plusieurs groupes, alors l'essence de l'opération en profondeur est qu'elle regroupe ses forces en profondeur, afin de frapper toute la profondeur. Si l'on m'autorise une licence poétique, on pourrait opposer aux termes « bélier » et « marteau », comme type standard de l'opération linéaire, le « poinçon », comme type de l'opération en profondeur ; car son essence est que nous forons, avec la nouvelle force de l'échelon de développement, de nos profondeurs jusqu'à la profondeur opérative de l'ennemi, résolvant ainsi le problème de la percée en profondeur moderne.

Il est bien évident qu'une telle forme opérative n'est possible qu'au niveau actuel de notre développement industriel et technique ; car les principaux facteurs d'une attaque en profondeur contre l'ennemi sont les moyens techniques de lutte, qui disposent d'une puissance de frappe à longue portée suffisante. Sans ces moyens de lutte, sans puissance de frappe à distance, sans capacité tout-terrain et de protection contre les balles, la tâche d'attaquer toute la profondeur ne peut pas être résolue. De là, il est évident que les facteurs principaux de l'opération en profondeur sont avant tout l'aviation ; deuxièmement, des formations mécanisées indépendants, et ; troisièmement, les troupes motorisées et la cavalerie mécanisée. Ce n'est que sur cette base technique que les formes de l'opération en profondeur deviennent possibles.

Cependant, cela n'embrasse qu'un côté de la question, car nous ne parlons pas seulement des possibilités des nouvelles formes de lutte sur le front armé ; nous disons maintenant que ces nouvelles formes de lutte sont logiques et donc nécessaires et obligatoires

car seules capables de résoudre radicalement le problème du dépassement de toute la profondeur du front de feu.

Ainsi, le concept d'opération en profondeur procède avant tout du contexte opératif du front de feu solide ; elle est dirigée contre lui et vise à le détruire. Cependant, cela ne signifie en aucun cas que dans tous les cas où le caractère opératif du front de lutte n'est pas un front de feu ininterrompu, les formes de l'opération en profondeur deviennent inefficaces et inapplicables.



Il ne fait aucun doute que la distance moderne entre deux parties entrant en guerre se réduit considérablement. Cela se voit facilement à partir des conditions de notre théâtre d'actions militaires ; car des localités aussi importantes que, par exemple, Minsk et Baranovichi, constitueront toujours une base pour la position de saut des camps, ce qui ne laisse pas entre eux une distance de plus de 100 kilomètres.

Néanmoins, même cette distance conditionne la marche, qui est toujours liée à une certaine manœuvre linéaire. Dans les conditions modernes, cette dernière n'est donc en aucun cas exclue. Cependant, les principes de l'opération en profondeur étendent leurs qualités mêmes à cette étape de la marche, se manifestant sous des formes altérées.

L'essentiel de la question est que lors de la percée, la tâche principale de l'opération en profondeur est de surmonter et de détruire un front déjà établi, et, pendant la marche, la tâche principale des formes en profondeur de pression de combat consiste à frapper de loin l'ennemi qui avance de manière à détruire son front avant que le contact au sol ne soit établi avec lui ; de sorte que sa formation de combat ne peut pas se regrouper et s'établir à la suite de notre attaque à longue portée et ainsi rétablir un front de feu continu.

Si lors de la percée nous luttons contre un front solide déjà constitué, alors pendant la marche, compte tenu de la présence d'un espace ouvert entre les camps, nous luttons contre la constitution du front solide lui-même.

Ainsi, les traits caractéristiques de l'opération en profondeur, au cœur de laquelle se trouve la pression de combat à longue portée, conservent leurs formes et leur applicabilité à toutes les étapes du développement de l'opération moderne.

Un tableau complet de l'emploi des nouvelles formes de lutte se dévoile, que nous ne trouvons dans aucune des théories des armées bourgeoises étrangères. Il est tout à fait logique que l'armée la plus avant-gardiste et la plus révolutionnaire présente la théorie la plus avant-gardiste et la plus révolutionnaire des nouvelles formes de lutte armée.

## **2. Les éléments de l'opération en profondeur et la composition de l'armée de choc**

Le premier problème dans la formulation spécifique de l'opération en profondeur consiste à définir et évaluer les éléments par lesquels cette opération est réalisée. Ce problème n'était pas si important dans les conditions de 1914, alors que tout l'arsenal d'équipement dont les parties disposaient à l'échelle opérative était constitué de formations uniformes d'infanterie et de cavalerie. Certes, il y avait une différence dans leur gamme d'activités (le rythme de marche), même si cela était facile de les concilier.

En général, chacune de ces formations de combat était un ensemble d'hommes armés et organisés de façon homogène. En ce sens, les *formations de combat uniformes* constituaient un élément de l'opération et la tâche entière consistait à les amener à un tel degré de coopération le long du front sur lequel la tâche de vaincre l'ennemi serait accomplie.

L'art opératif de 1914 était, en ce sens, monosyllabique et se réalisait sur la base de moyens de lutte uniformes, ne montrant aucune distinction qualitative.

Nous sommes désormais confrontés à des conditions complètement différentes.

Tout d'abord, les moyens modernes d'action contre l'ennemi se sont multipliés quantitativement, selon leurs types ; deuxièmement, ils sont extrêmement variés qualitativement, selon leur efficacité au combat, leur nature, leur emploi tactique et leur destination opérative. Un examen de l'arsenal complexe des moyens de lutte modernes, dont disposera l'opération en profondeur pour sa réalisation, conduit à l'établissement des principaux éléments suivants :

# ATTACHMENT I. THE ELEMENTS OF THE DEEP OPERATION

Formation	Composition of its Combat Effort	Front, Area, the Object	
Reinforced Rifle Corps	3 rifle divisions, 4–6 battalions from the High Command Tank Reserve, 3 regiments from the High Command Artillery Reserve, 1 assault air brigade, 1 chemical battalion, special support units	A 10–12 kilometer attack front against an organized defense	
Cavalry Corps	2–4 cavalry divisions, a mechanized brigade	A 6–12 kilometer attack front in maneuver conditions; 12–24 kilometers while holding terrain <sup>7</sup>	
Mechanized Corps	3 mechanized brigades (T-26 and BT <sup>8</sup> ) and a rifle regiment	A 10–12 kilometer attack front in maneuver conditions	
Motorized Division	4 rifle battalions, a battalion of small tanks and an artillery regiment	A 4-kilometer attack front; an 8-kilometer defensive front	
Airborne Detachment	2 motorized battalions and light mechanized equipment		
Assault Air Brigade	94 planes	Its objective is an infantry division on the march (15,000 targets)	
Light-Bomber Brigade	94 planes	Destroying a vital economic area of 0.5 square kilometers, or putting out of action up to three supply stations for 12–36 hours (with 100 demolition bombs)	
Heavy-Bomber Corps	144 planes	Destruction of urban and industrial structures up to 5 square kilometers (with 250 demolition bombs)	
Formation	Daily Depth of Range	Operational Range in Time and space	Operational Designation
Reinforced Rifle Corps	10–15 kilometers	Unlimited	A tactical attack means for the simultaneous suppression of the entire tactical depth of the resistance
Cavalry Corps	50–60 kilometers	150 kilometers in 2–3 days. Four days of fighting and advancing, and a fifth day for rest, in normal marches	A means for attacking, seizing and holding in independent actions ahead of the front, along the flanks and in the operational depth
Mechanized Corps	100 kilometers	200 kilometers in three days	A means for attacking and seizing in independent actions ahead of the front, along the flanks and in the operational depth
Motorized Division	150 kilometers	Unlimited	A means of operational maneuver for seizing and holding
Airborne Detachment	Corresponding to the radius of the transport aircraft; on the average—400 kilometers	Corresponding to the radius of the transport aircraft; on the average—400 kilometers	A means of surprise attack against the operational depth of the resistance
Assault Air Brigade	400 kilometers	400 kilometers	A means for attacking personnel from the air
Light-Bomber Brigade	400 kilometers	400 kilometers	A means for destroying light targets
Heavy-Bomber Corps	800 kilometers	800 kilometers	A means for destroying heavy targets

1. Le facteur principal de l'opération en profondeur est l'organe de troupes désigné pour la rupture tactique immédiate du front adverse et la défaite simultanée de toute sa profondeur tactique. Il s'agit d'un corps de fusiliers renforcé, qui doit être équipé de moyens techniques de lutte pour la destruction simultanée de la principale position de résistance, la suppression de l'artillerie et des réserves tactiques et la paralysie de l'arrière immédiat ; c'est-à-dire pour faire pression simultanément sur toute la profondeur tactique de la résistance. Partant de ces exigences, un corps renforcé doit comprendre, de quatre à six bataillons de chars, pour une force globale allant jusqu'à 300 chars ; deux régiments d'artillerie d'obusiers et un régiment d'artillerie de la réserve du haut commandement, pour un effectif global pouvant atteindre 300 canons ; et une brigade d'assaut aérien, pour un effectif global de 90 avions. Cette norme de renforcement est une norme approximative pour l'équipement technique du corps renforcé

afin de résoudre la tâche consistant à supprimer simultanément la profondeur tactique de la résistance le long d'un front de 10 à 12 kilomètres en une journée de combat jusqu'à une profondeur de 10 à 15 kilomètres. La portée opérative d'un tel corps est essentiellement illimitée, exigeant seulement le temps correspondant pour que les troupes se reposent.

2. Le deuxième élément de l'opération en profondeur est le corps de cavalerie. Il est composé de deux à quatre divisions de cavalerie et, dans certains cas, d'une brigade mécanisée rattachée.

Il n'est pas nécessaire, lors d'une percée en profondeur, qu'un tel corps de cavalerie participe à chaque fois à la formation opérative chargée de résoudre cette tâche. La cavalerie peut être regroupée en grands groupes et constituée une formation opérative indépendante pour la résolution de tâches opératives indépendantes.

Cependant, dans les actions conjointes avec d'autres armes de combat, le corps de cavalerie constitue un élément précieux de l'opération en profondeur.

Il est capable d'attaquer simultanément dans des conditions de manœuvre le long d'un front de 5 à 12 kilomètres et de tenir 12 à 24 kilomètres de terrain, selon sa composition. La profondeur de la portée de combat quotidienne et sa portée opérative est de 150 kilomètres, une distance pouvant être parcourue en 2 à 3 jours.

Un tel corps peut opérer jusqu'à quatre jours dans des marches de cavalerie normales et nécessite un arrêt le cinquième jour. Il s'agit principalement d'attaques, de saisie et de détention d'armes dans le cadre d'actions indépendantes à l'avant du front, sur les flancs et dans la profondeur opérative.

3. Le troisième élément de l'opération en profondeur est un facteur qualitatif complètement nouveau dans l'arsenal des formations de troupes modernes : le corps mécanisé, composé de trois brigades ; deux chars et une mitrailleuse, avec un effectif total pouvant atteindre 300 chars.

Le corps mécanisé peut attaquer dans des conditions de manœuvre le long d'un front de 10 à 12 kilomètres ; la profondeur de sa portée de combat quotidienne est de 100 kilomètres, tandis que sa portée opérative est de 200 kilomètres<sup>7</sup>.

Il faut garder à l'esprit que la durée des activités de combat du corps mécanisé a une certaine limite quant à ses ressources techniques et peut être mesurée en temps à trois jours au maximum, après quoi il faut le concentrer et le remettre en ordre. Un corps mécanisé pourrait parcourir 300 kilomètres en trois jours, même si cela impliquerait de pousser au maximum ses ressources techniques.

Le rôle opératif du corps mécanisé est d'attaquer et de capturer ; le corps mécanisé ne peut pas tenir opérativement le territoire conquis et doit pour cela opérer conjointement avec la cavalerie ou l'infanterie motorisée. Le corps mécanisé opère de manière indépendante à l'avant du front, le long des flancs ou dans la profondeur opérative.

4. Étant donné que le corps mécanisé n'a pas la capacité opérative de tenir le terrain, le facteur suivant dans les opérations en profondeur revêt une grande importance : la division motorisée. Sa valeur tactique n'est pas grande. Il se compose de seulement quatre bataillons de fusiliers, d'un bataillon de chars légers et d'un régiment d'artillerie légère standard non renforcé. En tant que moyen de manœuvre opérative le plus important, la division motorisée est capable de s'emparer, de tenir et de soutenir le corps mécanisé, qu'elle remplace à des stades déterminés des combats.

5. Le détachement aéroporté est actuellement représenté par le modèle standard insignifiant de deux bataillons motorisés et renforcé par des armes légères mécanisées comme le T-27 et le D-8<sup>8</sup>.

---

<sup>7</sup> Cela implique l'existence de deux ravitaillements dans les unités du corps mécanisé.

<sup>8</sup> Note de l'éditeur. Le T-27 a été produit entre 1931 et 1933 et utilisé principalement pour la reconnaissance. Il pesait 2,7 tonnes, avait un équipage de deux personnes et était armé d'une seule mitrailleuse de 7,62 mm. Il pouvait également être transporté par avion. Le D-8 était une voiture blindée légère produite entre 1932 et 1934 et utilisée principalement pour la reconnaissance. Elle pesait 1,58 tonne, avait un équipage de deux personnes et était armée

Le détachement aéroporté est un moyen de lancer une attaque surprise contre la profondeur opérative ennemie et est moins utile pour un emploi dans la profondeur tactique. Les possibilités de développement aéro-technique de cette arme sont colossales et dépendent entièrement des possibilités techniques du transport aérien et du type d'avion de transport.

Il serait moins avantageux d'utiliser notre avion de transport ANT-14<sup>9</sup>, car il en faudrait jusqu'à 85 pour transporter un seul détachement. Nos capacités techniques nous offrent déjà des moyens plus rentables pour une opération aéroportée.

6. La brigade d'assaut aérien est le principal moyen d'attaquer le personnel depuis les airs et capable de frapper jusqu'à 15.000 cibles avec des fragments de bombe ; cela peut retarder la marche d'une division entière.

7. Une brigade de bombardiers légers peut frapper une zone de structures industrielles et urbaines dans une aire de 0,5 kilomètres carré, ou mettre simultanément hors service jusqu'à trois stations de ravitaillement pendant 12 à 36 heures, selon l'efficacité de la frappe.

8. Enfin, un corps de bombardiers lourds, avec une portée deux fois supérieure à celle des bombardiers légers, peut détruire une zone allant jusqu'à 5 kilomètres carré.

Les indices normatifs de l'efficacité des actions des bombardiers cités ci-dessus n'ont aucune valeur pratique directe et, dans chaque cas particulier, ils doivent être modifiés en fonction des cibles contre lesquelles leur puissance destructrice est dirigée ; ils ne font qu'indiquer d'une manière générale les possibilités de bombardement de ce facteur de lutte très puissant.

Les huit éléments énumérés ci-dessus de l'opération en profondeur ne constituent que les principaux facteurs de la lutte contre l'ennemi et ne représentent en aucun cas l'ensemble de l'arsenal des moyens de lutte. Il faut également mentionner le bataillon chimique, qui peut ériger une barrière chimique le long d'un front de 30 kilomètres ; l'escadron de chasse, qui peut couvrir le front aérien sur une largeur de 12 kilomètres contre les avions de reconnaissance ennemis.

Mais même cette liste des facteurs de combat modernes témoigne du fait que l'arsenal des moyens de lutte dont dispose l'opération en profondeur moderne est extrêmement vaste au sens quantitatif et encore plus diversifiée au sens qualitatif.

Chacun de ces éléments de combat énumérés a sa propre qualité particulière d'efficacité au combat, sa propre portée différente et conditionne la nature particulière de son emploi au cours du combat et de l'opération.

Il est évident que l'art opératif moderne est confronté à de nouvelles tâches consistant à organiser l'interaction complexe d'éléments de lutte qualitativement différents.

Tout d'abord, cela nécessite de comprendre leur *composition*.

La deuxième question pratique dans la formulation de l'opération en profondeur consiste à déterminer le montant et la composition des éléments de pression de combat sur l'ennemi nécessaires à la résolution des tâches de l'opération en profondeur.

Il est nécessaire de garder à l'esprit que chacun des principaux éléments de l'opération énumérés ici est planifié individuellement pour exercer une telle pression sur l'ennemi lors du combat qui forme une *unité immédiate tactique*.

Il en va tout autrement dans le cas de l'opération, dont l'indice principal est l'*unification des efforts de combat sans unité immédiate tactique*.

L'essence de l'indice principale de l'opération réside dans cette connexion.

Nous rencontrons le phénomène de l'opération chaque fois que nous devons *unir des efforts de combat individuels*, qui ne sont pas immédiatement liés tactiquement, pour atteindre l'objectif global de vaincre l'ennemi.

---

de deux mitrailleuses de 7,62 mm.

9 Note de l'éditeur. L'ANT-14, le premier avion entièrement métallique de l'URSS, est apparu en 1931. Il avait quatre moteurs et pouvait transporter un équipage de trois personnes, ainsi que 36 passagers. Il avait une vitesse maximale de 236 km/h et une autonomie de 900 kilomètres.



De ce point de vue, nous pouvons définir le concept d'opération comme **un système d'efforts de combat individuels, unis dans toutes les dimensions possibles pour atteindre un objectif global : vaincre l'ennemi, ou s'y opposer.**

De ce point de vue, l'essence de l'art opératif consiste à unifier les efforts de combat qui ne sont pas directement liés tactiquement, sur le front et en profondeur, au sol et dans les airs, en un système construit de telle sorte que cela conduit à la défaite de l'ennemi dans un seul effort unifié. Constitué d'un système complexe d'efforts tactiques, cet effort unifié devient opératif, c'est-à-dire une opération. On rencontre très tôt sous une forme embryonnaire les indices d'une telle unification, c'est-à-dire l'opération.

La division accomplit sans aucun doute sa tâche au moyen d'un tel acte de combat, dans lequel toute la pression sur l'ennemi est dans une connexion tactique immédiate. Le système d'unification des efforts au niveau divisionnaire ne dépasse pas les limites de l'organisation des activités techniques et est facilement soutenu par un seul groupe de feu centralisé d'artillerie divisionnaire, dont la portée peut facilement couvrir l'ensemble du front d'attaque de la division de 3 à 5 kilomètres. *La division constitue ainsi la principale formation tactique.*

Le corps, lorsqu'il opère sur un front étroit, ne dépasse pas non plus le niveau tactique dans le système d'unification des efforts. Cependant, lorsqu'il opère sur un front plus large ou lors d'une manœuvre tournante, le corps est déjà confronté à la nécessité d'unifier les efforts de divisions individuelles qui ne sont pas directement connectés sur le plan tactique. En cela, nous voyons l'indice de l'opération. Ainsi, nous pouvons à juste titre appeler *le corps une formation opérative et tactique.*

Cependant, *la principale formation opérative, au sens plein du terme d'unification des efforts de combat individuels dans différentes dimensions, est l'armée.* L'armée est le sujet principal de l'opération et résout les tâches de l'opération en profondeur à son niveau d'armée. L'armée forme et unifie les efforts tactiques individuels en un seul effort opératif général. L'unification de ces efforts opératifs, qui passe au niveau stratégique, s'effectue sur le théâtre d'actions militaires par le Front<sup>10</sup> ; *le Front est donc une formation d'un ordre stratégique et résout des tâches stratégiques.*

Ainsi, la principale formation opérative est l'armée et son indicateur essentiel est qu'elle unifie les efforts de combat individuels selon une direction opérative définie. Ce dernier facteur revêt une grande importance pour comprendre le concept d'armée. Il ne faut en aucun cas attacher au concept de *direction opérative* le contenu que lui attachait l'école de Leer, comprenant la direction opérative comme l'idée abstraite [géométrique] de l'opération définie selon le but et la direction.

Par direction opérative, il faut entendre *une zone de terrain tout à fait réelle, qui, conduisant à des cibles importantes sur le territoire ennemi selon ses conditions géographiques, permet d'unifier des actions tactiques individuels en un seul effort opératif.* De ce point de vue, la direction opérative est un terrain très spécifique, caractérisé par une certaine unité des conditions géographiques sur le théâtre d'actions militaires. L'étude minutieuse de ces conditions en temps de paix conduit à l'établissement d'orientations opératives précises, dont les balises sont des zones géographiques importantes, caractérisées par des valeurs d'ordre économique, militaire et politique. L'établissement de ces directions opératives, leur étude, la définition de leur importance et capacité opératives représente l'une des tâches les plus importantes pour le travail des grands état-majors en temps de paix.

Il est bien évident que les grandes lignes des orientations opératives, prédéterminées par la nature générale du théâtre d'actions militaires, peuvent déjà être établies en temps de paix et prédéterminent dans une certaine mesure les grandes lignes du développement de l'organisation de l'offensive et donc le déploiement de ses forces. Ceci, cependant, ne prédétermine en aucun cas quels types de forces seront déployées et regroupées le long des

---

10 Note de l'éditeur. Le Front est une force de campagne russo-soviétique majeure, équivalente dans son organisation à un groupe d'armées.

directions opératives, car ceci dépend entièrement de l'évaluation de ces directions, pour ce qui est de leur importance, et de la détermination de celles qui ont une signification majeure et deviennent les directions du choc principal.

L'établissement des principales orientations opératives et la définition des hommes et du matériel constituent le contenu principal de la stratégie et du travail des états-majors supérieurs en temps de paix. De ce point de vue, l'essence principale de l'art opératif est *d'employer les forces disponibles dans une direction conformément au but défini par la stratégie*. Bien entendu, dans le même temps, la définition de la principale direction opérative le long de laquelle se déploie le principal groupe de forces, dont la composante principale est l'*armée de choc*, revêt d'une grande importance pour la stratégie.

Un groupe de forces de choc, faisant partie d'un Front, peut comprendre, en fonction des conditions spécifiques de la situation et de l'étendue du front de déploiement, 2 à 3 armées de choc, voire plus. Quoiqu'il en soit, la tâche d'une opération ne peut bien entendu pas être résolue par une seule armée de choc.

La question de la composition des groupes de forces de choc a sa propre et longue histoire.

Le groupe de choc de l'armée allemande le long du front française en 1914 était composé de 26 corps et de 9 divisions de cavalerie, regroupés en cinq formations d'armée, comprenant ainsi les deux tiers de toutes les forces allemandes déployées contre la France. En tout, il y avait 35 corps et 10 divisions de cavalerie.

Au cours de la guerre mondiale qui suivit, la composition des groupes de choc subit d'énormes changements ; c'était le résultat de la nouvelle puissance qualitative du front de feu, qui nécessitait pour être vaincu des forces et des armes nettement plus importantes qu'en 1914.

Au stade actuel, nous nous trouvons devant une nouvelle solution de ce problème. Les nouveaux moyens techniques de lutte disposent d'une efficacité de combat nouvelle et accrue, modifiant naturellement la composition du groupe de choc des forces capables de résoudre une tâche dans toute la profondeur opérative.

Dans le même temps, il ne faut pas oublier que l'efficacité accrue des armes de combat se traduit par un front d'infanterie plus large et permet un renforcement un peu moindre par les armes d'artillerie par rapport à 1918. Cette tendance est tout à fait logique dans les conditions modernes. En tout cas, pour déterminer les normes de longueur du front et son équipement technique, il faut partir de ces normes qui ont été déterminées pour surmonter un seul kilomètre du front de feu dans toute la profondeur défensive.

Mais *le calcul des hommes et du matériel ne doit plus désormais se faire uniquement dans une seule dimension le long du front*. Les groupes de forces de choc doivent être capables non seulement de briser la résistance adverse le long du front, mais aussi de frapper simultanément toute la profondeur de cette résistance avec sa pression à longue portée.

Il s'ensuit que deux dimensions doivent être au cœur du calcul des hommes et du matériel : la longueur du front et sa profondeur.

En général, l'armée de choc, qui est le sujet principal de l'opération en profondeur, doit être capable, d'une part, d'accomplir sa tâche dans toute la profondeur de la direction opérative qui lui est assignée et, d'autre part, de réprimer la résistance opérative de l'ennemi dans sa profondeur opérative avec ses moyens à longue portée.

Déterminer les hommes et le matériel nécessaires pour accomplir les tâches de l'opération en profondeur est un problème très difficile. Le calcul indiqué ci-dessous n'est approximatif et de caractère général ; cela suppose un effectif complet d'hommes et de matériel nécessaire à la résolution globale des tâches de l'opération en profondeur. Cependant, il n'est pas calculé pour chaque cas individuel, ni pour chaque armée de choc. Naturellement, la solution spécifique à cette question dépend dans chaque cas individuel de

l'importance de la direction opérative et de toutes les autres conditions dans lesquelles l'armée de choc concernée opère.

En reprenant le calcul global de la composition de l'armée de choc, il faut définir séparément les hommes et le matériel nécessaires *pour briser le front dans la profondeur tactique* et puis les hommes et le matériel nécessaires *pour vaincre la résistance dans la profondeur opérative*.

Pour résoudre le premier problème, il faut partir de la *largeur du front à attaquer* pour que la rupture tactique accompagne le développement opératif de la percée.

La percée moderne ne peut alors être résolue que si le front peut être brisé par une attaque simultanée le long d'un front d'au moins 30 kilomètres de longueur. Cette condition est déterminée par la gamme d'armes d'artillerie modernes, qui peuvent soumettre un secteur plus petit du front à des feux de flanc provenant de zones de défense non attaquées. Et même une percée le long d'un front de 30 kilomètres ne peut être considérée comme totalement à l'abri des feux de flanc dans les conditions modernes, tandis que le développement ultérieur de l'artillerie à longue portée doit inévitablement accroître la largeur du front sujet à l'attaque.

Étant donné qu'un corps renforcé peut percer un front d'une largeur totale de dix kilomètres, trois corps renforcés sont nécessaires pour attaquer un front de 30 kilomètres. C'est la force minimale nécessaire à l'armée de choc pour briser le front dans la profondeur tactique.

Cependant, il est évident que la formation de combat, tant sur le plan tactique qu'opératif, ne consiste jamais entièrement en un seul groupe de forces de choc ; elle dispose toujours d'un groupe immobilisé le long d'une direction secondaire, qui, dans l'armée de choc, devrait être représenté par un autre corps, non renforcé. Ainsi, la composition normale d'une armée de choc est de quatre cors, dont trois renforcés. Bien sûr, dans le cas où l'armée de choc opère dans une direction opérative importante, et si l'attaque doit s'étendre sur plus de 30 kilomètres, jusqu'à 40, alors elle doit avoir quatre corps renforcés et un corps non renforcé ; c'est-à-dire un total de cinq corps. Partant de l'équipement de chars de chaque corps renforcé de quatre à six bataillons de chars, et en supposant que sur quatre corps renforcés, deux disposeront de leur effectif complet de chars ; c'est-à-dire jusqu'à six bataillons de chars, tandis que deux auront quatre bataillons de chars chacun, alors l'armée de choc aurait besoin de jusqu'à 20 bataillons de chars. Étant donné que le renfort d'artillerie d'un corps renforcé comprendra également deux régiments d'obusiers et un régiment de canons de la réserve du haut commandement, le complément d'artillerie des quatre corps renforcés de l'armée de choc devrait être composé de 12 régiments d'artillerie de réserve du haut commandement, dont huit d'obusiers et quatre de canons. En outre, si l'armée de choc doit conquérir une zone fortifiée dans sa zone d'attaque, renforcée de béton, elle devrait y attacher une artillerie lourde composée d'au moins un régiment de canons de 152 mm et de 203 mm.

Ainsi, l'ensemble du premier échelon d'attaque immédiate de l'armée de choc, capable de briser le front dans toute la profondeur tactique, doit être composé au total de cinq corps (dont quatre sont renforcés), de 20 bataillons de chars de réserve du haut commandement, de 12 régiments d'artillerie de réserve du haut commandement et d'un régiment d'artillerie lourde.

Nous ne disposons pas actuellement de normes initiales plus précises pour calculer les armes nécessaires au développement opératif de la percée et de la défaite de la résistance sur toute la profondeur opérative. A cet égard, déterminer la composition de l'échelon d'exploitation représente une tâche plus difficile.

Il faut supposer que nous parviendront ensuite à une norme plus précise pour calculer la densité permettant de frapper la profondeur de la résistance moderne. Quoiqu'il en soit, l'échelon d'exploitation de la percée doit être constitué de formations protégées contre les balles et capables de franchir ainsi la brèche tactique brisée du front ; avoir un haut degré de performance en tout-terrain et des qualités de longue-portée. Il est bien évident qu'au fond,

seules les formations mécanisées indépendantes, représentées par les corps mécanisés, remplissent ces conditions.

Toutefois, le développement de la percée dans les profondeurs est, à parts égales, ouvert aux formations de cavalerie et à l'infanterie motorisée.

Ainsi, l'échelon d'exploitation devrait, en règle générale, être constitué d'un corps mécanisé, couplé dans son travail à une division motorisée et à un corps de cavalerie.

Comme cela a déjà été souligné, il n'est pas obligatoire que les corps de cavalerie fassent à chaque fois partie de l'armée de choc, car dans certains cas, il sera plus opportun de répartir les masses de cavalerie dans des formations opératives distinctes de cavalerie et de formations motorisées.

Enfin, un détachement aéroporté doit faire partie de l'échelon d'exploitation.

Cette composition définit la force et l'équipement de l'échelon d'exploitation.

La composition de l'aviation militaire, qui est un facteur d'importance indépendante dans le système de pression opérative sur l'ennemi, doit également être calculée sur la base d'un combat en deux dimensions : dans la zone tactique le long du front et dans la zone opérative en profondeur.

Dans la mesure où le déroulement complet des grandes lignes de l'engagement en profondeur présuppose l'emploi d'une brigade d'assaut aérien, au sein d'un corps renforcé, pour supprimer l'artillerie et les réserves tactiques, chacun des corps renforcés de l'armée de choc devrait disposer de sa propre brigade d'assaut aérien. Cela représente quatre brigades d'assaut aérien pour quatre corps renforcés.

Bien entendu, ce ne sera pas toujours le cas ; certains corps renforcés peuvent ne pas disposer de tout l'arsenal d'armes nécessaires à l'ensemble du système permettant de vaincre la profondeur tactique de la résistance.

Dans ce cas, l'armée de choc pourrait se limiter à deux brigades d'assaut aérien. En outre, le commandant de l'armée doit disposer d'au moins deux brigades de bombardiers légers pour attaquer la profondeur opérative de l'ennemi.

En général, l'aviation militaire se compose principalement d'avions d'attaque légers. L'aviation lourde de destruction est avant tout une aviation stratégique et est généralement centralisée entre les mains du Front. Il faut cependant tenir compte du fait que dans la profondeur de la portée opérative de l'armée de choc, nous trouverons souvent des cibles (grands carrefours ferroviaires, centres industriels et administratifs) qui nécessiteront la puissance destructrice de l'aviation lourde, et dans ce cas l'armée de choc devra être appuyée par une seule brigade lourde.

Le calcul de l'aviation de chasse repose sur les normes de couverture du front aérien contre la reconnaissance ennemie. La norme est de 12 kilomètres pour un escadron de chasse, sur un front totale de 75 à 80 kilomètres, ce qui donne un effectif de six escadrons de chasse, dont trois peuvent être représentés par deux brigades de chasse, avec trois destinées au renforcement les corps renforcés correspondants et les défendre depuis les airs.

Enfin, l'armée de choc devra disposer d'un escadron de reconnaissance et d'un nombre correspondant de détachements d'aviation de corps et d'artillerie.

Au total, l'aviation de l'armée de choc compte environ 1000 appareils.

Pour définir la composition des unités chimiques de l'armée de choc, il faut partir de la capacité du bataillon chimique à poser jusqu'à 30 kilomètres d'obstacles chimiques le long du front. Pour couvrir la totalité du front d'une armée de choc (jusqu'à 80 kilomètres), il faut donc trois bataillons chimiques.

La composition quantitative et qualitative considérablement modifiée de l'armée de choc détermine naturellement la longueur différente de son front d'opération.

La croissance de ce front par rapport aux normes du front pendant la guerre mondiale est en même temps logique et conditionnée par l'efficacité accrue des moyens de lutte modernes.

La détermination du front d'attaque de l'armée de choc procède d'un front de corps renforcé lors de la percée. Un corps renforcé est capable de résoudre une tâche offensive sur un front de 10 à 12 kilomètres. Cela équivaut à un front de 48 à 50 kilomètres pour quatre corps.

Un corps non renforcé, attaquant le long d'un axe secondaire, peut être déployé le long d'un front allant jusqu'à 20 kilomètres de largeur. Cela ajoute 20 kilomètres supplémentaires aux 50 kilomètres de front de l'armée de choc, pour un total de 70 kilomètres.

Toutefois, il faut tenir compte du fait que dans la zone opérative de l'armée, une certaine zone sera toujours opérationnellement morte, en raison des conditions du terrain, et ne permettra pas le développement d'activités majeures.

Enfin, il faut également laisser une certaine place aux capacités de manœuvre des moyens très mobiles (corps mécanisés et corps de cavalerie), qui doivent cependant, en règle générale, toujours opérer à un autre niveau, et non le long de la ligne globale du front. En calculant toutes ces conditions, le front d'attaque de l'armée de choc peut atteindre 85 kilomètres. En général, une longueur de 80 kilomètres sera tout à fait normale pour le front d'attaque d'une armée de choc moderne.

Cette armée est donc un organisme énorme, quant à sa composition. Il peut comprendre un total de 15 divisions de fusiliers, environ 2 divisions de cavalerie, 3 brigades mécanisées, une division motorisée et un détachement aéroporté, disposant d'un effectif global d'armes de 1472 canons, 1457 chars et 1045 avions. Il comptera 350.000 hommes.

Il est intéressant de noter que le nombre de canons d'un corps renforcé est égal au nombre de chars ; seuls les avions sont trois fois nombreux.

Ainsi, l'équipement technique d'un corps renforcé peut s'exprimer par la formule suivante : Artillerie = Chars = 3 Avions

Dans l'armée de choc, l'équipement technique s'exprime à un degré encore plus élevé. Ici, le nombre de canons est égal, globalement, au nombre de chars. Cependant, il n'y a que 1,5 avions de moins que ce nombre.

Ainsi, l'équipement technique de l'armée de choc s'exprime par la formule suivant : Artillerie = Chars = 1,5 Avions

Si le nombre d'avions est inférieur au nombre de canons et de chars – ce qui prive ce calcul de toute signification pratique sans l'évaluation qualitative de ces armes – alors il faut garder à l'esprit le fait que le poids d'un seul bombardement par cette aviation de l'armée pèse 237 tonnes, ce qui équivaut à une seule charge de combat dépensée par une division de fusiliers au cours d'une journée de combat intense. Dans le même temps, l'aviation peut lancer trois bombardements de ce type au cours d'une journée de combat intense et est ainsi capable de produire un effet de feu équivalent à celui d'un seul corps d'armée.

L'armée de choc est ainsi un organisme complexe, doté d'un riche arsenal de moyens techniques de lutte très efficaces.

En ce qui concerne sa composition, elle se distingue fondamentalement des groupes de forces de choc de la guerre mondiale de 1914-1918.

Mais en comparant ses indices et densités pour un seul kilomètre de front avec les données historiques du passé le plus récent, quelque chose attire néanmoins l'attention.

On voit comment la composition des groupes de choc a changé depuis 1914. Là où 37 divisions attaquaient sur un front de 80 kilomètres avec 1572 canons, en 1918 75 divisions attaquaient avec 5700 canons ; de plus avec une corrélation significativement altérée des calibres légers et lourds en faveur de ces derniers.

Dans l'armée de choc moderne, un nombre nettement inférieur d'infanterie et d'artillerie s'attaqueront à la même longueur de front de 80 kilomètres : seulement 15 divisions de fusiliers et 1500 canons. La réduction de la masse de l'infanterie est logique dans les conditions modernes. Une certaine réduction du nombre d'artillerie, compte tenu du grand nombre de chars et d'aviation, est également logique dans une certaine mesure. Cependant,

une densité de 18,5 canons par kilomètre de front dans l'armée de choc moderne, contre 80 canons par kilomètre dans ce qui était certes les conditions de guerre de position de 1918, nous oblige à supposer que dans le cas où l'armée de choc aurait rencontré une zone fortement fortifiée et n'aurait pas eu la possibilité d'employer des chars pour attaquer la pointe avant, ce qui sera souvent le cas, un renfort d'artillerie s'avérera nécessaire.

Nous assistons essentiellement à une croissance du nombre de chars.

#### THE SHOCK ARMY'S COMBAT COMPOSITION

Composition								
		<i>Motor-Mechanized Formations</i>		<i>High Command Tank Reserve</i>		<i>High Command Artillery Reserve</i>		
Rifle Divisions 15	Cavalry Divisions 2	Mechanized Brigades 3	Motorized Divisions 1	Independent Battalions 14	Organic Battalions 6	Howitzer Regiments 8	Gun Regiments 4	
Heavy Artillery Regiments 1		<i>Aviation</i>			<i>Fighters</i>			
		Assault Air Brigades 4	Light-Bomber Brigades 2	Heavy Bomber Brigades 1	Brigades 1		Squadrons 3	
Corps Air Detachment 5					Division Air Detachment 5		Army Air Detachment 1	<i>Chemical Troops</i>
					Battalion 3			
Quantity								
<i>Guns</i>			<i>Tanks</i>			<i>Aircraft</i>		
Light	Heavy	Total	Light	Medium	Total	Assault	Light Bombers	Heavy Bombers Reconnaissance
897	575	1,472	1,157	300	1,457	372	168	50 19
					<i>Total Personnel</i>			
Fighters 306		Corps and Division Air Detachments 130		Total 1,045		352,875		

#### THE SHOCK GROUPS' COMPOSITION

Shock Groups of Forces	Attack Front (in km)	Number of Divisions	Number of Guns	Number of Tanks	Number of Aircraft
German Offensive to the Marne in 1914	80	37	1,572	—	180
The German Breakthrough of March 21, 1918	80	75	5,728	—	820*
The Allies' Counteroffensive of July 18, 1918	20	18 rifle divisions 3 cavalry divisions	1,880	375	480
Modern Shock Army	80	15 rifle divisions 1 mechanized corps 1 motorized division 2 cavalry divisions	1,500	1,457	1,045

THE [EVOLUTION OF THE] SHOCK GROUPS'  
DENSITIES PER KILOMETER OF FRONT

Shock Groups of Forces	Per First-Echelon Division (in km)	<i>Per Kilometer of Attack Front</i>		
		Guns	Aircraft	Tanks
German Offensive to the Marne	2.1	20	2	0
The First German Offensive in Picardy, March 21, 1918	2.3	80	12	0
The French Counteroffensive (Villers-Cotterets, July 18, 1918)	2.4	65	22.5	14
Modern Shock Army	6	18.5	13.1	18.2

Si ces derniers indices ne traduisent pas une forte croissance de la densité par rapport à 1918 (14 chars par kilomètre de front en 1918 et 18,2 dans l'armée de choc moderne), la largeur globale du front d'attaque de chars augmente de manière significative, tout comme sa portée en profondeur et, enfin, l'effet qualitatif des nouvelles conceptions de char elles-mêmes.

On peut en dire autant de l'aviation, dont la densité donne des indices un peu plus faibles qu'en 1918 ; mais les avions modernes ne peuvent pas être comparés qualitativement aux types d'avions sous-motorisés de 1918, avec leur faible effet au sol.

En général, c'est à cela que ressemble l'armée de choc moderne par rapport aux groupes de forces de choc de 1914-1918.

Dans le même temps, nous soulignerons une fois de plus que la composition donnée de l'armée de choc procède d'un calcul des besoins opératifs généraux et n'a en aucun cas une signification en tant que norme pratique.

En fonction des conditions spécifiques ainsi que du caractère et de l'importance de la direction opérative, la composition de l'armée de choc variera ; il sera souvent plus opportun d'avoir des armées de choc plus faibles, mais dans plusieurs directions.

Nous avons déterminé uniquement la *composition de combat immédiate* de l'armée de choc. Dans le même temps, l'ensemble de sa composition devrait être divisé en sa composition de combat immédiate, puis en *unités d'appui au combat* et, enfin, en *unités d'appui arrière*.

Parmi les unités d'appui au combat doivent être comptées toutes les troupes et tous les équipements qui soutiennent directement la conduite du combat et de l'opération. Il s'agit notamment d'unités anti-aériennes et de troupes de communication et du génie.

Partant du fait qu'un seul bataillon d'artillerie anti-aérienne peut couvrir une colonne jusqu'à 12 kilomètres de profondeur avec avec couches de feu et que la profondeur des colonnes a considérablement augmenté, il est nécessaire de renforcer un corps renforcé, outre de son bataillon anti-aérien, avec deux autres bataillons anti-aérien de la réserve du haut commandement. Ce ne sera pas toujours le cas et sur des axes moins importants, les corps seront renforcés d'un seul bataillon chacun, en plus de celui autorisé. En général, jusqu'à six bataillons d'artillerie anti-aérienne seraient nécessaires pour la défense anti-aérienne de quatre corps renforcés.

En outre, les postes de ravitaillement doivent être sécurisés par une défense anti-aérienne.

Au total, l'armée de choc doit être renforcée avec jusqu'à dix bataillons d'artillerie anti-aérienne.

Le calcul de l'équipement en lignes de communication de l'armée de choc est déterminé par la distance entre les troupes sur le terrain et les têtes de ligne, le long de laquelle de lourds câbles permanents se brisent généralement en conditions de combat. La taille de cette distance devrait être définie entre 100 et 120 kilomètres dans les conditions modernes. Ainsi, l'équipement en lignes de communication doit être calculé pour couvrir une distance de 100 à 120 kilomètres grâce à la construction d'une nouvelle ligne et partiellement en enfilant des câbles sur des poteaux. Partant d'un calcul de six unités de corps (cinq corps de fusiliers et un corps mécanisé), l'armée de choc doit être appuyée par six compagnies de poteaux de câble, cinq compagnies de construction et quatre compagnies d'exploitation. Dans le même temps, il convient de garder à l'esprit qu'une ligne de communication de signaux doit être calculée pour deux formations de corps. En outre, pour communiquer avec ses voisins, il faudrait une autre compagnie de câblage et une compagnie de construction, ainsi que six compagnies de poteaux de câbles pour l'entretien des sections non pavées de la route militaire. Enfin, il doit toujours y avoir environ trois compagnies de poteaux de câble, une compagnie d'exploitation et une compagnie de construction dans la réserve opérative.

Les communications avec les aérodromes ne sont pas incluses dans ce calcul d'équipement.

L'état-major de l'armée lui-même doit disposer d'un bataillon de communication pour son usage interne, ainsi que d'un bataillon de radio pour organiser les communications radio, et d'un groupe de localisation pour effectuer la surveillance radio.

L'équipement du bataillon de radio de l'armée se compose des éléments suivants : une station radio à ondes longues de type 21, d'une portée de 250 à 500 kilomètres, pour les communications avec le front et avec les voisins ; une station radio à ondes longues de type 3A, d'une portée de 100 à 200 kilomètres, pour les communications avec les unités subordonnées ; et une station radio à ondes courtes de type 12 AK, avec une portée de 75 à 150 kilomètres, pour les communications avec les postes de commandement.

L'arsenal total des équipements de communication de l'armée de choc est le suivant :

- un bataillon des communication pour l'état-major de l'armée ;
- un bataillon de radio ;
- un groupe de localisation ;
- 16 compagnies de poteaux de câble ;
- 7 compagnies de construction ;
- 5 compagnies d'exploitation

L'équipement du génie de l'armée de choc a considérablement augmenté en termes de poids spécifique et d'importance. Il faut garder à l'esprit que compte tenu de la nature des activités de combat modernes, fournir aux troupes des équipements techniques et des possibilités de création d'obstacles nécessite le soutien de troupes spéciales du génie à chaque étape de l'offensive, en particulier à une profondeur telle que l'opération en profondeur se développe.

Partant de ces prérequis, chaque corps de fusiliers renforcés doit être renforcé, outre de son bataillon de sapeurs, par un autre, ce qui donne quatre bataillons de sapeurs indépendants pour quatre corps de fusiliers renforcés.

Deux autres bataillons indépendants du génie et de sapeurs sont nécessaires pour l'équipement du génie de l'arrière de l'armée, sur la base du calcul d'un bataillon du génie pour 30 kilomètres de front.

Ainsi, au total, l'armée de choc doit être renforcée par six bataillons de sapeurs indépendants, qui sont doublés dans leur travail par six bataillons de construction.

Si dans sa zone d'attaque l'armée de choc doit forcer une ligne d'eau plus large que 120 mètres, il faut rattacher un bataillon de pontons à chaque corps pour une traversée de pont de



200 mètres. Ainsi quatre bataillons de pontons sont nécessaires pour quatre corps de fusiliers renforcés.

Enfin, l'armée de choc doit être appuyée par 4 à 6 compagnies de camouflage, jusqu'à 3 compagnies électrotechniques et 2 à 3 compagnies hydrotechniques.

Ainsi, l'ensemble de l'arsenal de moyens du génie de l'armée de choc est le suivant :

- 6 bataillons de sapeurs ;
- 6 bataillons de construction ;
- 4 bataillons de pontons ;
- 4-6 compagnies de camouflage ;
- 3 compagnies électrotechniques ;
- 2-3 compagnies hydrotechniques.

La composition des unités de soutien arrière de l'armée de choc est particulièrement importante et complexe<sup>11</sup>. Il suffit de souligner que les besoins quotidiens complets de l'armée de choc sont calculés à 15.000 tonnes. Il faudrait jusqu'à 36 trains pour déplacer cette quantité, dont la moitié serait constituée de munitions. Bien sûr, les besoins quotidiens complet d'une armée ne sont jamais satisfaits en un seul jour. La livraison de la moitié d'une charge de combat par jour devrait être considérée comme la norme, ce qui garantirait à l'armée de choc 15 charges de combat par mois, ainsi que d'une demi-recharge de carburant. Compte tenu de la livraison incomplète de vivres et de fourrages, dont une partie provient de sources locales, dans ces conditions l'armée de choc aurait besoin de 24 à 25 trains par jour.

Des indices qualitatifs encore plus élevés apparaissent lorsqu'on traduit les besoins quotidiens de l'armée de choc en unités de transport automobile. Pour déplacer la totalité des besoins quotidiens de 15.000 tonnes sur un écart de 100 kilomètres, il faudrait lui fournir 12.000 véhicules de 3 tonnes pour l'aller-retour, soit 24.000 véhicules de 1,5 tonnes, ce qui donne 50 bataillons de transport. Bien entendu, un chargement complet ne pourra jamais être livré à ce stade, et tous les corps ne sont pas non plus séparés de 100 à 120 kilomètres de leur terminus ferroviaire.

Compte tenu de ces amendements, la quantité d'équipement de transport automobile de l'armée de choc se réduit à environ 20 à 24 bataillons de transport automobile.

En complétant ici le calcul final des effectifs de l'armée de choc moderne, on constate que, malgré le haut niveau de mobilité et la longue portée de ses moyens de combat, il s'agit d'une formation extrêmement complexe et encombrante, qui pose toute une série de nouveaux problèmes de commandement et d'emploi opératif. Au centre de celle-ci se trouve la question de la place et du rôle de chacun des éléments indépendants de l'armée de choc dans l'opération en profondeur. Cette problématique nécessite d'analyser les formes concrètes de conduite de l'opération en profondeur aux différentes étapes de son développement.

### **3. La place et le rôle des nouveaux moyens de lutte dans l'opération en profondeur**

En abordant l'étude des formes spécifiques des activités de l'armée de choc aux différentes étapes du développement de l'opération offensive initiale, il faut tout d'abord prendre en compte la diversité de sa composition, qui met en avant une série de nouveaux problèmes de commandement opératif, dont le principal est d'attribuer la place et le rôle corrects à chacun des différents éléments de combat dans le système de l'opération.

Ce problème est nouveau car, en 1914, une armée représentait une formation de diverses unités qui, en général, étaient *homogènes* et de *valeur égale dans leur efficacité au combat*. L'essence même de l'art opératif se résumait donc à intégrer ces unités homogènes

---

11 Elle n'est présentée ici que sous forme d'indices numériques généraux.

dans un système de coopération définie le long du front. La différence de portée ne se manifestait réellement que dans les formations d'infanterie et de cavalerie ; mais dans les conditions de 1914, lorsque la cavalerie effectuait pour l'essentiel une série de tâches opérationnellement auxiliaires, cette différence était facilement résolue.

Le problème est aujourd'hui tout autre. L'essence de l'art opératif moderne est avant tout d'intégrer les efforts de combat individuels dans un système de coopération fluide, non seulement le long du front, mais dans la nouvelle dimension de la profondeur ; et, deuxièmement, intégrer dans ce système de coordination harmonieuse des éléments extrêmement divers dans leur nature, leur efficacité au combat et leur portée de combat. Dans le même temps, le principal indice de la diversité des éléments de l'armée de choc moderne est *la profondeur variable de leur effet au combat*. A cet égard, les éléments de l'opération en profondeur sont essentiellement divisés en quatre catégories : la première catégorie est l'aviation, avec une portée moyenne en profondeur de combat de 400 kilomètres ; la deuxième catégorie comprend les formations motorisées, avec une profondeur de combat de 100 kilomètres ; la troisième catégorie comprend la cavalerie, avec une profondeur de combat de 50 à 60 kilomètres ; et enfin, la quatrième catégorie comprend les formations d'infanterie interarmes, avec une profondeur de combat de 12 à 15 kilomètres pour surmonter le front de feu et une cadence de marche quotidienne de 30 kilomètres. L'essence du problème est *d'intégrer ces différentes profondeurs de combat dans un système fluide d'un seul effort opératif*, conduisant délibérément à la défaite de la résistance adverse.

La résolution de ce problème nécessite l'établissement préalable d'un point de vue précis et directeur quant à la place et au rôle de chacun des éléments de l'armée de choc dans le schéma global de l'opération en profondeur.

L'aviation, que l'on était jusqu'ici enclin à considérer dans l'opération de l'armée comme un facteur permettant d'accomplir une série de tâches auxiliaires et secondaires pour décider de la lutte au sol, est depuis longtemps sortie de ce rôle subordonné.

Nous rappellerons encore une fois qu'un seul bombardement de l'aviation militaire équivaut à la charge de combat d'une division et peut, selon son efficacité, avoir le même effet sur l'ennemi qu'une attaque d'un corps d'armée. Chaque corps participant à l'opération accomplit une tâche définie et indépendante et n'est en aucun cas un facteur secondaire pour un autre, et c'est ainsi que nous devrions considérer l'aviation aujourd'hui.

L'aviation d'attaque de l'armée est en train de devenir un facteur indépendant et efficace dans le système d'opérations en profondeur. Ce serait une grave erreur de disperser ses activités pour mener des opérations ponctuelles, annexes aux opérations de terrain. L'aviation doit avoir une cible précise, tout comme le corps d'armée au sol : elle doit détruire par ses activités une partie déterminée de la formation de combat ennemie. Cela devient particulièrement important avant d'établir un contact au sol direct, lorsque l'objectif principal de l'opération en profondeur est de priver la formation de combat ennemie de la possibilité de se regrouper frontalement, d'empêcher son front de se reformer et de le perturber dans sa marche avant qu'il ne puisse entrer en contact avec nous. La condition principale pour établir tout type de front est, avant tout, son intégrité. Si le front est perturbé dans un secteur particulier, il perd sa stabilité et commence à vaciller.

Tout front qui peut être débordé sur ses flancs perd l'importance d'un front solide. Retirer une partie particulière de la formation de combat ennemie de l'ensemble du front, la priver de la possibilité d'attaquer et empêcher son approche, telle est la tâche principale de l'opération en profondeur avant l'établissement d'un contact au sol.

Cette tâche est réalisée avant tout par l'aviation et constitue son rôle indépendant dans l'opération en profondeur.

Après la constitution d'un front solide, tandis que le front est percé, l'aviation militaire acquiert une importance encore plus indépendante, car c'est à ce stade du plein déploiement

des formes de l'opération en profondeur qu'elle doit clouer au sol les réserves profondes de l'ennemi et isoler l'ensemble du secteur de percée de sa profondeur opérative et stratégiques.

Dans le même temps, il ne faut pas réduire le rôle de l'aviation dans l'exécution de ces tâches indépendantes à un seul type d'action de combat, comme par exemple une attaque contre le personnel ennemi. Si la cible de l'aviation dans le système d'opération en profondeur a été définie, alors elle doit être supprimée et privée de sa viabilité dans tous les éléments de son être au combat. Cela comprend : le personnel ennemi, les routes de ravitaillement, les stations de ravitaillement et les voies ferrées qui y mènent. Suppression des troupes, attaques systématiques sur ses routes de ravitaillement, destruction des postes de ravitaillement, attaques sur les étapes ferroviaires menant aux postes de ravitaillement – l'ensemble du système de portée de combat de l'aviation doit conduire à la *paralysie complète* d'une partie particulière de la formation de combat ennemie et la priver de la possibilité de soutenir le front de lutte et de vivre et de se reconstituer.

Ceci constitue la place et le rôle indépendant de l'aviation militaire dans le système des opérations en profondeur.

L'aviation militaire doit donc représenter une force de combat massive dans les airs et être centralisée entre les mains du commandement de l'armée, comme facteur très important de pression de combat contre l'ennemi.

A cet égard, nous devrions l'unifier dans le concept de *groupe d'aviation de l'armée*.

Les formations motorisées indépendantes disposent de deux principales qualités de combat : la puissance de frappe et la longue portée.

En considérant chacune de ces qualités séparément, nous arrivons inévitablement à leur opposition mutuelle.

Car en mettant l'accent sur la puissance de frappe de la formation mécanisée, nous cherchons à la préserver pour le moment où l'attaque mûrit sur l'ensemble du front de l'armée. Cependant, cela conduit inévitablement à une situation dans laquelle nous maintenons la formation mécanisée à l'arrière et la privons de sa deuxième qualité : sa longue portée.

L'examen isolé des deux principales qualités de combat de la formation mécanisée conduit à leur opposition incorrecte et mécanique, dans laquelle la pleine valeur de combat de ce puissant facteur de l'opération en profondeur est paralysée. Il faut prendre à chaque moyen de lutte ce qu'il peut donner, selon ses possibilités techniques.

La pleine efficacité au combat de la formation mécanisée se révélera alors lorsque ses deux qualités – puissance de frappe et longue portée – seront organiquement unies dans l'action et employées dans un seul et même acte opératif. Ces qualités ne se contredisent pas ; elles peuvent non seulement être réconciliées, mais elles constituent une unité organique unique dans l'efficacité de la formation mécanisée.

Sa valeur réside non seulement dans sa grande puissance de frappe, mais aussi et surtout dans le fait que cette puissance de frappe peut être immédiatement transférée sur une grande distance vers l'avant. Et cela signifie que la place de la formation mécanisée, compte tenu de la présence de peu d'espace entre les côtés, doit toujours être à l'avant du front.

Il est nécessaire de profiter de toute opportunité pour transférer son effort opératif vers l'avant et supprimer une partie particulière de l'ordre de combat du front ennemi avant qu'il puisse entrer en contact complet avec nous et qu'un front continu ne prenne forme. Si l'aviation accomplit cette tâche dans les airs, alors au sol la formation mécanisée devrait être la première à le faire ; car la condition principale pour résoudre cette tâche est la longue portée.

La place de la formation mécanisée à l'avant du front se heurte parfois à des objections. L'argument est avancé selon lequel la formation mécanisée, en agissant à l'avant du front, risque de perdre son efficacité au combat au moment où l'attaque est organisée par l'ensemble du front de l'armée. Cependant, cela ne tient pas compte de la nouvelle nature de la

frappe en profondeur, dans laquelle, au moment où les principales forces de l'armée sont déployées pour l'attaque, une certaine partie de la formation de combat ennemie doit déjà être supprimée, privant son front des indices d'un front solide et stable.

C'est après tout le sens principal de l'opération en profondeur avant l'établissement du front.

La coopération entre la formation mécanisée à l'avant du front et les forces principales qui arrivent ne consiste donc pas en une attaque commune sur la ligne de front, mais en une coordination de l'attaque en profondeur le long des différents niveaux du front de lutte.

Il ne s'agit pas d'une coopération sur la longueur du front, mais dans sa profondeur.

Enfin, la capacité de combat de la formation mécanisée est sans aucun doute une donnée croissante. Mais même aujourd'hui, elle doit en tout état de cause être considérée comme non inférieure à la capacité de combat d'une formation de cavalerie. Et d'ailleurs, personne ne doutera que la place de la cavalerie, compte tenu de la distance spatiale, est à l'avant du front.

C'est le lieu de rappeler au lecteur qu'il a fallu une grande lutte à l'époque des guerres d'unification allemandes<sup>12</sup> pour que la cavalerie soit poussée de l'avant de la queue des colonnes des régiments vers l'avant du front.

Selon la belle expression de Schlieffen, ils considérèrent longtemps la cavalerie « comme un objet de luxe, avec les chariots et les transports ».

Notre théorie révolutionnaire progressiste doit veiller à ce que cela ne se reproduise pas avec la formation mécanisée. Les craintes que la formation mécanisée, tout en agissant à l'avant du front, puisse être sujette à une défaite en détail ne sont pas convaincantes. En opérant le long d'un axe spécifique à l'avant du front, la formation mécanisée ne rencontrera pas plus de forces que si elle opérait sur une seule ligne avec l'ensemble du front d'attaque. Et un mouvement tournant depuis les flancs est le moindre des dangers pour le corps mécanisé, en raison de son temps de réponse rapide. Bien au contraire, disposant d'une grande liberté de manœuvre à l'avant du front, il saura toujours gagner le flanc.

Dans le même temps, en agissant à l'avant du front, les corps mécanisés rencontreront, pour la plupart, un ennemi toujours en marche ; c'est-à-dire en formation de marche, lorsqu'une attaque de chars promet le plus grand effet. Vaincre l'ennemi à ce stade de l'opération est incomparablement plus facile qu'après l'établissement d'un contact au sol complet entre les forces principales, lorsque la liberté de manœuvre est perdue et que la formation de combat de l'ennemi est déployée.

Bien au contraire, car ce moment du développement de l'opération limite l'emploi utile de la formation mécanisée sur le front de lutte, permettant de la remplacer par une formation interarmes d'infanterie beaucoup plus efficace.

Dès la constitution d'un front solide et la perte de liberté de manœuvre et d'espace pour les activités à longue portée, la place de la formation mécanisée se trouvera derrière le front, de manière à développer le moindre succès tactique obtenu par les formations interarmes le long du front d'attaque de la profondeur vers la profondeur de l'ennemi.

Et c'est ce qui définit la place de la formation mécanisée dans la percée en sa qualité de noyau dur de l'échelon de développement de la percée.

Ainsi la place de la formation mécanisée dans le système d'opération en profondeur est en avant ou à l'arrière du front ; mais dans les deux cas avec pour tâche de transférer ses efforts de combat à l'avant du front de lutte des formations interarmes.

L'endroit le moins approprié serait de placer la formation mécanisée le long de la même ligne de front que ces dernières.

---

12 Note de l'éditeur. Il s'agit des trois guerres (contre le Danemark en 1864, contre l'Autriche en 1866 et contre la France en 1870-1871) menées par la Prusse et ses alliés pour unifier l'Allemagne.

Si la formation mécanisée se retrouve dans cette situation, cela signifie que le moment est venu de la retirer du rang et de la remplacer par les forces des formations interarmes nouvellement arrivées.

Ainsi, la place de la formation mécanisée dans le système de l'opération en profondeur détermine son caractère multi-niveaux, lorsque la bataille se déroule simultanément à plusieurs niveaux de la profondeur opérative.

Enfin, la place de la formation mécanisée dans l'opération détermine son rôle actif et indépendant, ce qui oblige à lui confier une tâche de combat indépendante et à part entière. La formation mécanisée doit se voir attribuer une cible spécifique : une partie de la formation de combat ennemie ou un lieu important, à chaque fois avec l'objectif offensif décisif de vaincre le premier, et de capturer et, si nécessaire, de détruire le second.

Seule une mission aussi radicale, réalisée en collaboration avec l'aviation, correspond aux possibilités de combat de la formation mécanisée ; il serait moins correct de limiter cette mission à une sorte d'objectifs locaux accessoires à l'opération, comme s'emparer d'une ligne ou de passages, ou couvrir la marche des forces principales.

De tels objectifs condamnent la formation mécanisée à accomplir la tâche passive de maintien du terrain, pour laquelle elle est la moins adaptée.

Cependant, dans tous les cas de transfert des efforts de la formation mécanisée vers l'avant du front, une question d'une extrême importance est l'organisation de la coopération en profondeur. Comme cela a déjà été démontré, la formation mécanisée est capable de mener des activités de combat ininterrompues pendant trois jours au maximum. Si l'on reste sur le terrain réaliste des possibilités techniques de la formation mécanisée, il faut toujours garder à l'esprit cette circonstance qui limite le champ opératif des activités de la formation mécanisée.

La coopération de cette dernière avec le front qui approche à temps des forces principales de l'armée et son remplacement le long d'une certaine ligne spatiale par la cavalerie et l'infanterie motorisée constituent l'une des tâches essentielles dans l'organisation de l'opération en profondeur. Ceci détermine le rôle important et la place de la cavalerie et de l'infanterie motorisée de l'armée.

La place de la cavalerie de l'armée dans le système d'opération en profondeur est déterminée par ces conditions préalables qui ont été établies pour la formation mécanisée. Sa place à l'avant du front, jusqu'à l'établissement du contact complet des forces principales, et derrière le front pour transférer les efforts de la profondeur vers la profondeur ennemie lors de l'établissement d'un contact complet.

Partant de ces conditions, il serait moins correct d'employer la cavalerie de l'armée, comme ce fut le cas en 1914, lorsqu'elle jouait, dans l'ensemble, un rôle auxiliaire dans le système de l'opération. Cela a conduit à sa dispersion le long d'un front important, paralysa la force de son attaque et conféra à ses actions le caractère inévitable d'écran et de reconnaissance opératif.

Compte tenu de la présence de détachements motorisés et mécanisés dans les formations interarmes, nous disposons désormais d'autres possibilités pour organiser la reconnaissance de l'ensemble du front de l'armée.

La cavalerie de l'armée, dotée d'une grande puissance de frappe et d'une longue portée, doit, avec la formation mécanisée, être massée le long d'un axe particulier et accomplir une tâche indépendante et active, révélant son attaque. En même temps, la valeur particulière de la cavalerie dans les opérations en profondeur réside dans le fait qu'elle n'est pas limitée dans le temps par des délais d'opération rigides et qu'elle est capable de tenir le terrain, ce qui détermine sa grande importance dans les activités combinées avec la formation mécanisée et qui garantit son aide le long d'une ligne particulière.

Le problème de la place de la division motorisée dans l'opération en profondeur se résout exactement de la même manière que pour la formation mécanisée et la cavalerie.

Il faut cependant tenir compte du fait que la division motorisée, comme il apparaît, a une valeur tactique relativement faible. Dans ces conditions, il serait tout à fait incorrect de la laisser en première ligne pendant une période prolongée pour mener à bien des missions de combat prolongées. Une fois la division motorisée démontée, elle prend le caractère d'une infanterie ordinaire. Si elle est ainsi entraînée au combat pendant une période prolongée, elle perd sa valeur en tant que moyen de manœuvre opérative et peut sans aucun doute être remplacée avec beaucoup plus d'avantages par des formations interarmes.

C'est pourquoi, en règle générale, la division motorisée doit être utilisée pour accomplir des tâches précises et à court terme, qui nécessitent d'étendre nos efforts de combat sur de grandes distances, principalement en collaboration avec la formation mécanisée, afin de maintenir le terrain conquis par elle ou de couvrir sa concentration.

A la première occasion, la division motorisée doit être à nouveau rassemblée, afin de conserver sa destination principale comme moyen précieux de manœuvre opérative rapide, capable de transférer les efforts de combat dans la zone de profondeur globale de la lutte là où la situation l'exigera.

Il était absolument nécessaire d'établir au préalable une approche de principe pour définir la place et le rôle des nouveaux éléments de l'opération en profondeur, qui se distinguent par le principal indice de la profondeur de leur portée de combat. Ce n'est que sur cette base qu'il devient possible d'examiner leur emploi à des étapes spécifiques du développement de l'opération offensive initiale.

#### **4. Activités d'avant-garde au début de la guerre**

La concentration de l'armée de choc moderne sur le théâtre des actions militaires représente la première étape du début de la lutte armée. Elle se caractérise par un contenu vaste et complexe et est qualitativement profondément différente des conditions dans lesquelles la concentration se déroulait en 1914.

A cette époque la période de concentration et de déploiement était exclusivement liée à toute une série de mesures d'organisation qui englobaient la réalisation du système de mobilisation dans son ensemble. Celles-ci comprenaient : la mobilisation nationale, l'expédition par chemin de fer vers le théâtre des actions militaires, le rassemblement des unités dans leurs zones de concentration et, enfin, le déploiement, c'est-à-dire l'adoption d'une formation opérative définie pour mener à bien la mission de combat. Le début des activités opératives lui-même était considéré séparément comme la nouvelle étape suivante, car, dans les conditions de 1914, on pouvait encore tracer une frontière assez sensible dans le temps et dans l'espace entre les étapes de concentration et le début de l'opération elle-même. En règle générale, les armées se concentraient d'abord et commençaient ensuite seulement leurs activités militaires.

Une image complètement différente se déroule devant nous dans les conditions modernes.

Tout d'abord, les conditions politiques préalables à l'entrée dans une guerre moderne prédéterminent la nature de l'entrée dans l'opération moderne.

Il est difficilement possible aujourd'hui d'imaginer le déclenchement d'un tel conflit armé dans lequel les parties auraient dans un premier temps la possibilité de concentrer sans entrave toutes leurs forces le long de la frontière, sans se laisser affronter dans des affrontements militaires – et seulement ensuite entrer en combat.

Les événements d'Orient indiquent le contraire<sup>13</sup>.

---

13 Note de l'éditeur. Isserson fait probablement référence ici à l'occupation japonaise de la Mandchourie en 1931-1932.

Cependant, l'entrée en opération est déterminée dans les conditions modernes par une série de conditions matérielles préalables aux nouvelles armes à longue portée. L'aviation est capable de commencer ses opérations à grande échelle dès le déclenchement de la guerre. Les troupes situées le long de la frontière, notamment les formations motorisées et mécanisées, peuvent également lancer immédiatement des opérations militaires et transférer leurs efforts loin en avant, grâce à leur longue portée. La frontière entre la concentration stratégique et le début de l'opération disparaît ainsi et les activités militaires commencent, alors que les troupes mobilisées dans les profondeurs du pays n'ont même pas commencé à s'entraîner pour leur départ vers le théâtre des actions militaires. Dans ces conditions, il est bien évident que toute l'étape de la concentration moderne se déroule sous la pression très puissante des actions d'avant-garde au début de la guerre. Ces activités aériennes et terrestres ont pour objectif principal de *déjouer la concentration de l'ennemi* et de la rendre impossible, ou du moins de perturber son cours normal, de la repousser dans le temps et de forcer l'autre camp à retirer son déploiement dans les profondeurs de son pays.

Dans ces conditions, *toute l'étape de la concentration moderne se déroule sur fond de lutte pour la concentration et de lutte pour le droit de se déployer*, et est remplie d'actions intensives qui prédéterminent dans une large mesure le développement ultérieur des événements opératifs. La durée de cette étape est déterminée par le temps nécessaire à la concentration moderne. Si l'on considère que les unités mécanisées, la cavalerie et, au minimum, pas moins d'un corps de fusiliers, qui composent l'armée de choc, sont des troupes frontalières cantonnées près de la frontière, alors la concentration par chemin de fer de tout le reste de l'armée de choc nécessitera, en chiffres ronds, environ 1000 trains. En supposant que l'armée de choc disposera en moyenne d'environ 60 trains par jour<sup>14</sup> pour sa concentration, il faut considérer que la période de concentration durera en moyenne environ 15 jours. C'est au cours de cette période pleine de tension que la question de savoir si l'armée se déploiera comme prévu et si elle aura la possibilité de passer sans problème à l'offensive dans le délai imparti est décidée. Il est bien évident que la concentration même de l'armée de choc selon une direction opérative définie ne doit pas être considérée isolément, en dehors de l'ensemble du déploiement opératif du front, dans le cadre duquel elle s'effectue.

Les actions d'avant-garde au début de la guerre, menées avant le déploiement des armées du front, sortent ainsi du cadre militaire et accomplissent des tâches importantes pour l'ensemble du front.

Elles sont donc de nature frontale et se réalisent au niveau du front.

Le facteur principal de ces actions indépendantes au début de la guerre sont les moyens techniques de lutte modernes, qui disposent du plus grand effet à longue portée et de la plus grande profondeur pour agir sur l'ennemi ; il s'agit bien entendu de l'aviation, des formations motorisées et de la cavalerie.

L'aviation de destruction stratégique trouve son emploi principal durant cette période. Centralisée entre les mains du Front, elle constitue le groupe aérien du Front, essentiellement une armée de l'air.

Le résultat principal et décisif de la reconstruction de l'Armée Rouge réside dans le fait que nous disposons déjà, au stade actuel, d'une telle aviation de destruction stratégique, qui constitue un facteur extrêmement puissant dans l'opération en profondeur.

La composition de l'aviation du Front peut varier : d'un à deux corps lourds, appuyés par un certain nombre de formations aériennes légères : avions d'assaut, bombardiers légers et chasseurs, avec un nombre total d'avions compris entre 1000 et 1500.

Sans aucun doute, durant cette période, l'aviation de destruction aura les plus grandes possibilités d'opérer efficacement contre un certain nombre de cibles d'une importance décisive pour la mobilisation et la concentration de l'ennemi.

---

14 Approximativement deux lignes ferroviaires de 30 trains chacune, pour la concentration.

A cet égard, Douhet<sup>15</sup> a raison lorsqu'il écrit : « Quand les forces aériennes pourront-elles trouver leur meilleur emploi sinon au début des activités militaires ? »

Les tâches de l'aviation de destruction stratégique au début de la guerre sont : tout d'abord, détruire la concentration de l'ennemi. Cela nécessite une action systématique contre ses plus importants carrefours ferroviaires, ses étapes ferroviaires, ses principaux centres de mobilisation et ses entrepôts de mobilisation.

La deuxième tâche de l'aviation stratégique est de supprimer les zones ennemies importantes et économiquement vitales, qui revêtent une importance pour l'expansion de son industrie militaire. Cela comprend les principales zones industrielles et usines ; les zones d'industries extractives, en particulier pétrolières, et d'autres objectifs industriels importants pour l'économie du pays.

Enfin, la troisième tâche de l'aviation stratégique au cours de cette période est de terroriser l'arrière profond de l'ennemi, ce qui nécessite des activités épisodiques contre les centres politiques et administratifs importants du pays par la destruction et les bombardements incendiaires.

Il est évident que durant cette période, la guerre aérienne prendra ses formes les plus développées et les plus cruelles. Elle doit, dans une large mesure, *détruire la concentration de l'ennemi et paralyser l'arrière de son pays*.

La profondeur de portée de l'aviation stratégique est mesurée par le rayon de vol de notre avion TB-3<sup>16</sup> ; soit 600 à 800 kilomètres, couvrant la distance jusqu'à la Vistule moyenne<sup>17</sup>.

Ainsi, la zone de frappe de l'aviation stratégique embrasse le territoire ennemi jusqu'à une profondeur de 600 kilomètres de sa frontière, sachant que le réseau d'aérodromes est situé entre 100 et 200 kilomètres de notre frontière.

Cependant, on ne peut pas considérer que la destruction de la concentration a été accomplie grâce à des opérations d'une telle profondeur, car sur le théâtre avancé des actions militaires, à environ 200 kilomètres de profondeur de la frontière, se trouvent déjà cantonnés un nombre important de troupes frontalières, qui ont des délais de mobilisation assez courts et qui se concentrent le long de la frontière, pour la plupart, en marche.

Ce sera tout à fait ordinaire pour les formations motorisées. Il faut tenir compte du fait que la composition de ces troupes frontalières peut atteindre une force assez impressionnante, allant, par exemple, jusqu'à dix divisions le long d'un front de 100 kilomètres. Il est évident que ces forces, qui revêtent une importance considérable précisément au début de la guerre, doivent absolument être attaquées. Ainsi, la répression doit être organisée dans la zone avancée jusqu'à une profondeur allant jusqu'à 200 kilomètres de la frontière, qui est également attaquée par une partie de l'aviation lourde, même si, pour l'essentiel, celle-ci sera réalisée par l'aviation légère avec sa portée allant jusqu'à 400 kilomètres, ainsi que par des armes terrestres à longue portée, en premier lieu bien sûr des formations motorisées et de la cavalerie.

Ces actions, qui sont également menées au niveau du front, prennent forme dans les conditions modernes d'entrée en guerre comme des actions d'avant-garde indépendantes du début de la guerre.

---

15 Note de l'éditeur. Le général Giulio Douhet (1869-1930) rejoint l'armée italienne en 1892, puis passe à la branche aérienne naissante. Pendant la Première Guerre mondiale, il a été traduit en cour martiale et emprisonné pour avoir critiqué l'incapacité de ses supérieurs à utiliser efficacement la puissance aérienne. Il a passé le reste de sa vie après la guerre à théoriser l'emploi de la puissance aérienne, en particulier des bombardiers lourds. Son œuvre la plus influente est *La Suprématie aérienne* (1921).

16 Note de l'éditeur. Le TB-3 était un des premiers bombardiers lourds soviétiques, qui est apparu pour la première fois en 1930 et a servi sporadiquement pendant la Seconde Guerre mondiale. Un modèle transportait un équipage de quatre personnes et avait une vitesse de 212 km/h et une portée de 2000 kilomètres. Le TB-3 était armé de 5 à 8 mitrailleuses de 7,62 mm et pouvait transporter une charge de bombes allant jusqu'à 2000 kilogrammes.

17 Le développement technique de l'aviation conduit à la poursuite de l'expansion de cette gamme.



La question des actions d'avant-garde au début d'une guerre est une question qualitativement nouvelle dans les conditions modernes. A cet égard, les guerres récentes n'ont offert que des épisodes d'invasion insignifiants qui, en dernière analyse, n'ont eu aucune signification sérieuse pour la concentration des parties et le développement des opérations. La seule exception concerne les actions allemandes en 1914 contre Liège, lorsque le groupe de forces allemandes envoyé là-bas était, en substance, le premier prototype de l'échelon d'avant-garde opératif qui résolvait la tâche très importante de soutenir le déploiement de la 1ère Armée allemande sur le territoire belge. Car, comme on le sait, sans la capture des passages sur la Meuse à Liège, la 1ère Armée de Kluck<sup>18</sup> n'aurait pas eu l'occasion de développer sa manœuvre pour déborder le déploiement français par le nord.

Cependant, dans les conditions modernes, les actions d'avant-garde au début de la guerre acquièrent sans aucun doute un caractère plus large et une signification plus décisive.

La tâche de ces actions est, premièrement, d'envahir le territoire ennemi, d'attaquer et de détruire ses unités de couverture frontalière et les troupes avancées concentrées sur le théâtre avancé et, deuxième, de pénétrer jusqu'aux stations de débarquement avancées pour les troupes se concentrant depuis les profondeurs, de les détruire et ensuite, s'il est important du point de vue de l'obtention de conditions favorables au passage à l'offensive, de s'emparer d'un point de départ déterminé et d'organiser son maintien. Dans le même temps, s'il existe une cible telle qu'une zone fortifiée le long de l'axe des actions d'avant-garde, alors il faudra l'attaquer dans les premiers jours et la capture avant qu'elle ne soit envahie par tout un système de structures d'ingénierie, selon son plan de mobilisation, et ne devienne une zone fortifiée à part entière.

La réalisation d'une telle mission nécessite naturellement un renfort d'artillerie.

Les actions d'avant-garde au début d'une guerre sont menées par un ou plusieurs groupes de forces, composés de formations mécanisées, de cavalerie, d'infanterie motorisée et d'aviation. Leur coordination avec un atterrissage aéroporté, qui est effectué dans le cadre d'opérations au sol pour effectuer des actes de diversion déterminés, sera tout à fait opportun.

Chacun de ces groupes prend la forme d'un détachement opératif avancé et indépendant, opérant au niveau du front selon un axe défini et constituant un échelon d'avant-garde indépendant.

Le nombre et la composition des groupes d'échelon d'avant-garde sont déterminés au niveau du front, en fonction de la disposition et de l'importance des objectifs qui doivent être attaqués sur le théâtre avancé des actions militaires. Il peut y avoir trois à quatre groupes de composition variable le long d'un front de 300 à 400 kilomètres. Dans le même temps, cependant, il est nécessaire que les efforts des actions d'avant-garde ne soient pas déployés sur l'ensemble du front sans la possibilité d'obtenir des résultats décisifs dans une direction cruciale.

La profondeur de l'invasion de l'échelon d'avant-garde est mesurée par la portée de frappe de la formation mécanisée ; soit une distance moyenne de 200 kilomètres, basée sur un calcul de conserver une réserve de 100 kilomètres dans l'unité mécanisée elle-même.

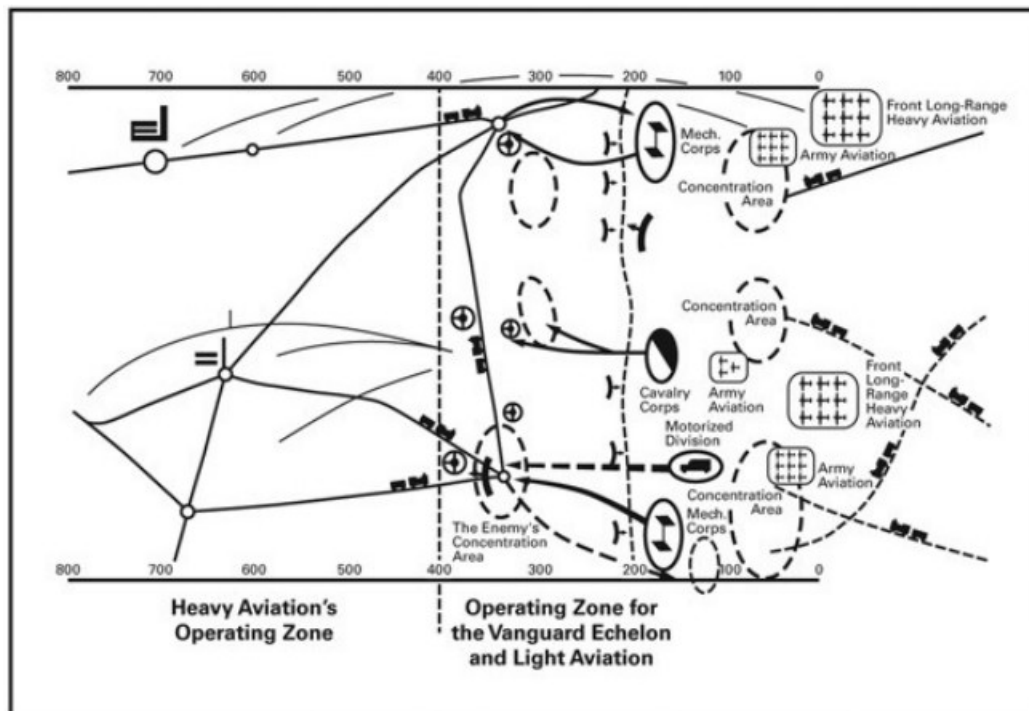
Le plan des opérations de l'échelon d'avant-garde devrait faire l'objet de travaux plus sérieux en temps de paix, nécessitant une étude extrêmement détaillée du théâtre avancé des actions militaires et des conditions de concentration de l'ennemi.

Le schéma des actions de l'échelon d'avant-garde permet deux variantes. La première variante se produit lorsqu'il y a des ordres pour attaquer uniquement une cible particulière et la détruire, mais que la zone elle-même n'a aucun intérêt à être conservée du point de vue du passage à l'offensive. Dans ce cas, les actions de la formation mécanisée s'apparentent à un raid, le long du chemin duquel les unités avancées et les aérodromes ennemis sont détruits. Le

18 Note de l'éditeur. Le général Alexander Heinrich Rudolph von Kluck (1846-1934) rejoint l'armée prussienne en 1866 et prend part aux guerres austro-prussienne et franco-prussienne. Au début de la Première Guerre mondiale, il est nommé commandant de la Première Armée le long de l'aile extrême-droite de l'avancée allemande en France, mais est contraint de battre en retraite à la suite de la bataille de la Marne.

corps mécanisé capture la cible assignée (un carrefour important), la détruit puis rentre immédiatement chez lui.

La deuxième variante, plus complexe, se produit lorsqu'il s'agit de capturer une zone définie et de la conserver pour obtenir des conditions favorables au passage à l'offensive, voire même d'avancer son déploiement sur le territoire ennemi. Dans ces conditions, après la destruction des unités avancées de l'ennemi et la capture de la zone assignée, le reste de la cavalerie ou de la division motorisée doit être immédiatement envoyé au corps mécanisé pour consolider la tête de pont capturée et organiser sa conservation. Dans les deux cas, la mission est accomplie en collaboration avec l'aviation légère, tel que le groupe aérien du corps mécanisé.



### Les activités d'avant-garde au début de la guerre

Le corps de cavalerie, disposant de son propre groupe aérien, est également capable d'accomplir les tâches de l'échelon d'avant-garde le long d'un axe indépendant, c'est-à-dire d'attaquer indépendamment un groupe défini de troupes avancées de l'ennemi, attaquer ses aérodromes et atteindre les stations de débarquement à une profondeur totale de 100 à 120 kilomètres.

Il faut considérer qu'il ne faut pas compter sur le fait de conserver seul pendant une période prolongée l'espace conquis par l'échelon d'avant-garde.

Les opérations de l'échelon d'avant-garde peuvent commencer dès le troisième ou le quatrième jour de mobilisation, alors que la reprise de l'offensive n'est possible, pour l'essentiel, qu'au quinzième et seizième jour.

Dans ces conditions, le plan opératif doit prévoir le mouvement d'un groupe de troupes correspondant (un corps) à partir des forces principales, et dans certains cas l'avancée de l'ensemble de la ligne de déploiement. Dans tous les cas, il faut profiter de l'échauffement au combat de l'échelon d'avant-garde, afin que ses unités conservent leur capacité de combat au moment du début de l'opération principale. Il serait évidemment très erroné de pousser l'emploi des unités de l'échelon d'avant-garde à un point tel qu'elles seraient incapables de

combattre au début des combats principaux. Cette question doit faire l'objet d'un travail de planification très sérieux sur l'ensemble du plan d'opération.

Avant que les forces principales ne passent à l'offensive, les actions de l'échelon d'avant-garde doivent être planifiées de telle manière que le corps mécanisé et le corps de cavalerie, ayant accompli des tâches spécifiques de destruction des unités avancées ennemies et ayant capturé un objectif important, puissent être ensuite immédiatement couverts par l'infanterie motorisée ou par des unités venant des forces principales, qui doivent se voir confier la tâche de tenir le territoire conquis, si le plan d'opération l'exige.

Ainsi, la période du début de la guerre est remplie d'activités d'une extrême importance opérative.

## 5. L'organisation opérative de l'approche

Dans les premiers jours qui suivirent le déclenchement de la guerre, à mesure que les activités indépendantes de l'échelon d'avant-garde se déroulent sur le théâtre avancé des actions militaires et que l'aviation stratégique étend ses opérations destructrices dans les profondeurs du territoire ennemi, la masse principale des troupes concentrées sera toujours sous l'emprise du mécanisme complexe de la concentration moderne, et ce n'est qu'avec son arrivée sur le théâtre des actions militaires et du déchargement des wagons qu'elle émergera en tant qu'organisme indépendant.

Il convient de distinguer deux étapes dans le processus d'adoption d'une formation opérative spécifique pour le début des opérations de combat : la première, ou *étape de concentration*, lorsque les troupes se rassemblent dans des zones spécifiques après leur déchargement ; une deuxième étape, celle du *déploiement*, où les troupes, ayant avancé, adoptent une formation opérative spécifique pour accomplir la tâche qui leur est assignée.

A cet égard, il convient de distinguer la *ligne de concentration*, qui passe habituellement par les gares de débarquement avancées, et la *ligne de déploiement*, qui est sélectionnée à l'avance conformément au plan d'opération approuvé et aux activités indépendantes de l'échelon d'avant-garde.

Dès le déploiement, qui s'effectue souvent simultanément au mouvement vers l'avant, l'énorme masse de l'armée de choc doit avancer en douceur, portant dans sa formation l'attaque en profondeur contre l'ennemi adverse.

A partir de ce moment, les actions indépendantes de l'échelon d'avant-garde à l'échelle du front commenceront à se développer directement vers l'opération initiale de l'armée de choc ou d'un groupe d'armées.

Il est assez simple d'esquisser les actions de l'armée de choc dans l'opération en profondeur après l'établissement et la percée du front ; mais il est extrêmement difficile d'organiser le mouvement de cette masse énorme jusqu'au moment où le front est constitué et de l'organiser de telle manière qu'elle puisse passer directement d'un mouvement à la conduite de la bataille et à la défaite de l'ennemi dans toute sa profondeur.

Le passage des formations de marche aux formations de combat présente des difficultés accrues dans les conditions modernes. La raison en est la profondeur considérablement accrue des colonnes de marche.

Il est intéressant de noter que les très rares documents sur l'art opératif que l'on trouve dans la littérature étrangère contournent consciemment le problème. Par exemple, la littérature française ne parle d'organisation d'activités opératives qu'à partir de l'établissement du contact au sol ; cependant, elle ignore complète la question de savoir comment amener l'énorme masse de l'armée moderne sur le champ de bataille et l'engager dans la bataille.

Comme cela a été démontré, une distance de 100 kilomètres entre les deux camps en position initiale doit être considérée comme tout à fait normale dans les conditions de notre théâtre d'actions militaires.

Bien entendu, cet espace ne représente pas un espace opératif vide ; au contraire, il sera imprégné des actions de l'échelon d'avant-garde.

Cependant, la marche du gros de l'armée de choc sans contact direct avec l'ennemi non seulement n'est pas éliminée, mais bien au contraire, elle se trouve conditionnée par ces actions, car la mission de l'échelon d'avant-garde consiste à empêcher l'approche de l'ennemi et à le repousser, maintenant ainsi la distance entre les camps dans la position initiale.

Dans le même temps, il est extrêmement important de déterminer les perspectives de cette approche du point de vue de la détermination de sa rencontre avec *un mouvement ennemi venant en sens inverse* ou *d'un front immobile d'une défense préparée d'avance*.

La résolution de cette question revêt naturellement une grande importance pour l'organisation de l'approche elle-même.

Il va de soi que cela est déterminé au cas par cas, en fonction des conditions spécifiques et de la situation opérative. Il est possible d'avoir des cas où l'opération initiale commencer par une arrivée sur le front défensif ennemi déjà établi, conduisant directement à sa percée. Cependant, dans toute une série de cas, lorsque les deux camps cherchent à résoudre leur mission le long d'un axe donné par une offensive, leur mouvement approchant l'un vers l'autre est inévitable ; dans ce cas, l'approche conduit inévitablement à une collision de rencontre. A cet égard, les batailles de rencontre ne se sont en aucun cas éteintes et seront un phénomène assez courant le long des axes principaux vitaux pour les deux parties. Et, comme le montre l'expérience des guerres passées, elles constituaient les formes d'action les plus courantes des parties au début d'une guerre.

La bataille de rencontre dans les conditions modernes nous intéresse particulièrement, car l'organisation du mouvement, qui se transforme directement en une conduite de la bataille avec un ennemi qui s'approche, est un problème beaucoup plus grave et, en tout état de cause, s'accompagne de difficultés bien plus grandes qu'une marche vers la zone défensive, quand l'ennemi oppose sa situation immobile à notre mouvement.

Les problèmes de l'organisation opérative de l'approche et de la technique d'organisation du mouvement au niveau opératif doivent être examinés sous cet angle.

Il ne faut pas, tout d'abord, imaginer le mouvement d'une armée moderne comme le mouvement de l'ensemble de sa masse d'hommes et de matériel sur une seule ligne de front à partir des anciennes bases d'organisation de l'opération linéaire.

Les unités de l'échelon d'avant-garde, qui opéraient au niveau du front pendant la période de concentration, et qui ont été relevées par l'infanterie motorisée et par les formations interarmes avancées avant la fin du déploiement et qui ont ainsi été à nouveau amenées à un état de préparation complète au combat, ont désormais rejoint le courant des opérations militaires, rejoignant cette armée de choc le long de l'axe sur lequel elles opéraient.

Ils doivent être à nouveau employés à l'avant du front de l'armée, conformément à la place établie des armes à grande mobilité et à longue portée dans le système d'opération en profondeur, avec pour mission importante de vaincre une partie de la formation de combat ennemie à l'approche, alors qu'il y a encore de la distance entre les camps et qu'il est possible de vaincre une partie de la formation de combat ennemie avant qu'un contact au sol complet ne soit établi avec lui.

Ces armes constitueront désormais l'*échelon d'avant-garde de l'armée*, qui opère en liaison organique avec l'ensemble de l'armée sur la base de la coopération organisée de ses éléments en profondeur.

L'échelon d'avant-garde de l'armée constituera ainsi la première ligne du front de lutte de l'armée de choc lors de l'approche.

L'ensemble de la masse principale des hommes et du matériel de l'armée de choc constituera, par rapport à l'échelon d'avant-garde, son échelon principal, formant la deuxième ligne de la formation opérative d'approche.

Enfin, une certaine partie de l'armée de choc, qui arrive en dernier sur le théâtre d'actions militaires de cette dernière, ne doit en aucun cas tarder à passer à l'offensive et finira ainsi inévitablement dans le deuxième échelon de l'échelon principal, formant l'échelon de réserve de l'armée de choc et la troisième ligne de sa formation opérative d'approche.

Pour l'essentiel, l'échelon de réserve comprendra un corps de fusiliers, arrivé en dernier, et certaines armes lourdes de renfort provenant de la réserve du haut commandement. Ces unités n'ont peut-être pas encore de prédestination opérative lors de l'approche et constituent ainsi la réserve de l'armée.

Ainsi, la formation opérative de l'armée de choc moderne pendant l'approche se compose essentiellement de trois échelons : avant-garde, principal et réserve, formant la profondeur opérative globale de la marche en trois niveaux d'approche.

Il est évident que la mise en œuvre d'un système de formation opérative disposée à ce point en profondeur représente un problème extrêmement complexe.

Au centre de cette problématique se trouve la nouvelle question de l'organisation de la coopération dans la profondeur des échelons de la formation opérative de l'armée de choc lors de l'approche.

Cependant, l'organisation du mouvement sur une seule ligne de front présente de nombreuses difficultés dans les conditions modernes.

Certes, l'échelon d'avant-garde et l'échelon de réserve ne le ressentent pas encore, car ces éléments de la formation opérative d'approche disposent d'une liberté de manœuvre suffisante pour organiser leur mouvement le long d'un front suffisamment large.

Cependant, l'organisation du mouvement de l'échelon principal, qui contient l'essentiel des hommes et du matériel de l'armée de choc, est soumise à d'autres conditions.

Si l'on prend une distance de 100 kilomètres comme distance normale entre les camps sur la ligne de départ et en supposant qu'ils se rapprochent, cela conduira au déclenchement d'une bataille de rencontre par l'échelon principal lors de la deuxième journée de marche. Sur le plan opératif, cela signifie qu'en commençant à s'éloigner de sa ligne de départ, l'échelon principal doit déjà avoir adopté la formation dans laquelle il entrera en bataille. Car à une distance d'une journée à une journée et demie de marche de l'ennemi, le regroupement au niveau opératif est exclu, car la profondeur d'une colonne de division renforcée moderne le long d'une seule route dépasse à elle seule la taille d'une seule journée de marche, ce qui signifie que lorsque cette colonne commence le combat contre l'ennemi, sa queue sera toujours le long de la ligne de départ.

Cette circonstance nous oblige à déplacer l'échelon principal de l'armée de choc immédiatement le long du front le long duquel les unités de sa formation de combat sont capables, selon leur capacité de pénétration et leurs normes techniques d'approvisionnement, de résoudre leur tâche avec la défaite simultanée de toute la profondeur tactique de la résistance ; il ne faut pas oublier que c'est la condition fondamentale et initiale pour vaincre le front solide sur toute la profondeur opérative et pour développer l'opération en profondeur dans son ensemble.

Il est bien évident que dans ces conditions, la masse principale de l'armée de choc se déplacera comme une phalange dense et fermée, et il s'ensuit qu'une formule si célèbre, qui était au cœur de l'art opératif de Moltke - « marcher séparément et frapper ensemble » - est maintenant assez obsolète. Malheureusement, nous devons désormais marcher et frapper ensemble. Frapper ensemble, bien sûr, n'est pas difficile, mais marcher ensemble est extrêmement difficile et cela nécessite une élaboration minutieuse de la technique de mouvement des groupes de choc modernes.

Afin de soutenir la capacité de percée sur toute la profondeur tactique, il est nécessaire de déplacer immédiatement le corps renforcé de l'échelon principal dans une zone de 10 à 15 kilomètres. Durant la première journée de marche, cette zone peut être délimitée par des lignes de démarcation convergentes, afin d'obtenir le plus grand mouvement possible du front en raccourcissant la profondeur. Mais parce que chaque corps de fusiliers renforcés doit occuper un front correspondant à sa capacité de percée, c'est-à-dire 10 à 12 kilomètres, alors dès la fin du premier jour de marche, ces opportunités peuvent être peu exprimées dans la pratique et, en tout état de cause, faciliter de manière insignifiante la technique d'organisation du mouvement de l'échelon principal.

Ainsi, en dernière analyse, il faut déplacer chacun des corps renforcés de l'échelon principal, qui constituent son groupe de choc, dans une zone de 10 à 12 kilomètres. Cette situation sans aucun doute difficile sera, la plupart du temps, inévitable.

Dans le même temps, dans les conditions de notre théâtre d'actions militaires occidental, nous ne trouveront pas plus de deux routes de transit adaptées au mouvement des divisions le long d'elles dans une zone de 10 à 12 kilomètres, sur la base du calcul d'une route tous les cinq kilomètres de front.

Cette circonstance détermine le mouvement du corps de fusiliers renforcé avec deux divisions au premier échelon et une division au deuxième.

Il faut tenir compte du fait qu'un corps de fusiliers renforcé le long de deux routes occupe une profondeur allant jusqu'à 75 kilomètres et ne peut donc entrer pleinement dans la bataille que le troisième jour.

Toutefois, ces conditions peuvent être considérablement assouplies par l'organisation correspondante de la marche.

Dans le même temps, en tant que moyen de défense antiaérienne et antichar, la dispersion de la colonne en échelons séparés dans la profondeur ne fait qu'augmenter la profondeur globale et est seulement assez relative du point de vue de la défense antiaérienne et antichar. Cette division est bien entendu tactiquement nécessaire, même si elle ne doit pas passer au niveau opératif, qui se mesure par la possibilité d'engager le corps de fusiliers renforcé dans les combats de la première moitié de la journée.

Ainsi, l'assouplissement des conditions de marche doit être obtenu principalement en divisant la colonne non seulement en profondeur, mais le long du front, en utilisant largement les possibilités de déplacement le long des routes de campagne et des routes régulières et, enfin, en terrain découvert.

Compte tenu d'une fourniture d'armes à feu plus élevée par kilomètre de front, la marche, du point de vue de la défense antiaérienne et antichar, donne également lieu à une densité de feu antiaérien et antichar nettement plus grande, plaçant ainsi son organisation dans des conditions plus faciles (couverture simultanée du front de marche avec un plus grand nombre d'armes à feu).

Dans une zone de 10 à 12 kilomètres, il sera toujours possible de trouver toute une série de routes de campagne, d'accotements routiers et d'axes en rase campagne qui, sans permettre aux trois divisions du corps d'avancer sur une seule ligne, permettent néanmoins le mouvement de deux divisions, non le long d'une seule route chacune, mais en large formation décalée le long du front. Dans le même temps, les véhicules à roues et les équipements lourds restent sur les routes, tandis que l'infanterie et les chars profitent de toutes les possibilités du terrain.

Dans ces conditions, la division renforcée, qui occupe, avec ses trains de ravitaillement, une profondeur de 50 kilomètres le long d'une seule route, occuperait au total 25 à 30 kilomètres de profondeur. En même temps, il faut garder à l'esprit que les organes arrière divisionnaires doivent s'arrêter et se déployer avant la fin du premier jour de marche afin de soutenir les combats, ce qui réduira la profondeur de marche de la division à 20 kilomètres au début du deuxième jour de marche.

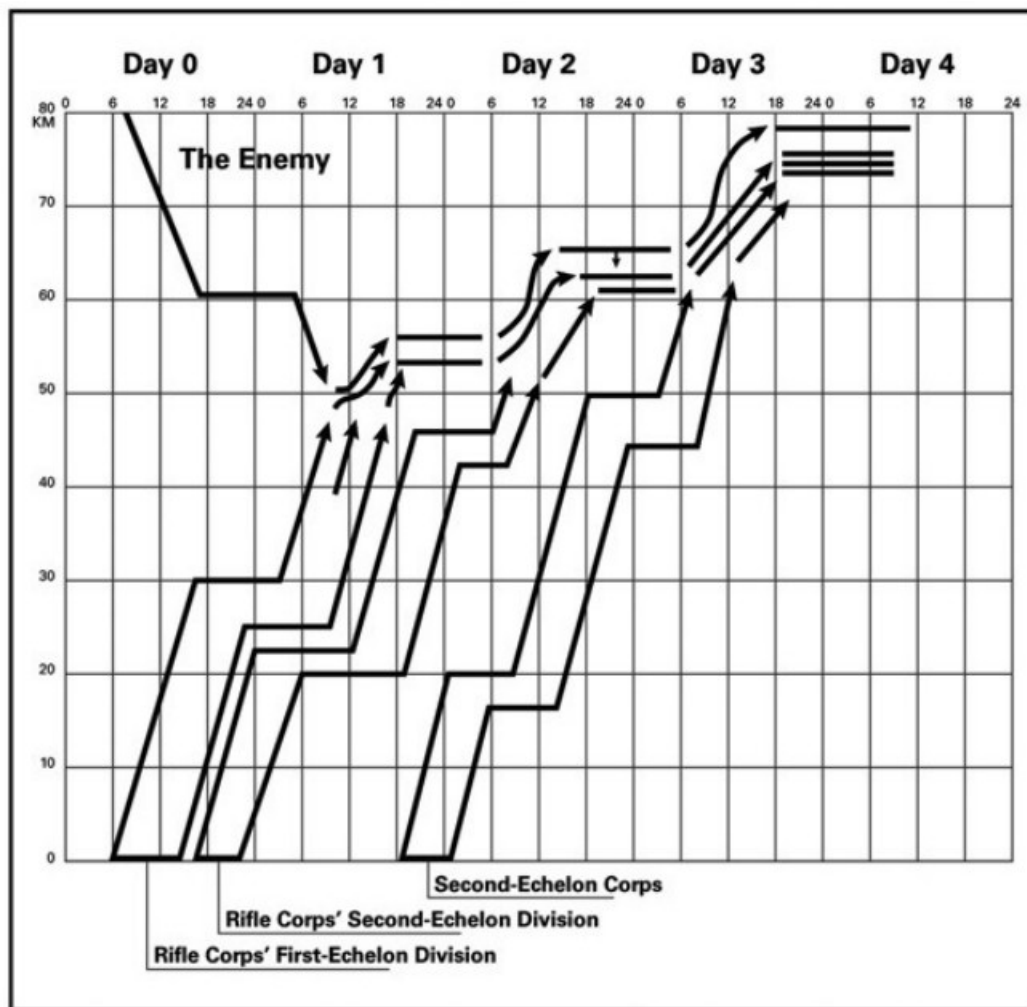
Le déploiement de la division prendra ainsi 4 à 5 heures, permettant une entrée en combat complète dans la première moitié de la journée.

Dans ces conditions, la distance entre les divisions du premier échelon et celles du deuxième échelon se réduit également, assurant l'entrée de ces dernières dans les combats à midi lors de la deuxième journée de marche.

Le mouvement du corps de fusiliers renforcé sur deux échelons ne pose pas de difficultés particulières dans ces conditions et, en tout état de cause, est plus acceptable que le mouvement des trois divisions sur un seul échelon dans des conditions extrêmement encombrées le long du front et, dans ce cas, le mouvement de chaque division le long d'une route est déjà inévitable.

La présence d'une division de deuxième échelon, compte tenu de la possibilité d'entrer en combat dès le deuxième jour, est un facteur favorisant le développement d'une attaque en profondeur et permet d'augmenter ses forces avec le développement de la bataille de rencontre.

Il est extrêmement important de calculer le calendrier d'entrée des deux corps d'échelon dans la bataille de rencontre. Si nous supposons qu'une division du premier échelon se déplace normalement pendant le jour et se repose la nuit, alors lorsqu'elle rencontre l'ennemi au cours de la marche du deuxième jour, ses éléments avancés entreront dans la bataille de rencontre le matin et se déploieront complètement à midi après le premier jour de combat. En l'occurrence, la division du deuxième échelon, étant partie dans la soirée et tout en gardant ses distances derrière la queue de la division du premier échelon, terminera sa première journée de marche la nuit et se reposera à l'aube. En poursuivant sa marche du deuxième jour à partir du milieu de la journée, alors que les divisions du premier échelon sont déjà entrés dans la bataille de rencontre et, en arrivant de nuit dans la zone du champ de bataille, elle peut entrer en combat le matin du lendemain du deuxième jour. Dans le même temps, il convient de garder à l'esprit que le déploiement des divisions du corps ne s'effectue naturellement pas sur place, mais en avançant. Les divisions du premier échelon peuvent, dès le premier jour, après avoir repoussé l'ennemi, déplacer leurs efforts vers l'avant, sur une dizaine de kilomètres. Dans ces conditions, la division du deuxième échelon rattrapera déjà les divisions du premier échelon au cours du développement de l'engagement et, une fois entrées dans le combat, renforcera l'attaque en profondeur.



### Calendrier pour l'entrée dans une bataille de rencontre

Comme cela a été démontré, cette méthode de *développement de la bataille de rencontre moderne par augmentation des efforts* non seulement ne contredit pas, mais correspond en fait aux exigences de la conduite de l'engagement en profondeur moderne.

La question est plus difficile avec l'engagement dans la bataille de l'échelon de réserve de l'armée, qui est généralement représenté par un corps.

Il faut tout d'abord garder à l'esprit que l'échelon principal, disposant de l'échelon d'avant-garde devant lui et bien doté en moyens techniques, peut, pour l'essentiel, décider lui-même de l'issue de la bataille, sans avoir besoin de l'échelon de réserve. Ce dernier est plus destinée à saturer le front d'attaque lors de la percée.

Cependant, si la bataille devait se dérouler dans des conditions intenses et complexes, cela nécessiterait l'engagement de l'échelon de réserve dans les combats, ce qui est déjà beaucoup plus difficile de le faire à temps.

Il faut garder à l'esprit qu'il doit y avoir un espace libre d'au moins une journée de marche entre la tête du corps du deuxième échelon et la queue du corps de l'échelon principal, afin d'assurer le travail de livraison des transports automobiles. Si cette condition n'est pas respectée, alors les transports automobiles ne pourront plus circuler sur les routes pour livrer des fournitures aux troupes de l'échelon principal.

Le corps de réserve de l'échelon ne peut donc partir au plus tôt qu'au moment où les divisions du deuxième échelon des corps derrière lesquels il se déplacera partiront après leur première nuit de campement. Dans ces conditions, le corps de l'échelon de réserve pourra atteindre la zone du champ de bataille à midi le troisième jour.



Cependant, étant donné que l'échelon principal peut repousser l'ennemi de 10 à 15 kilomètres supplémentaires le troisième jour de la bataille, le corps de l'échelon de réserve devra rattraper le front de lutte avancé. Évidemment, il n'atteindra la ligne de front que dans la nuit du troisième au quatrième jour de la bataille et ne pourra donc exercer une influence de combat sur l'ennemi qu'à partir du matin du quatrième jour de la bataille.

Il convient de noter que si à ce stade, la bataille n'a pas encore été décidée, elle a pour l'essentiel abouti à l'établissement du front ennemi, conduisant à une percée.

Indépendamment de ces conditions, l'échelon de réserve conserve une importance encore plus grande dans la formation opérative d'approche, car il confère à l'armée de choc une certaine stabilité en assurant sa profondeur opérative en cas de percée des formations motorisées et de la cavalerie ennemies dans l'arrière de notre territoire. De ce point de vue, l'échelon de réserve est un facteur logique et opératif complet dans les conditions de l'opération en profondeur.

Si la profondeur opérative de l'armée de choc reste vide durant l'approche, alors elle se révèle sans défense face à l'apparition de l'ennemi sur ses arrières ; il faut toujours considérer cette possibilité dans les conditions modernes.

Ainsi, *l'échelonnement opératif de la marche en profondeur* de l'armée de choc vers les échelons d'avant-garde, principal et de réserve est tout à fait logique dans les conditions de l'opération en profondeur.

Cela conditionne l'augmentation significative de la profondeur de la formation opérative d'approche, qui peut potentiellement mesurer entre 120 et 150 kilomètres<sup>19</sup>. Le début de la bataille de rencontre moderne présente donc un tableau sensiblement différent de celui de 1914, lorsque, en général, la Bataille des Frontières sur le front franco-allemand s'est déroulée comme un événement ponctuel en un seul acte, qui a éclaté en un seul jour et a ensuite brûlé le long d'une seule ligne définie.

Dans les conditions modernes, la bataille de rencontre se déroule dans un long processus de stratification des efforts opératifs, introduisant des changements qualitatifs significatifs dans la nature de la bataille de rencontre elle-même et dans la dynamique de son développement.

## 6. La bataille de rencontre

La bataille de rencontre moderne, qui se déroule à partir de la formation opérative profonde de la marche, acquiert un caractère nouveau et nécessite une organisation définitive de la coopération des échelons opératifs en profondeur, en particulier de l'échelon d'avant-garde et de l'échelon principal.

Cette coopération détermine tout le développement de la bataille de la rencontre, révélant le rôle extrêmement important de l'échelon d'avant-garde dans celle-ci.

L'essence de la bataille de rencontre est qu'après avoir vaincu une partie définie de la formation de combat ennemie avant qu'elle n'entre en contact complet avec nous, il faut l'empêcher de former son front et de créer un front de feu continu, nécessitant une percée.

Une certaine unité de contradiction dans le développement de l'opération en profondeur réside ici dans le fait qu'à ce stade, ses formes se nient essentiellement elles-mêmes. Elles luttent contre la formation d'un front ennemi qui nécessite une percée comme forme à part entière d'opération en profondeur. La résolution de cette tâche doit être recherchée dans le cadre de la bataille de rencontre. Si l'ennemi a été obligeant et a exposé sa formation de combat en approche, alors toutes nos aspirations opératives devraient viser à détruire le front d'approche de l'ennemi à un tel degré qu'il ne puisse pas être établi et

---

19 Une telle extension ne sera pas réalisée dans l'espace, car l'ensemble de la formation opérative de l'approche s'étendra à partir d'une seule ligne de déploiement. Cependant, elle conserve toute sa signification dans le temps.

transformé en ce front de feu continu qui nécessite une percée. La réalisation de cet objectif est l'objectif principal des formes d'opération en profondeur dans la bataille de rencontre.

L'ensemble de l'attaque dans cette bataille doit déjà être organisé lors de l'approche, précisément pour résoudre cette tâche.

Si, au cours de la percée et de l'organisation de l'attaque en profondeur contre le front établi, l'activité opérative à longue portée doit être essentiellement dirigée contre les facteurs en profondeur du système ennemi, alors lors de l'approche, dès le déclenchement de la bataille de rencontre, son activité à longue portée doit être principalement dirigée vers ses échelons principaux en approche, car ils portent en eux tous les préalables et conditions pour la constitution du futur front solide. Il s'ensuit, bien entendu, qu'une pression en profondeur doit également être exercée sur la profondeur de l'ennemi qui s'approche ; mais, si l'on se limite à cela, après avoir ainsi paralysé les arrières de l'ennemi et supprimé ses réserves en profondeur, nous ne le privons toujours pas de la possibilité de former et d'établir son front. Lutter contre cela est la tâche principale en entrant dans la bataille de rencontre. Lors de l'approche, il faut surtout opérer contre les échelons supérieurs de l'ennemi, afin de les rendre incapables d'ériger et d'établir un front de combat. La logique de l'établissement d'un front est qu'il doit être complet et ininterrompu, sans possibilité de se former si une partie de celui-ci est détruite.

Ainsi, lors de l'approche, la solution du problème revient à arracher par les racines cette partie de la formation ennemie qui s'approche, à la suite de laquelle son front commencera à vaciller et à perdre toute sorte de stabilité.

L'échelon d'avant-garde, avec le groupe aérien d'armée, exécute la tâche de détruire une partie particulière du front ennemi en approche avant que le contact complet au sol puisse être établi. Cela constitue l'énorme importance de ces facteurs de l'opération en profondeur au stade de l'approche et de l'entrée dans la bataille de rencontre.

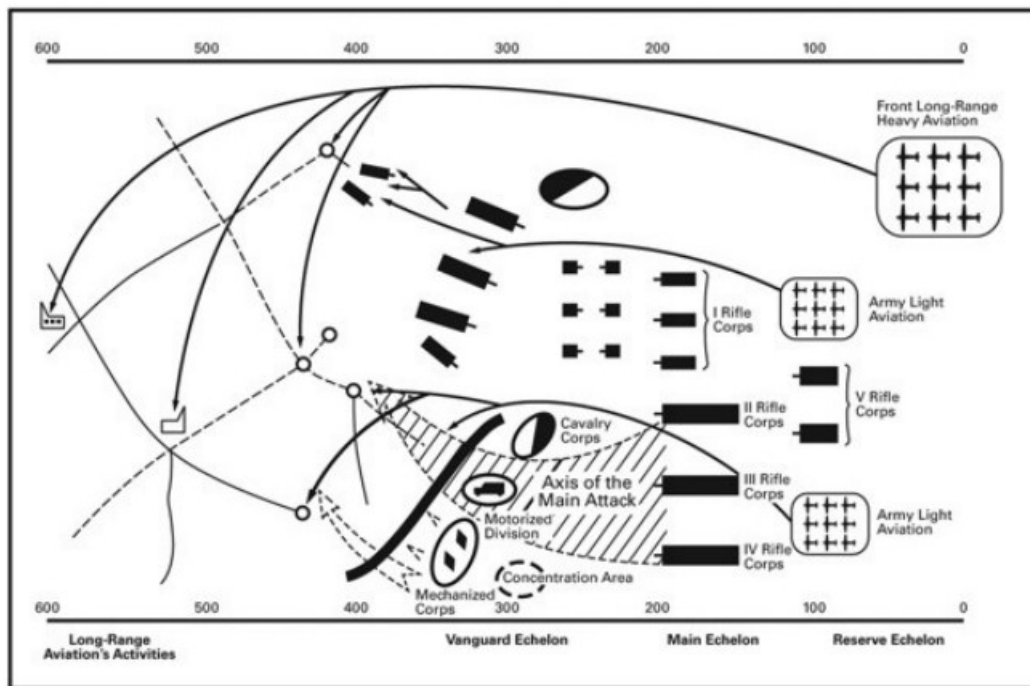
L'échelon d'avant-garde, comme son nom l'indique, est dans une certaine mesure l'avant-garde de l'armée, mais déjà avec un contenu qualitatif complètement différent de celui de l'avant-garde qui était autrefois employée par Napoléon. Tout d'abord, l'échelon d'avant-garde ne couvre en aucun cas et ne doit pas couvrir tout le front de l'armée qui avance. Ce serait une grave erreur de disperser les unités de l'échelon d'avant-garde à l'avant de tout le front. L'échelon d'avant-garde doit être dirigé contre une partie précise de la formation opérative de l'ennemi approchant qui conditionne l'intégrité et la stabilité de son front. Cela nécessite *l'unification et la concentration des efforts de l'échelon d'avant-garde autour d'un axe spécifique et contre une cible spécifique*.

Ainsi les tâches de l'avant-garde de l'armée, c'est-à-dire la préemption opérative, la sécurisation du déploiement et la création de conditions favorables pour entrer dans la bataille sont résolues, car cela est réalisé au niveau opératif le long d'un seul axe choisi pour l'attaque principale.

C'est une tâche de la plus haute importance de déterminer correctement la cible des opérations de l'échelon d'avant-garde. C'est sa partie essentielle, qui découle du plan d'opération global. Le problème est résolu pour chaque cas individuel en fonction des conditions spécifiques de la situation opérative.

Dans le plan global d'organisation de l'opération militaire, l'échelon d'avant-garde doit, en règle générale, toujours opérer le long de l'axe d'attaque principal de l'échelon principal.

Si l'attaque principale est lancée par l'aile gauche, alors l'échelon d'avant-garde doit opérer avant elle, afin d'assurer le développement sans entrave de l'attaque enveloppante venant de la gauche.



### La formation opérative de l'approche et de l'entrée dans une bataille de rencontre

Dans le même temps, l'échelon d'avant-garde peut être dirigé soit vers le groupe de forces principal de l'ennemi, soit vers son groupe secondaire.

Si l'ennemi nous a devancé lors du déploiement et de l'attaque, alors l'échelon d'avant-garde devrait être dirigé contre ses forces principales. Dans ce cas, la mission de l'échelon d'avant-garde est de retarder l'offensive ennemie contre notre groupe de choc grâce à ses opérations actives.

Cependant, ce serait le pire cas de ne pas profiter pleinement de la vocation de l'échelon d'avant-garde. Si les événements se déroulent normalement et que nous ne tardons pas à passer à l'offensive, il sera plus favorable, compte tenu du déploiement des camps illustré dans la figure ci-dessus, de lancer l'échelon d'avant-garde contre le groupe secondaire ennemi.

Dans ce cas, l'échelon d'avant-garde ne fera évidemment pas face à des chars et bénéficiera du plus grand avantage dans son attaque de chars.

Le groupe secondaire de l'ennemi peut ainsi être détruit le plus facilement et arraché de son front avancé.

A son tour, cela conduira très probablement à une situation dans laquelle le front ennemi sera privé de son point d'appui et commencera à vaciller.

De ce fait, le groupe de choc de l'échelon principal aura l'opportunité de développer son attaque enveloppante contre le flanc, tandis que l'ennemi perdra l'opportunité de former et d'établir son front. La réalisation de cet objectif est décisive dans la bataille de rencontres.

Les actions de l'échelon d'avant-garde doivent être organisées non seulement dans l'espace, mais le long de l'axe de son attaque, en lien organique étroit avec le plan de l'ensemble de l'opération militaire et en découler ; elles doivent également être planifiées au niveau opératif dans le temps. Il serait totalement irréaliste de croire que les unités de l'échelon d'avant-garde, ayant participé à l'opération, peut y participer sans interruption jusqu'au bout. La norme technique de trois jours pour les opérations du corps mécanisé jusqu'à une profondeur de 200 kilomètres pèse lourd et soulève deux conditions obligatoires : premièrement, le corps mécanisé ne peut opérer en avant du front que par sauts opératifs définis, mesuré dans le temps sur trois jours maximum et dans l'espace jusqu'à une

profondeur maximale de 150 à 300 kilomètres. Deuxièmement, à l'issue de ses trois jours de travail, le corps mécanisé doit être replié dans une zone de rassemblement et mis en ordre, tout en nécessitant pendant ce temps d'une couverture et d'une relève par les unités capables de tenir le terrain. Le travail conjoint du corps mécanisé avec le corps de cavalerie ou la division motorisée, ou le travail combine de l'ensemble de ces trois éléments, est donc une condition obligatoire de l'action de l'échelon d'avant-garde dans son ensemble, tout en conditionnant, en général, la possibilité de son emploi opératif dans l'opération en profondeur. En même temps, il est extrêmement important de planifier à temps les activités de l'échelon d'avant-garde afin qu'elles forment un système défini de coopération avec l'échelon principal de l'armée.

Cette condition revêt une importance énorme dans l'opération en profondeur et pose la question de l'organisation dans le temps et en profondeur de la coopération entre l'échelon d'avant-garde et l'échelon principal.

Si, en organisant l'approche de l'échelon principal, nous rencontrons principalement des indices qui ont considérablement augmenté au sens quantitatif (la profondeur accrue des colonnes), alors en organisant la coopération de l'échelon d'avant-garde avec l'échelon principal, nous rencontrons un indice qualitativement nouveau de mesure en profondeur, ce qui détermine dans une large mesure la nature de l'opération en profondeur.

L'essentiel de la question est que si le corps mécanisé peut opérer devant le front pendant trois jours au maximum, alors sa séparation ne doit pas dépasser la distance que les unités de l'échelon principal peuvent parcourir au cours de ces trois jours ; l'échelon d'avant-garde doit normalement opérer à l'avant du front à une distance ne dépassant pas trois jours de marche de l'infanterie, soit une moyenne de 100 kilomètres.

Cette condition, qui permet l'espacement de l'échelon d'avant-garde jusqu'à 200 kilomètres dans une situation plus favorable, doit être au cœur de l'organisation en profondeur de la coopération entre l'échelon d'avant-garde et l'échelon principal. Cependant, en même temps, il faut tenir compte du fait que si la forte pression opérative exercée sur l'ennemi dépasse une certaine distance, elle conduit à une dispersion des efforts en profondeur, ne donne pas lieu à une attaque concentrée et réduit à néant la coopération elle-même.

Si dans les conditions d'une opération à caractère linéaire on parlait jusqu'à présent de *dispersions des efforts le long du front*, alors dans les conditions de l'opération en profondeur il faut établir un nouveau concept de *dispersion en profondeur*, qui s'exprime dans la dispersion des efforts de combat dans une grande profondeur, dans laquelle ils se dissolvent et se noient, sans avoir la possibilité de se concentrer pour une attaque massive en profondeur en coopération avec le même type d'attaque le long du front.

Normalement, cette coopération en profondeur s'effectue à une distance allant jusqu'à 100 à 150 kilomètres, dans la mesure où un corps mécanisé opérant à l'avant du front peut être soutenu par les unités de l'échelon principal à cette distance à l'issue de trois jours d'activité de combat, même s'il n'opère pas avec un corps de cavalerie ou une division motorisée.

Cependant, une autre condition doit être respectée pour organiser en profondeur la coopération entre l'échelon d'avant-garde et l'échelon principal.

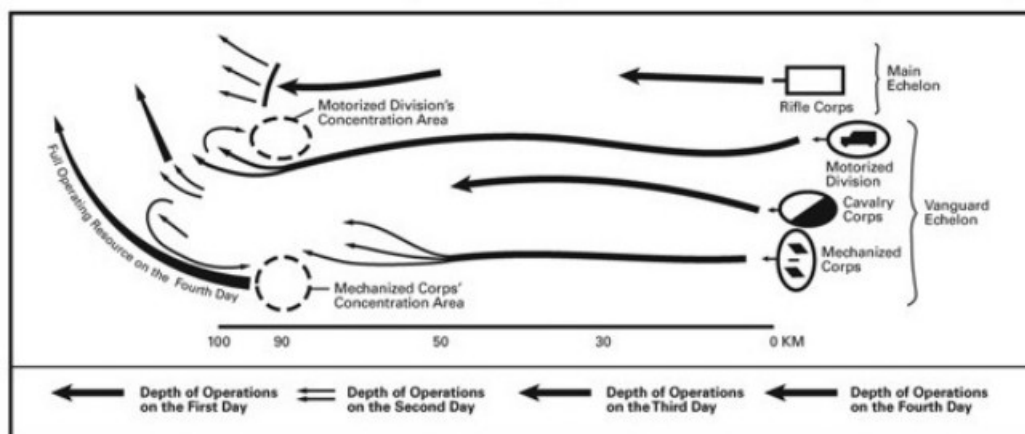
Cette condition est que le corps mécanisé doit être employé à l'avant du front de telle manière qu'au moment du développement complet de la bataille par l'échelon principal, *il ait conservé sa capacité de combat*.

Il serait tout à fait inexact de placer le déroulement de la bataille dans des conditions telles que l'échelon principal passe à l'attaque tandis que le corps mécanisé, à bout de forces, doit quitter la partie.

Ainsi, les activités de l'échelon d'avant-garde et de l'échelon principal doivent être planifiées de manière à ce que leur attaque puisse être *unifiée dans le temps au cours du*

*développement de la bataille de rencontre* et cela constitue l'un des aspects les plus importants de la coopération en profondeur. Bien sûr, dans chaque cas distinct, ce problème doit être résolu en fonction des conditions spécifiques de la situation.

Cependant, les normes fermes des ressources techniques du corps mécanisé permettent d'établir un plan global pour résoudre ce problème.



### **La coopération en profondeur des échelons principal et d'avant-garde**

Dès le premier jour du début de l'offensive de l'armée, le corps mécanisé doit être poussé en avant sur toute la profondeur de son rayon d'action quotidien, c'est-à-dire 100 kilomètres. Souvent, cette distance se trouve déjà devant le front de l'armée. Toutefois, dans ce cas, il doit, après avoir été relevée au préalable par la cavalerie ou la division motorisée, commencer ses travaux dès le premier jour du début général de l'offensive avec ses ressources de combat complètes de 3 jours. Si l'on suppose que l'ennemi commence également son offensive ce jour-là, alors il est évident que le corps mécanisé, sans avoir parcouru la totalité des 100 kilomètres, rencontrera ses unités déjà en mouvement et l'attaquera très vigoureusement en marche et dès l'approche.

Dans les opérations en amont du front, un tel engagement de rencontre sera le plus typique pour le corps mécanisé, plaçant ses armes dans les conditions d'emploi les plus favorables. Dès le premier jour, les corps mécanisés peuvent attaquer le groupe ennemi en approche, composé de deux divisions de fusiliers au maximum et, en tout état de cause, paralyser complètement la possibilité d'une nouvelle offensive. De cette manière, un succès d'une importance considérable est déjà obtenu, car le front ennemi en approche est privé d'un groupe spécifique, perd son intégrité le long du front et découvre le flanc du groupe qui poursuivra l'offensive.

Le premier jour, lorsque le corps mécanisé tentera de résoudre sa tâche en profondeur jusqu'à 100 kilomètres, le corps de cavalerie, s'il n'était pas situé en avant et s'était éloigné de la ligne de déploiement de l'armée, parcourra 60 kilomètres, tandis que les unités avancées de l'échelon principal avanceront de 30 kilomètres. Le deuxième jour de l'opération, le corps mécanisé, tout en poursuivant ses activités visant à conclure la défaite de l'ennemi déjà attaqué, et attaquant ses unités nouvellement arrivées, sera soutenu par le corps de cavalerie nouvellement arrivé, renforçant l'attaque par leur travail combiné. Cela permettra de supprimer complètement un groupe ennemi spécifique le long d'un front de 15 à 20 kilomètres dès le deuxième jour de l'opération ou, en tout cas, de paralyser son offensive le long de cet axe.

Durant ces jours, l'échelon d'avant-garde accomplit sa mission en collaboration avec le groupe aérien de l'armée, qui choisit comme objet de ses activités de répression ce même groupe ennemi qu'il a été décidé d'arracher par les racines de son front avancé.

Le moment le plus grave dans la planification de la coopération en profondeur entre l'échelon d'avant-garde et l'échelon principal arrive le troisième jour, car ce dernier, après avoir effectué une marche le deuxième jour, entrera en contact avec l'ennemi avec ses unités avancées et sur le troisième jour commencera pleinement la bataille de rencontre.

Dans le même temps, il est évident que l'ennemi, ayant été attaqué le long de l'axe d'opération de l'échelon d'avant-garde, devra inévitablement retarder son offensive le long d'un secteur voisin, ce qui donnera immédiatement à la ligne de son front avancé un contour brisé, avec son aile repliée vers l'axe menacé.

Dans ces conditions, le groupe de choc de l'échelon principal, qui attaque derrière l'échelon d'avant-garde, aura l'opportunité d'avancer et de conquérir une position enveloppante par rapport au front brisé de l'ennemi.

Le troisième jour, l'attaque de flanc décisive pourra se déployer pleinement, ce qui rend la question de la coopération entre l'échelon d'avant-garde et l'échelon principal particulièrement importante.

Le fait est que le troisième jour de l'opération est également le jour où les ressources techniques du corps mécanisé sont dépensées au cours d'une étape opérative de ses activités.

Si nous forçons les corps mécanisés à opérer également le troisième jour, alors le quatrième jour du développement complet de la bataille de rencontre, lorsque l'attaque de l'échelon principal atteindra son plus haut degré d'intensité, l'armée de choc sera privée de ses capacités à longue portée de combat au sol, ce qui, naturellement, ne pourra pas conduire à un résultat décisif pour la bataille. Cette question doit être résolue en fonction des effets de combat obtenus le long du front de l'échelon d'avant-garde au cours des deux premiers jours. Si le succès est significatif et que le front ennemi le long de l'axe d'activité de l'échelon d'avant-garde est supprimé au point qu'il est possible de pénétrer dans ses profondeurs le troisième jour, alors, en poussant l'affaire jusqu'au résultat le plus décisif, il faut exiger le plein effort du corps mécanisé également le troisième jour, afin de pénétrer en profondeur et dans le flanc et l'arrière du groupe ennemi attaqué par l'échelon principal et ainsi faire vaciller tout son front. Dans ce cas, à la fin du troisième jour, le corps mécanisé doit être relevé par le corps de cavalerie et la division motorisée qui ont été dépêchés derrière lui.

Ce sera la solution la plus complète au problème de vaincre l'ennemi dans une bataille de rencontre.

Cependant, une autre variante est possible, où les activités de l'échelon d'avant-garde au cours des deux premiers jours n'ont pas abouti à un résultat complet et que l'ennemi attaqué parvient à créer un front antichar le long d'une ligne favorable. Nous devons inconditionnellement considérer cette possibilité.

Dans ce cas, si le corps mécanisé n'a aucune réelle chance d'opérer en profondeur le troisième jour, il devra être relevé par le corps de cavalerie et la division motorisée et être replié vers une zone de rassemblement. En même temps, il sera possible dès le troisième de faire avancer vers son front les unités du groupe de choc de l'échelon principal.

Lorsque, le quatrième jour, l'échelon principal aura pleinement développé son attaque, le corps mécanisé devra être de nouveau prêt à l'action ; cette fois à partir d'une formation opérative en profondeur.

Ainsi, au moment du développement de la bataille de rencontre, il doit préserver toute la puissance et la longue portée de son attaque.

Il est bien évident que, dans chaque cas particulier, ce problème doit être résolu en fonction des conditions spécifiques de la situation ; cependant, dans tous les cas, la base de cette décision doit être le calcul de planification maximale des activités de l'échelon d'avant-

garde en profondeur sur au moins trois jours, ce qui constitue la ressource technique normale pour les activités de combat du corps mécanisé.

Dans le cas contraire, quelque chose qui n'est pas prévu dans le plan peut exiger de manière inattendue les plus grands efforts alors qu'il n'y en a pas à portée de main.

Les actions de l'aviation militaire, qui a été unie, comme on l'a noté, dans le groupe aérien de l'armée, doivent être en contact le plus étroit possible avec l'échelon d'avant-garde au moment d'entrer dans la bataille de rencontre, ayant un seul et même objet d'attaque.

L'essence du problème réside dans le fait de clouer complètement au sol et de supprimer le groupe ennemi attaqué par l'échelon d'avant-garde. En tant que force massive, le groupe aérien de l'armée doit être pleinement employé contre cette cible, tout en jouant un rôle extrêmement important dans la résolution des tâches de l'avant-garde dès son entrée dans la bataille de rencontre, et de là à la résolution de l'ensemble des missions de ce dernier.

Les actions du groupe aérien de l'armée contre la cible choisie doivent comprendre tout un système de pression aérienne contre le groupe de forces ennemi désigné : son personnel, ses routes de ravitaillement, ses stations de ravitaillement et ses étapes intermédiaires ferroviaires ; enfin, ce groupe ennemi, également attaqué par l'échelon d'avant-garde, doit être cloué au sol au sens le plus fort du terme, paralysé dans sa viabilité et privé de toute possibilité de s'engager et d'opposer une quelconque résistance.

Dans ces conditions d'opérations conjointes entre le groupe aérien de l'armée et l'échelon d'avant-garde, le groupe de choc en approche de l'échelon principal doit se heurter, le long d'un axe particulier, à un ennemi rendu incapable de mener l'engagement avant le plein déploiement des activités sur le terrain, offrant ainsi de larges opportunités pour une manœuvre enveloppante et amenant la bataille de rencontre à une conclusion décisive.

Le développement de cette bataille est caractérisé par le fait que le front ennemi en approche, qui a été supprimé par le groupe aérien de l'armée et l'échelon d'avant-garde le long d'un axe particulier, perd son intégrité et prend la forme d'une ligne brisée, offrant ainsi au groupe de choc de l'échelon principal, qui s'avance derrière l'échelon d'avant-garde, l'opportunité de gagner une position enveloppante et de se déployer immédiatement pour l'attaque de flanc avec un objectif décisif.

Quoiqu'il en soit, cela peut être réalisé et doit être l'objectif principal du commandement de l'armée dans la bataille moderne. Cette dernière perd ainsi son ancien caractère d'actions frontales et épuisantes et devient extrêmement décisive en accord avec ses formes et ses possibilités. Cependant, cela nécessite une grande détermination de la part du groupe aérien d'assaut, de l'échelon d'avant-garde et du corps de choc de flanc de l'échelon principal.

Des actions insuffisamment énergiques et sans but au moment de l'entrée dans la bataille de rencontre doivent inévitablement conduire à l'apparition d'un front de feu, qui devra être traversé par les énormes efforts des formes développées de l'opération en profondeur. Il faut éviter d'en arriver là en essayant d'obtenir des résultats opératifs décisifs dès la première rencontre de la bataille, lorsque l'ennemi, en attaquant vers nous, a exposé ses forces à une attaque lors de sa marche et n'a pas encore établi un front bien ancré dans la terre.

Ainsi, l'entrée dans la bataille de rencontre présente déjà tous les indices d'une pression à longue portée, immédiatement exercée contre le front ennemi en approche. Cela révèle la nature de l'opération en profondeur, qui est déjà capable de conduire à des résultats décisifs dès la rencontre de la bataille.

Cependant, étant donné que les possibilités de la défense moderne sont sans aucun doute grandes et que l'organisation d'un front antichar ne présente pas de difficultés particulières dans des conditions de terrain favorables, il faut alors prendre en compte le fait que la bataille de rencontre puisse se transformer en une bataille frontale entre les deux camps, localisée, en dernière analyse, sur une seule ligne. Cela se produira si l'échelon d'avant-

garde n'a pas atteint son plein effet le long de son axe. Dans ce cas, il tiendra d'abord le front ennemi en approche avec de la cavalerie et de l'infanterie motorisée, après quoi il sera contraint de se replier et, finalement, il se retrouvera sur le flanc du groupe de choc de l'échelon principal tout juste arrivé sur le même ligne de front qu'eux.

Ceci est le *moment de crise* dans le développement de la bataille des rencontres. Si l'échelon d'avant-garde s'est retrouvé sur la même ligne de front que le corps de choc de l'échelon principal venant d'arriver, alors cela signifie que l'un des éléments les plus importants de la pression profonde sur l'ennemi a été laissé de côté. Dans ces conditions, la question se pose au commandement de l'armée : laisser les unités de l'échelon d'avant-garde dans la ligne du nouveau front de lutte ou, après les avoir relevées avec le corps de l'échelon principal, les replier vers l'arrière.

Naturellement, nous devons profiter de chaque opportunité pour percer immédiatement le front ennemi dans toute la profondeur. Cependant, si la bataille dans le secteur de l'échelon d'avant-garde s'enflamme et que les perspectives d'une action immédiate à longue portée sont perdues, le moment viendra de retirer les unités de l'échelon d'avant-garde du front. Désormais, les corps de choc nouvellement arrivés accompliront leur travail consistant à surmonter tactiquement le front de feu, avec un succès incomparablement plus grand.

Il faut toutefois tenir pleinement compte du fait que ce moment du développement de l'opération constitue le premier pas vers la constitution du front solide.

Cela signifie-t-il que la bataille de rencontre mobile se transforme immédiatement en avancée majeure ? Non, et ce serait une erreur de maintenir cela. Le front solide, qui se forme au cours des actions de rencontre des parties, possède encore tous les signes de manœuvre ; il se distingue bien du front solide d'une défense enracinée dans le sol. Le front solide de manœuvre, qui résulte de l'éclatement de la bataille de rencontre, n'est pas encore durci et reste sujet à de grandes fluctuations. Ce dernier cas peut être très courant et inattendu. Le corps de choc nouvellement arrivée, ayant profité de la force de son attaque pour supprimer simultanément toute la profondeur tactique de la résistance, peut percer ce front solide incomparablement plus rapidement et plus souvent qu'en perçant un front établi, créant ainsi de nombreuses opportunités favorables au développement opératif du succès en profondeur.

Une énorme flexibilité et une grande habileté de contrôle seront nécessaires à ce stade le plus élevé du développement de la bataille de rencontre moderne, afin de tirer parti de la moindre fluctuation le long du front et de chaque brèche ouverte pour le développement immédiat de l'attaque en profondeur et la défaite de l'entière du front.

Ainsi, dès cette étape de la bataille de rencontre, l'échelon d'avant-garde se transforme automatiquement en *échelon d'exploitation du succès*, qui développe l'attaque de la profondeur vers la profondeur. Dans la bataille de rencontre, l'échelon d'exploitation du succès est déjà l'échelon d'exploitation de percée sous forme embryonnaire ; cependant, ses activités se distinguent naturellement du caractère des activités de l'échelon d'exploitation de percée visant à développer la percée du front défensif organisé.

Elle se caractérisent par une liberté de manœuvre nettement plus grande dans la pénétration du front et dans les actions en profondeur, qui se déroulent dans ce cas dans des conditions plus favorables.

Si la profondeur des activités de l'échelon d'avant-garde lors de l'approche est généralement déterminée par la distance entre les camps, alors la profondeur des activités de l'échelon d'exploitation du succès dans le développement de la bataille de rencontre doit à chaque fois être déterminée en fonction des conditions particulières de la situation, de la profondeur de la formation opérative ennemie et de sa base. L'essence du problème est de bouleverser toute la profondeur opérative de l'ennemi grâce aux activités de l'échelon d'exploitation du succès et de la vaincre complètement. A partir de cet objectif décisif de



l'opération, les réserves profondes de l'ennemi et ses postes de ravitaillement alimentant ses forces doivent être soumis à la pression de l'échelon d'exploitation du succès.

En fonction des conditions spécifiques, la profondeur de ce tronçon peut être définie comme une distance de 60 à 100 kilomètres, et jusqu'à 150 kilomètres dans certain cas. Cependant, c'est ici que la coopération en profondeur visant à garantir une attaque massive et ciblée revêt une importance énorme pour parvenir à une véritable défaite de l'ennemi.

Les activités de l'échelon d'exploitation du succès ne devraient pas être poussées au-delà d'une certaine profondeur afin de maintenir cette coopération ; sinon, elles conduiraient à une dispersion complète des efforts en profondeur.

Il est bien évident que ces activités doivent être accompagnées dans les airs d'une attaque massive et simultanée du groupe aérien de l'armée.

A ce moment, une partie des brigades aériennes d'assaut de ce dernier aura déjà été transférée aux corps de choc les plus importants.

Tout le reste de l'aviation militaire poursuivra ses activités contre les facteurs profonds de résistance de l'ennemi en tant que groupe aérien de l'armée centralisé.

Ainsi, la trajectoire du groupe aérien de l'armée pendant l'approche, au fur et à mesure que les camps se rapprochent, se contracte d'abord, étant définie par la ligne d'avancée de l'ennemi, et, lors de l'établissement d'un contact complet au sol, commence de nouveau à s'étirer dans la profondeur.

L'évolution du succès de la bataille de rencontre donne une fois de plus l'impression qu'elle se déroule sur au moins deux niveaux de profondeur (l'échelon principal le long du front et l'échelon d'exploitation du succès dans la profondeur), affichant ainsi les formes caractéristiques de l'opération en profondeur.

Sa nature réside dans le fait qu'elle ne doit pas être menée sur une seule ligne de front. Si une telle situation s'est produite et que les opérations se sont concentrées sur une seule ligne de front, cela signifie qu'une mêlée linéaire a lieu, sans perspective d'obtenir un quelconque résultat opératif et avec les conséquences inévitables et rapides de la naissance d'un front continu, puis de la guerre de position.

Le manque de compréhension de la nature et des exigences de l'opération en profondeur, le contrôle apathique de l'opération et le manque de compétence dans l'emploi des nouveaux moyens de lutte à longue portée en seront toujours responsables. L'unité de la contradiction dans leur emploi réside dans le fait qu'ils opèrent dans le cadre de l'échelon d'avant-garde à l'avant du front d'approche de l'armée, soit dans le cadre de l'échelon d'exploitation du succès – depuis la profondeur de l'échelon principal entré dans la bataille vers la profondeur de l'ennemi.

Dans les deux cas, la cible de ces moyens ne consiste pas en une seule ligne de front commune avec l'échelon principal de l'armée, mais dans le deuxième niveau opératif de la lutte, qui a été déplacé vers l'avant.

Dans ces conditions, l'utilisation de toute la capacité à longue portée des moyens de lutte modernes et la pression sur toute la profondeur opérative de l'ennemi peuvent conduire à un résultat décisif dès la bataille de rencontre.

Le développement de cette dernière peut toutefois en même temps atteindre un niveau élevé d'intensité et de crise. Un ennemi énergique s'efforcera lui-même de pénétrer dans nos profondeurs avec ses formations mécanisées et sa cavalerie. Cela coïncide souvent avec le moment où l'échelon d'exploitation du succès pénètre dans les profondeurs de l'ennemi et peut provoquer une crise aiguë lors de la bataille.

A ce moment beaucoup dépendra de l'énergie et du caractère décisif du commandement de l'armée, qui devra posséder une ferme volonté opérative et mener le combat à une conclusion décisive, souvent sous le poids d'une situation difficile.

Dans le cas contraire, toute la bataille sera abandonnée.

C'est précisément à ce moment que prend toute l'importance de l'échelon de réserve, qui assume la lutte contre l'ennemi apparu à l'arrière et assure ainsi à la profondeur opérative de l'armée la stabilité et la capacité de défense nécessaires, deviendra manifeste.

Compte tenu de l'absence d'un échelon de réserve dans l'organisation opérative de la marche, l'apparition de l'ennemi sur nos arrières peut avoir de lourdes conséquences et conduire à l'abandon de l'ensemble de la bataille, ainsi qu'à une catastrophe.

Il convient de garder à l'esprit ces frictions, probablement inévitables, dans le processus de développement de la bataille de rencontre, dont le déroulement planifié et débridé est en contradiction évidente avec la nature même de l'opération en profondeur. Cela témoigne une fois de plus des énormes exigences imposées au commandement de l'armée moderne.

Une question particulièrement importante est celle de la *durée de la bataille* dans le temps et du *rythme de son déplacement* dans l'espace.

Il faut considérer que le déploiement complet de l'échelon principal prendra environ deux jours. Le troisième jour, l'attaque prendra le caractère complet et organisé d'une frappe dans toute la profondeur tactique. Souvent ce jour-là, la brèche ouverte nous permettra de faire avancer l'échelon d'exploitation de réussite, et le quatrième jour, des opérations en profondeur pourront décider de l'issue de la bataille.

Ainsi, dès le début du déploiement de l'échelon principal, la bataille de rencontre pourrait se dérouler dans un délai d'environ quatre jours.

Jusqu'où ces activités vont-elles se développer ?

Il faut supposer qu'au cours des deux premiers jours, le déploiement de l'échelon principal et la progression des efforts donneront lieu à un rythme de progression légèrement plus faible, pouvant atteindre dix kilomètres par jour ; soit 20 kilomètres en tout. Durant les deux jours suivants, ce rythme, compte tenu du développement complet de l'attaque en profondeur, atteindra 15 à 20 kilomètres, ce qui donnera une avancée globale de 30 à 40 kilomètres. Ainsi, en quatre jours de combat, l'échelon principal avancera ses efforts de 50 à 60 kilomètres, tout en détruisant l'ennemi venant en sens inverse, ce qui donne un taux d'avancée moyen dans la bataille d'environ 12 à 15 kilomètres par jour.

Cependant, en même temps, les activités de l'échelon d'exploitation du succès seront poussées à une profondeur moyenne de 100 kilomètres, définissant par cette distance la zone dans laquelle se déroule la bataille de rencontre moderne.

Les dépenses en munitions dans une telle bataille de quatre jours sont mesurées à environ trois charges de combat : pendant les deux premiers jours, lorsque les deux tiers de l'échelon principal y participent, une charge et demi de combat serait nécessaire, tandis qu'au troisième jour du développement complet de l'attaque principale, une charge de combat sera nécessaire, et une autre moitié de charge de combat le quatrième jour.

Le caractère explicite de la bataille de rencontre moderne montre pleinement ses indices inhérents à l'opération en profondeur, dont elle est l'une des formes.

La bataille de rencontre moderne représente un processus vaste et dynamique : elle est imprégnée d'un contenu riche et caractérisée par un haut degré de tension.

Il convient de souligner une fois de plus qu'elle a pour objectif de vaincre le front solide avant qu'il ne puisse être établi. Elle est conduite de manière à empêcher l'établissement d'un front solide. L'un des facteurs décisifs pour y parvenir est la pression à longue portée, exercée par le groupe aérien de l'armée et l'échelon d'avant-garde. La véritable défaite de l'ennemi peut être obtenue grâce à l'emploi correct et énergique de ces facteurs dans la bataille d'affrontement ; cela doit être poursuivi dans la bataille de rencontre et cela constitue sa vocation de base.

Cependant, il convient en même temps de garder à l'esprit d'autres possibilités. Il est clair que la bataille de rencontre, en tant que premier acte de l'opération offensive initiale, se dérouler à proximité immédiate de la frontière de l'État. Cela donne une empreinte

particulière à son développement. Le fait est que la zone avancée du théâtre des actions militaires contient désormais, en temps de paix, toute une série de lignes de défense. Dans ces conditions, l'ennemi entrera dans la bataille de rencontre, après avoir préparé des lignes défensives sur ses arrières immédiats. Il sera ainsi soutenu par ces dernières, tout en gardant la possibilité de s'appuyer sur elles en cas d'évolution défavorable de la bataille.

Naturellement, dans cette situation, la tâche de l'échelon d'avant-garde, puis de l'échelon d'exploitation du succès, consistera à franchir une telle ligne défensive avant que l'ennemi puisse l'utiliser comme support. Cependant, il est impossible de compter sur cet objectif pour tous les cas, car la ligne défensive préparée par l'ennemi sera avant tout inaccessible aux chars ; deuxièmement, grâce à un déploiement en profondeur, elle peut être occupée au préalable par ses forces de deuxième ligne et préparée pour la défense. Dans ces conditions, l'ennemi pourra, pour l'essentiel, s'appuyer sur la ligne préparée derrière lui et l'occuper, et alors la conduite la plus décisive de la bataille de rencontre peut être confrontée à la nécessité de devoir percer un front défensif organisé. C'est à ce stade que l'opération en profondeur trouvera son développement le plus complet.

En même temps, il ne faut pas oublier que le front défensif surgira pour l'essentiel progressivement et ne révélera en aucun cas immédiatement la qualité d'un front solide enraciné dans le sol.

Cependant, il ne faut en aucun cas imaginer qu'une percée suppose automatiquement le retrait initial délibéré de l'ennemi vers une ligne préalablement préparée et que notre marche vers cette ligne se déroulera dans des conditions dans lesquelles nous connaissons d'avance son existence et ses contours.

La réalité du cours des événements est incomparablement plus riche dans son contenu et plus libre dans ses variantes réelles.

Souvent, tout en croyant que la bataille de rencontre est à son apogée, nous combattons en réalité déjà le long du champ avancé du front défensif déjà organisé et nous ne percevons pas la frontière exacte dans le temps et dans l'espace qui sépare la bataille de rencontre de la percée. Dans les conditions modernes, cela constitue bien souvent une étape inévitable et logique dans le développement global de l'opération offensive initiale. Ensuite, l'armée de choc doit être prête à restructurer les formes de son organisation opérative et la méthode de ses opérations de manière à passer de la conduite énergique de la bataille de rencontre à la percée en profondeur.

Ce sera la croissance naturelle d'une forme d'opération en profondeur vers une autre et vers sa forme la plus complète et la plus développée qu'est la percée.

## **7. Les fondements de l'organisation de la percée en profondeur**

La situation qui conduit l'armée de choc à la percée ne se produit pas immédiatement, mais est plutôt créée dans le cadre d'un processus complexe d'événements de combat. L'établissement d'un front de lutte immobile dès le début des activités militaires ne peut être attendu que le long des axes où l'ennemi a décidé d'assumer la défensive. Et dans ce cas, il adhère souvent à des formes de défense actives, tout en tentant de résoudre sa mission par des attaques décisives avec objectif limité. La ligne d'action par laquelle les Allemands ont défendu la Prusse orientale au début de la guerre de 1914 sera souvent utilisée, en particulier par de petites armées, pour défendre un territoire limité.

Naturellement, la disposition prévue pour la défense, ou le retrait prévu vers une ligne préalablement préparée place la percée dans les conditions les plus normales pour l'adoption en temps opportun de la formation opérative correspondante.

Cependant, dans le processus de développement de l'opération offensive initiale, qui suppose une rencontre décisive des parties le long d'un axe important donné, la situation qui nous oblige à entreprendre une percée développe des conditions plus difficiles.

La lutte sur le front de la bataille de rencontre semblera encore battre son plein, lorsque des éléments de données individuelles commenceront à s'accumuler, indiquant la formation d'un front dans certains secteurs. Le premier indice de cette situation sera la *prolongation des actions* menées par l'échelon principal sur une ligne particulière. Le deuxième indice sera : la perte d'opportunités spatiales pour l'échelon d'avant-garde et les tentatives infructueuses de l'échelon d'exploitation du succès pour les conquérir en perçant le front.

Le long de certains secteurs du front de lutte, l'ennemi, renversé par une attaque décisive, retirera ses forces dans la nuit, couvertes par une zone d'obstruction. Des signes directs d'un système défensif immobile seront établis le long d'autres secteurs. Et puis les perspectives opératives des contours du front défensif ennemi en formation commenceront à s'esquisser.

Sans aucun doute, cela sera connu plus tôt grâce au renseignement aérien.

Cependant, il ne faut pas penser que le commandement connaîtra toujours le contour exact de la zone défensive. Cette information n'arrivera pas non plus immédiatement, car le contact avec la zone défensive ne sera en aucun cas établi simultanément dans tous les secteurs du front.

Enfin, une image complète de la zone défensive ennemie et de sa profondeur apparaîtra au cours d'un processus déterminé de maturation de la situation.

Cependant, le fond du problème réside dans le fait que des mesures ne peuvent être adoptées à une échelle opérative que si elles sont directement imposées par la situation produite. La prospective revêt une importance décisive pour la bonne organisation du processus de commandement et de contrôle au niveau opératif. Cette condition nécessite qu'aux premiers signes d'une éventuelle stabilisation du front, l'ensemble de la formation de combat de l'armée de choc soit adaptée pour que l'opération d'approche puisse directement se transformer en *opération de percée en profondeur*. Cela revêt une importance particulièrement grande pour l'organisation de l'approvisionnement, qui doit planifier à l'avance l'accumulation de la quantité de munitions nécessaire à la percée.

L'ensemble de l'opération initiale doit être organisée de sorte que la nécessité d'une percée ne nous contrainne pas à des arrêts. Cela est d'autant plus important que même en prévoyant et en adoptant à l'avance toutes les mesures nécessaires, la préparation de la percée prendra en moyenne jusqu'à deux jours.

Toutefois, cet intervalle ne doit en aucun cas rester un espace mort pour les activités de l'attaquant, laissant l'ennemi renforcer qualitativement son système.

Si la préparation des activités terrestres en vue de la percée nous oblige à un arrêt inévitable, alors notre aviation, même en rebasant ses forces vers l'avant, peut poursuivre son travail, tout en s'engageant avec ses moyens de vol prévus.

Tout comme lors d'une bataille de rencontre, dans laquelle l'aviation était le premier facteur de pression de combat sur l'ennemi pendant la marche, lors d'une percée, la pression sur l'ennemi devrait commencer depuis les airs.

Cela revêtira une importance considérable pendant la période préparatoire à la percée et devrait épuiser l'ennemi avant même le début de l'attaque au sol.

La résolution de cette tâche est obtenue grâce à tout un système de pression venant des airs.

La pression chimique aérienne contre les garnisons de la défense dans la zone défensive elle-même sera la plus efficace.

Les importantes réserves opératives de la défense doivent être soumises aux frappes d'assaut aérien et les stations de ravitaillement alimentant la défense aux bombardements.

Les garnisons défensives de l'ennemi doivent être épuisées, ses réserves opératives supprimées et son approvisionnement paralysé par tout le système de ces actions qui attaquent délibérément un secteur spécifique choisi du système défensif dans toute la profondeur.

L'ennemi doit donc, dans l'ensemble, être *sensiblement privé de sa capacité de combat le jour de la percée*.

En dehors de cela, une mission très importante de l'aviation militaire au cours de cette période est la lutte pour la supériorité aérienne, qui se concrétise par la suppression complète de tous les principaux aérodromes des défenseurs. L'essence de cette tâche est qu'au moment de la percée, l'aviation ennemie doit être pratiquement détruite au sol. Il serait tout à fait incorrect de tenter de résoudre cette tâche au cours de la percée, alors que toutes les forces du groupe aérien de l'armée doivent être libres pour accomplir des tâches de combat dans le système de l'opération en profondeur.

Ainsi, si auparavant la suppression du système défensif nécessitait uniquement la préparation d'artillerie, cette suppression doit maintenant inclure dans son système le nouveau concept et la nouvelle phase de *préparation aérienne de la percée*.

Naturellement, les dépenses en moyens de vol doivent en même temps être strictement calculées, car le temps de vol principal se situe pendant la percée elle-même et son développement. Ainsi, pas plus d'un quart, ou au maximum un tiers, des ressources de vol disponibles ne devraient être dépensés pendant la préparation aérienne.

Néanmoins, la préparation aérienne de la percée devient une période d'activité tout à fait indépendante dans les airs, ouvrant l'opération moderne de percée en profondeur.

L'opération de percée consiste essentiellement en deux actes : le premier acte consiste à *vaincre le front de feu immédiatement opposé* ; ceci est réalisé par la rupture de la zone défensive sur toute sa *profondeur tactique* et est réalisé par la formation de combat du corps renforcé, qui forme l'échelon d'attaque. Le second acte consiste à vaincre toute la *profondeur opérative* de la défense ; ceci est réalisé par le développement de la rupture tactique du front de profondeur en profondeur, et est réalisé par les éléments à longue portée de l'opération, qui forment l'échelon d'exploitation de percée.

Le premier acte tactique doit se développer *directement* vers le second – l'acte opératif, car sans cela, l'opération de percée ne peut en aucun cas être réalisée. Ces deux actes constituent un seul tout organique ; unifiés et coordonnés dans la dynamique de la percée, dans lequel le moyen est la rupture tactique du front et le but est le développement de la percée dans la profondeur opérative.

Ces deux actes conduisent au cours de leur réalisation à une opération de percée en profondeur unique et unifiée, qui se déroule sur plusieurs niveaux de profondeur opérative.

Nous voyons ici l'indice principale de l'opération moderne en profondeur, qui trouve son expression la plus complète dans la percée.

La principale chose qui caractérise l'opération de percée en profondeur est la défaite de toute la profondeur de la résistance.

Cela nécessite avant tout de comprendre ce qu'est la profondeur opérative de la défense moderne, en fonction de ses dimensions spatiales et de son contenu de combat.

Il est évident que ce concept ne peut pas avoir une échelle standard unique pour tous les cas, car il dépend de nombreuses conditions de la doctrine opérative de l'ennemi et de la nature de son théâtre d'actions militaires.

Par profondeur opérative de la défense, il faut comprendre cette zone qui est *délimitée depuis le front de lutte par le bord avant de la ligne de feu, et depuis l'arrière par les principaux carrefours des stations de distribution, duquel les approvisionnements défensifs affluent des profondeurs du pays et à partir duquel ils sont distribués entre les troupes en défense, alimentant leur viabilité et soutenant leur capacité de combat*.

Bien entendu, la profondeur de cette zone ne peut être définie selon aucune échelle fixe.

Cependant, les éléments opératifs de ses parties fournissent une base pour mesurer cette échelle.

La profondeur opérative de la défense moderne peut être fondamentalement divisée en trois zones, dont chacune a une signification et un caractère précis dans l'ensemble du système d'organisation de la résistance.

La première zone, la *zone tactique*, a une profondeur totale de 15 à 20 kilomètres et englobe l'emplacement de la formation de combat de la défense qui est désignée pour *opposer une résistance tactique immédiate* à l'attaquant. Cette zone sera, pour l'essentiel, composée de deux zones défensives : la première, d'une profondeur de 5 à 6 kilomètres, et la seconde à une distance de 12 à 15 kilomètres du bord avant de la première. La résolution de la tâche défensive elle-même est déterminée par le maintien de la zone tactique, en particulier de la première zone. Cette zone, notamment sa première zone défensive, est donc fortement imprégnée d'éléments de résistance tactique directe, qui représentent un front de défense anti-feu organisé, généralement occupé par une division tous les 10 à 12 kilomètres de front.

La deuxième zone est déterminée par la profondeur de l'emplacement des terminus ferroviaires, où se trouvent les postes de ravitaillement qui alimentent directement la formation de combat de la zone tactique.

Il ne faut pas oublier que l'ennemi, contraint de passer à la défense sur son propre territoire, se trouvera toujours dans les conditions les plus favorables quant à ses arrières. Pour l'essentiel, il aura la possibilité de s'appuyer sur les voies ferrées menant immédiatement à son front. Cependant, même dans ces conditions, étant donné la longue portée des armes modernes, les stations de ravitaillement ne peuvent s'approcher du front qu'à moins de 50 à 60 kilomètres. Cette distance, peut, en moyenne, définir la profondeur de la deuxième zone. Il englobe donc essentiellement la zone des chemins de terre allant des postes de ravitaillement jusqu'à la frontière du secteur de ravitaillement des troupes.

Si la zone tactique est imprégnée par les formations de combat de la défense, la deuxième zone contient des éléments d'importance opérative.

Généralement dans cette zone, le long de la ligne des postes de ravitaillement, c'est-à-dire à une distance allant jusqu'à 50 kilomètres de la première zone de défense, se trouvent les réserves d'artillerie, qui forment à cette profondeur le squelette de la zone défensive arrière de l'armée<sup>20</sup>.

L'ennemi effectue sa manœuvre opérative depuis la profondeur dans cette zone, élément principal de la *stabilité opérative* de la profondeur défensive. Les aérodromes de l'aviation militaire y sont échelonnés. Enfin, le centre opérationnel de l'état-major de l'armée est généralement situé à une distance de 50 à 60 kilomètres.

La deuxième zone contient ainsi les principaux éléments opératifs de la profondeur de la défense moderne, c'est pourquoi cette zone peut être appelée *zone opérative*, par opposition à la zone tactique.

En plus de cela, tous les éléments de support sont situés à l'intérieur de la zone opérative, qui sont représentés, en premier lieu, par le riche complément d'équipements de transport, principalement motorisés ; puis des troupes du génie, des troupes de communication et différents types de troupe de soutien et d'équipement qui desservent l'arrière opératif.

Enfin, à l'intérieur des limites de cette zone, dans la zone des postes de ravitaillement, les approvisionnements en matériel s'accumuleront inévitablement, mesurés en moyenne à 1 à 2 besoins quotidiens des troupes ravitaillées.

---

<sup>20</sup> La composition de ces réserves sera, bien entendu, différente dans chaque cas. Habituellement, il faut s'attendre à 2 à 3 divisions dans la réserve de l'armée de défense. Cette question, en tout état de cause, est l'une des plus importantes pour le renseignement lors de la préparation de la percée, car elle détermine la corrélation possible des forces dans la profondeur et les perspectives des activités de l'échelon d'exploitation de la percée.

Il est évident que cette zone revêt une importance capitale pour la stabilité opérative et l'approvisionnement en matériel de l'ensemble du front défensif.

La troisième zone englobe le secteur de l'approvisionnement ferroviaire jusqu'aux stations d'approvisionnement depuis les principales stations de distribution, où se trouvent les dépôts de matériel les plus spacieux.

Cette zone est nettement moins imprégnée d'éléments d'importance opérative.

Ici se trouveront les réserves stratégiques destinées au front, les aérodromes d'aviation lourde et les principaux centres de l'armée et, éventuellement, de commandement et de contrôle.

Dans l'ensemble, cette zone se caractérise par son importance pour le front défensif, c'est pourquoi on peut l'appeler *zone arrière*. Il relie le front à l'arrière du pays par des voies ferrées et concentre à l'intérieur de ses limites le flux et la distribution des approvisionnements pour les troupes combattantes. Tout en contenant dans ses limites une norme significative pour leurs besoins, elle acquiert une importance en tant que base sur laquelle s'appuie le front défensif au niveau opératif. Mais en plus de cela, c'est aussi une tête de pont pour les manœuvres opératives le long des voies ferrées et, tout en contenant dans ses limites les principaux nœuds ferroviaires, peut toujours être une zone de concentration pour un nouveau groupe de forces transférées de l'arrière depuis un autre axe.

Pour cela, elle acquiert une grande importance opérative au niveau du front et ne peut bien entendu rester indemne dans le cadre des opérations militaires en cours.

La profondeur de la zone arrière est la moins constante et dépend du tracé du réseau ferroviaire. Les principaux carrefours ferroviaires sont situés en moyenne à 100-120 kilomètres de la frontière de notre Etat, le long du méridien Vilnius-Lida-Volkovysk-Kovel-Krasne-Stanislov<sup>21</sup>.

Partant ainsi de la variante possible de l'établissement d'un front le long du théâtre avancé d'actions militaires à proximité de la frontière, on peut définir la profondeur de la défense opérative organisée, calculée comme la distance allant de la première zone défensive et le poste central de distribution, comme étant de 100 à 120 kilomètres environ. Dans le même temps, nous soulignerons une fois de plus qu'une telle définition de la profondeur n'est en aucun cas standard pour tous les cas, et que dans chaque situation individuelle et spécifique, elle dépend de la structure globale du théâtre d'actions militaires dans une direction donnée.

Ainsi, la profondeur opérative de la défense moderne se compose de trois zones : tactique, opérative et arrière, et mesure environ 100 à 120 kilomètres.

Naturellement, cela ne limite pas toute la profondeur de la résistance *au niveau stratégique*, qui est définie comme la profondeur de l'ensemble du théâtre d'actions militaires. Dans le cas présent, nous parlons uniquement de la profondeur opérative de la défense, organisée sur une ligne particulière.

Le problème d'une percée en profondeur d'une telle défense est que la percée de sa première zone tactique doit se transformer directement en développement d'une percée sur toute la profondeur opérative des zones opérative et arrière.

La rupture de la profondeur tactique de la résistance, réalisée par l'échelon d'attaque, ne dépasse pas les limites de l'organisation d'un engagement en profondeur au niveau d'un corps de fusiliers renforcé et se résout entièrement dans les limites de la tactique.

Au niveau opératif, le problème consiste principalement à développer la percée à l'aide de l'échelon d'exploitation, qui est globalement le facteur principal et décisif pour la résolution complète et radicale du problème de la percée.

Le développement de la percée nécessite la défaite de toute la profondeur opérative de la défense.

---

21 Cela signifie que la défense n'a pas été déplacée jusqu'à la frontière.

Ce problème de l'organisation de la défaite en profondeur est au cœur de la résolution du problème de la percée au niveau opératif.

L'organisation de la *frappe en profondeur*, qui est réalisée par l'échelon d'exploitation de percée, doit avant tout s'appuyer sur une étude minutieuse de la composition et de la disposition des réserves de l'armée en défense.

La définition de la corrélation des forces en profondeur a la même signification dans l'opération en profondeur que le calcul des hommes et du matériel nécessaire à la rupture tactique du front. Il est bien évident que si cette corrélation en profondeur ne se développe pas en faveur de l'échelon d'exploitation de percée, alors il ne faut pas le pousser à travers le front défensif brisé. Cependant, cela signifie que l'ensemble de l'opération de percée ne peut être entreprise.

La composition de l'échelon d'exploitation de percée, qui est directement avancé à travers la brèche ouverte du front, sera définie dans l'armée de choc, en règle générale, par le corps mécanisé et le corps de cavalerie.

Une division motorisée peut être lancée derrière eux.

La composition des réserves de l'armée en défense sera naturellement différente dans chaque cas. Habituellement le long d'un front de 80 kilomètres, défendu par 5 à 7 divisions en première ligne, il y aura une réserve de 2 à 3 division d'infanterie et des unités de cavalerie, stationnées en groupes individuels.

Dans cette composition, les unités de l'échelon d'exploitation de percée, profitant de leur grande mobilité, seront pleinement capables de faire face à cette force.

Le corps mécanisé est capable d'attaquer deux divisions en une seule journée. Le corps de cavalerie est capable d'attaquer plus d'une division.

Ainsi, une telle corrélation de forces soutient la résolution réussie des tâches de l'échelon d'exploitation de percée en profondeur. Cela peut être prévu contre un groupe encore plus important de réserves défensives, mais seulement dans le cas où elles sont dispersées et incapables d'entrer simultanément en combat. Dans ce cas, une grande rapidité et une grande manœuvre seront requises de la part des unités de l'échelon d'exploitation de percée, afin de mettre en déroute un groupe de réserves avant qu'un autre ne puisse le rejoindre.

Quoiqu'il en soit, la détermination minutieuse de la composition et de la disposition des réserves profondes de l'ennemi est l'un des facteurs les plus importants pour notre renseignement pendant la période de préparation de la percée, prédéterminant sa capacité et le succès de la défaite en profondeur de l'ensemble du système défensif au niveau opératif.

La défaite en profondeur doit être organisée à temps pour que les éléments de la profondeur opérative de la défense subissent la pression de l'attaquant au plus tard *au moment où ils commencent à se manifester comme facteurs de combat capables de s'opposer à la percée*.

Les réserves de l'armée commencent généralement leur mouvement depuis la profondeur de la zone opérative au plus tôt lorsque la rupture de la profondeur tactique devient claire, ce qui aura lieu dans la seconde moitié du premier jour de la percée. Les réserves importantes provenant des profondeurs du pays commenceront à se concentrer dans la zone arrière de la défense au plus tôt le deuxième ou troisième jour de la percée, alors que cela sera déjà évident au niveau opératif. Bien entendu, cela peut varier dans chaque cas individuel ; cependant, dans l'ensemble, ces considérations doivent être gardées à l'esprit lors de la définition de la profondeur de la pression d'attaque lors de la percée.

L'essentiel de la question consiste à définir à quelle profondeur et dans quel ordre les éléments de toute la profondeur de la défense doivent être soumis à la pression de l'attaquant.

Il est bien évident qu'il faut entrer en profondeur avec une tâche et une intention définies, en visant des objectifs précis et en les mettant sous pression dans l'ordre dans lequel ils prennent la signification opérative d'un facteur capable de s'opposer à la percée.



Ce n'est qu'avec un important et très puissant échelon d'exploitation de percée que nous pourrions poursuivre l'objectif d'inonder immédiatement la profondeur de la défense. Cependant, dans ce cas, la concentration des forces pour une attaque massive contre un objectif en profondeur déterminé conserve également sa force contraignante. Naturellement, il serait très dangereux de tenter de développer la percée en profondeur en éparpillant ses efforts en profondeur sans objectif concret. Il a déjà été démontré que la coopération en profondeur a une certaine limite dans sa portée. Si lors du développement de la percée, l'échelon d'exploitation est poussé plus loin que la distance à laquelle cette coopération peut être réalisée avec l'échelon d'attaque, alors ses efforts seront inévitablement dispersés en profondeur et conduiront au *surdéveloppement de la percée*, ce qui peut garantir la résolution opérative de la tâche tout comme son sous-développement. Il est donc d'une importance cruciale de résoudre le problème de savoir jusqu'à quelle profondeur et dans quel ordre les efforts de la frappe en profondeur doivent être poussés.

Selon la distance de son effet au sol, le principal facteur de développement de la percée, le corps mécanisé, peut immédiatement pousser ses efforts vers l'arrière de la défense jusqu'à la station de distribution, si celle-ci est située à une distance d'environ 100 kilomètres de la ligne de front. Cependant, quelle importance cela peut-il avoir pour la résolution réelle de la mission de percée ? La station de distribution peut être capturée, elle peut être détruite et, dans le cas le plus favorable, être contrainte de stopper son activité. Mais dans quelle mesure la stabilité opérative de l'ensemble de la défense ennemie en souffrira-t-elle si elle dispose de garnisons fiables dans la zone tactique et de réserves aptes au combat dans la zone opérative ?

La paralysie du poste de distribution et de réception du ravitaillement pendant les premiers jours de la percée ne se reflétera pas matériellement dans la question de l'approvisionnement en matériel des troupes en défense, car, tout d'abord, une certaine partie des approvisionnements a déjà été acheminée aux troupes et sera, en grande part, déchargée dans les limites de la zone tactique ; d'autre part, une certaine partie des approvisionnements est concentrée dans les stations d'approvisionnement. Ainsi, pousser immédiatement les efforts de l'échelon d'exploitation de percée vers la zone arrière et la capture de la station de distribution ne peut pas influencer matériellement et immédiatement l'approvisionnement de la défense. En même temps, les éléments d'importance opérative pour la défense, situés à l'intérieur de la zone opérative – les réserves de l'armée et un nombre considérable de troupes de soutien – devraient, dans ce cas, conserver une totale liberté pour s'opposer au développement de la brèche du front, ce qui, d'après l'expérience de 1914-1918, conduisait toujours à l'élimination complète de la percée et garantissait, dans le meilleur des cas, l'élargissement en forme de poche le front de l'attaquant. En outre, dans l'ensemble, l'acheminement des fournitures par les chemins de terre depuis les postes de ravitaillement jusqu'aux troupes reste, dans ce cas, ininterrompu. Ainsi l'échelon d'exploitation de percée, en passant immédiatement dans la zone arrière de la défense, la traverse comme un poinçon et se noie dans la profondeur opérative, sans exercer d'effet matériel sur la stabilité de la défense.

Ce problème doit être résolu d'une autre manière.

Les principaux éléments opératifs de la défense, qui soutiennent sa stabilité opérative et s'opposent au développement de la rupture tactique du front, sont principalement localisés dans la zone opérative de la défense. Il s'agit notamment des réserves de l'armée, des troupes de soutien, des aérodromes de l'armée, du centre de commandement et de contrôle, des stations de ravitaillement et des itinéraires de livraison par chemins de terre.

Ces éléments doivent en premier lieu être mis sous pression.

La tâche principale et immédiate de l'échelon d'exploitation de percée est d'abord, après avoir pénétré dans les profondeurs de la zone opérative, de commencer ici son travail décisif au sol et dans les airs.

Les réserves de l'armée et les troupes de soutien doivent être attaquées et vaincues ; les stations de ravitaillement et les aérodrome détruits, le centre de commandement et de contrôle supprimé et les activités le long des routes de ravitaillement en terre complètement paralysés.

La défense doit donc être privée de toute forme de stabilité opérative ; les facteurs qui alimentent et soutiennent directement les capacités tactiques de résistance de l'ennemi doivent être détruits en profondeur.

Les efforts à effet en profondeur se sont ainsi d'abord étendus à la profondeur de la zone opérative de la défense, c'est-à-dire jusqu'à la ligne des stations de ravitaillement située à une profondeur de 50 à 60 kilomètres. Ce n'est qu'après la suppression de tous les principaux éléments défensifs de cette zone qu'il faudra pousser les efforts de frappe en profondeur plus loin dans la zone arrière jusqu'à la ligne de la station de distribution, ce qui prendra toute son importance dans les jours suivants ; car les réserves importantes provenant de l'arrière du pays commenceront à arriver au plus tôt lorsque la percée deviendra évidente à l'échelle opérative.

Ainsi, la séquence de la défaite en profondeur de la profondeur opérative de la défense consiste, tout d'abord, à exercer une pression embrassant les zones tactiques et opératives jusqu'à une profondeur de 50 à 60 kilomètres, et ensuite seulement dans la zone arrière de la défense, à une profondeur globale de 100 à 120 kilomètres.

C'est ainsi que se résout le problème de l'*enchaînement des pressions en profondeur* au sol.

Dans les airs, cependant, l'isolement du secteur de la percée doit être organisé immédiatement dans toute la profondeur opérative, interdisant tout accès des réserves ennemies depuis la zone arrière et empêchant leur concentration par chemin de fer et par transport automobile.

La mise hors service de la station de distribution sera à cet égard très importante. Représentant, pour l'essentiel, un carrefour ferroviaire majeur, cette gare nécessitera des attaques menées par l'aviation de destruction lourde.

Durant la phase de la percée, l'armée de choc doit donc être appuyée par au moins une brigade d'aviation lourde. Cependant, la résolution de la tâche consistant à isoler le secteur de la percée ne se limite pas à cela, nécessitant des activités simultanées de l'aviation stratégique du Front sur une profondeur beaucoup plus grande, afin de paralyser complètement les arrières profonds de l'ennemi sa capacité à constituer des réserves et à les envoyer renforcer la défense.

L'isolement du secteur de la percée doit donc être compris dans un sens bien plus large que la simple prévention de la concentration des réserves sur l'arrière immédiat de la défense.

Ainsi, dans les airs, la pression en profondeur est immédiatement poussée vers l'avant sur toute la profondeur opérative de la défense.

Cependant, au sol, le coup en profondeur de l'attaquant dans, avec la masse principale du groupe aérien d'assaut, engager ses efforts en premier lieu dans les zones tactiques et opératives de la défense. Dans la mesure du possible, une pression à cette profondeur doit être organisée immédiatement.

La simultanéité garde ici aussi toute son importance, tandis que son absence conduit à une *série d'attaques consécutives et disjointes dans le temps*, qui n'empêche pas la création d'un nouveau front dans la profondeur opérative de la défense.

Mais dans l'opération cette simultanéité se mesure naturellement selon une autre échelle que celle de la tactique.

Si dans l'organisation de l'engagement en profondeur, la pénétration des groupes de chars à longue portée dans la profondeur défensive se mesure en minutes, au niveau opératif ces délais augmentent naturellement. De façon générale, ils se mesurent suivant la période nécessaire pour briser la profondeur tactique de la défense.

Bien entendu, l'échelon d'exploitation de percée ne peut être lancé dans la profondeur opérative de la défense qu'après la création d'une brèche nette dans la profondeur tactique<sup>22</sup>. Le passage de l'échelon d'exploitation de percée à travers le front défensif et dans sa profondeur opérative doit être soutenu tactiquement d'une manière appropriée.

Cette condition pose une question très importante dans le système d'opération en profondeur : déterminer quand le moment est venu d'engager l'échelon d'exploitation de percée dans la profondeur opérative de la défense. Ce moment, où la tactique s'intègre directement au niveau de l'opération, est particulièrement crucial ; il détermine le déroulement des véritables formes de l'opération de percée en profondeur, et donc sa réussite au niveau opératif.

Déclencher l'échelon d'exploitation de percée prématurément, alors que *la profondeur tactique de la défense n'a pas encore été perturbée*, revient à l'entraîner dans des combats le long du front, pour lesquels il n'était pas destiné. Engager l'échelon d'exploitation de percée trop tard, lorsque *la brèche tactique a été renforcée par les réserves du défenseur*, c'est condamner à l'échec la pénétration même dans la profondeur opérative. Dans les deux cas, cela signifie l'élimination des formes de frappe en profondeur et, par conséquent, l'effondrement de l'opération de percée en profondeur elle-même.

En règle générale, le développement de la percée doit suivre *immédiatement* la rupture de la profondeur tactique de la défense le long d'un secteur spécifique, c'est-à-dire après le dépassement de la première zone défensive jusqu'à une profondeur de 5 à 6 kilomètres. Il est totalement inutile et erroné d'attendre le moment où toute la profondeur de la zone tactique est dépassée tactiquement jusqu'à une profondeur de 15 à 20 kilomètres, car, pour l'essentiel, la deuxième zone défensive ne dispose pas de garnison propre indépendante et est construite pour accueillir les troupes de la première zone défensive lors de leur retraite et leur donner la possibilité de s'y arrêter. Il faut donc s'emparer de la deuxième zone défensive avant que les forces de la première zone défensive puissent se replier sur elle, ce qui est la mission de l'échelon d'exploitation de percée.

En même temps, il ne faut en aucun cas attendre le *moment où la brèche tactique s'ouvrira comme un espace totalement vide, totalement libre de la présence de toute sorte d'éléments de résistance ennemie*. Attendre ce moment signifierait inévitablement allonger tous les délais et manquer le moment pour développer la percée. Un espace complètement vide lors de la rupture tactique du front ne peut se former que lorsque l'ennemi a déjà complètement abandonné la première zone défensive et s'est replié sur la seconde. Cependant, c'est la tâche de l'échelon d'exploitation de percée d'empêcher cela.

Ses unités ne doivent donc être engagées dans la percée seulement lorsque le système défensif a été perturbé par la pression de l'engagement en profondeur sur toute la profondeur tactique de la première zone défensive. Les formations mécanisées de l'échelon d'exploitation de percée briseront elles-mêmes le dernier bouchon de la profondeur tactique de la défense grâce à leur grande force de frappe et dégageront complètement un passage dans la profondeur opérative. Cependant, la tâche de garantir cela reste celle du corps de l'échelon d'attaque. Il n'est pas non plus nécessaire d'attendre ce moment où la brèche tactique s'ouvrira sur une longueur de front telle qu'elle sécurisera pleinement le passage des unités de l'échelon d'exploitation de percée contre les feux de flanc des poches défensives encore résistantes. Cela conduirait également à manquer tous les délais.

Le passage des corps mécanisés ou des corps de cavalerie à travers le front, organisés par les brigades de chars et les divisions de cavalerie en un seul échelon, nécessiterait de briser la profondeur tactique de la défense sur une largeur d'au moins dix kilomètres. Mais

---

22 Seule l'équipe de formations mécanisées avec des chars dotés d'un blindage, d'une puissance de feu, de vitesse et de qualités tout-terrain significativement accrus pourrait poser la question de la percée de l'échelon d'exploitation sur le front défensif en même temps que le début de l'attaque de l'échelon d'attaque. Une telle résolution du problème n'est pas réaliste au niveau contemporain de la qualité des équipements mécanisés.

encore une fois, la rupture de la défense le long d'un tel front n'est possible qu'après le retrait complet de l'ennemi vers la deuxième zone défensive.

Ainsi, la plus petite formation capable de diriger le passage à travers le front est la brigade de chars ou de division de cavalerie, ayant à sa tête un régiment mécanisé.

La rupture de la profondeur tactique de la défense sur une longueur de 3 à 5 kilomètres satisfait aux conditions de passage de chacune de ces formations à travers le front.

Dans le même temps, il faut garder à l'esprit que le passage des unités de tête de l'échelon d'exploitation de percée doit inévitablement conduire à l'*élargissement immédiat de la brèche* le long du front. La largeur de cette brèche ne doit donc jamais être considérée de manière statique, comme une nécessité du moment donné au cours des combats. C'est une donnée de la dynamique de l'engagement et des changements qui accompagnent son développement. Sa longueur doit donc toujours être évaluée à travers le prisme de son inévitable élargissement à mesure que les unités de tête de l'échelon d'exploitation de percée entrent par la percée.

Parfois, la pénétration d'un groupe de chars à travers la profondeur défensive creusée le long d'un front insignifiant peut immédiatement l'élargir à une échelle permettant le passage de toutes les unités de l'échelon d'exploitation de percée. Ainsi la moindre brèche ouverte dans la profondeur tactique de la défense doit être utilisée pour commencer la pénétration échelonnée des unités de l'échelon d'exploitation de percée à travers la deuxième zone défensive jusqu'à la profondeur opérative de la défense.

A ce stade, l'engagement doit se développer directement jusqu'au niveau de l'opération, effaçant toute frontière entre eux dans le temps et dans l'espace et les unissant organiquement dans une seule opération de percée en profondeur.

Il faut cependant garder à l'esprit que l'ennemi tentera essentiellement d'installer sa deuxième zone défensive derrière un puissant obstacle local.

Il s'agit du seul moyen radical pour s'opposer aux formes de l'opération en profondeur, car cela peut sérieusement paralyser les activités de l'échelon d'exploitation de percée. Dans des conditions de terrain favorables, la deuxième zone défensive sera toujours située derrière une ligne difficile d'accès – une ligne d'eau, une zone boisée et marécageuse, ou une zone obstruée et impraticable pour les chars.

Si cette zone dispose également de sa propre garnison, qui a déjà construit un front antichar en profondeur, qui est également l'unique moyen radical pour s'opposer aux formes de l'opération en profondeur, alors les activités de l'échelon d'exploitation de percée peuvent rencontrer des obstacles sérieux et parfois insurmontables suite à la pénétration en profondeur de la première zone défensive. Engager l'échelon d'exploitation de percée dans ces conditions, qui ne garantissent pas sa pénétration dans la zone opérative, serait erroné. Dans une telle situation, dont il faut toujours considérer la possibilité, la percée en profondeur se voit compléter par l'élargissement de la portée des actions de l'échelon d'attaque.

Dans ce cas, l'échelon d'attaque doit vaincre, avec son attaque en profondeur, toute la zone tactique de défense, y compris la deuxième zone défensive, normalement sur une profondeur totale de 15 à 20 kilomètres.

Le corps de l'échelon d'attaque doit donc également être prêt à attaquer la deuxième zone défensive dès la capture de la première zone, assurant ainsi la pénétration de l'échelon d'exploitation de percée dans la profondeur opérative de la défense. Dans ce cas, l'engagement en profondeur s'étend à toute la zone tactique jusqu'à une profondeur allant jusqu'à 15-20 kilomètres et sa conquête sera inévitablement prolongée, exigeant beaucoup de vitesse et une activité ininterrompue.

Dès lors, la tâche de l'engagement en profondeur, qui est normalement limitée en profondeur par la rupture de la première zone défensive, ne peut pas encore être considérée comme accomplie si la deuxième zone défensive représente un facteur de résistance pleinement formé dans la zone tactique de défense. Dans ce cas, le plan de l'engagement en

profondeur est compliqué d'une deuxième étape, nécessitant la nouvelle organisation d'une pression en profondeur simultanée contre la deuxième zone défensive.

Cependant, dans des conditions de manœuvre, lorsque la percée se produit directement à partir de l'approche et de la bataille de rencontre et lorsque la défense n'a pas eu le temps de construire toute sa profondeur, l'attaquant peut être épargné de cette étape, ayant la possibilité de développer la percée immédiatement après la rupture de la première zone défensive.

Dans ces conditions, les unités de l'échelon d'exploitation de percée peuvent s'engager dans la brèche 4 à 5 heures après le début de l'attaque contre la pointe avant, parce que pendant cette période l'engagement en profondeur peut compter sur le dépassement de la profondeur tactique de la première zone défensive.

Ainsi, l'échelon d'exploitation de percée a la possibilité d'engager la zone opérative de la défense jusqu'à une profondeur de 50 à 60 kilomètres dès le premier jour de la percée.

Ayant accompli sa mission de suppression des facteurs de combat dans la profondeur opérative ennemi, l'échelon d'exploitation de percée, dans des conditions favorables, peut dès le deuxième jour pousser ses efforts dans le domaine de la zone arrière sur une profondeur totale de 100 à 120 kilomètres.

Ainsi, dans des conditions favorables, les éléments de l'opération en profondeur peuvent, en deux jours, engager toute la profondeur opérative de la défense moderne jusqu'à une profondeur moyenne de 100 à 120 kilomètres ; durant ces deux jours cette profondeur peut être enflammée par la pression en profondeur de l'attaquant.

Le problème de la simultanéité des frappes en profondeur au niveau opératif est résolu dans cette échelle de temps approximative, mesurée donc non pas en minutes et en heures, comme dans la tactique de l'engagement en profondeur, mais en heures et en jours.

L'organisation opératif de la formation de combat de percée se compose essentiellement de deux facteurs : l'échelon d'attaque et l'échelon d'exploitation de percée.

Si l'organisation opérative de l'approche comportait ainsi trois échelons (échelon d'avant-garde, principal et réserve) – parmi lesquels l'échelon de réserve avait une importance particulière en tant que facteur de combat soutenant la stabilité opérative des arrières de l'armée lors de la bataille de rencontre -, l'organisation opérative de la percée se compose essentiellement de deux échelons.

Bien entendu, en cas d'excédent de forces, l'échelon de réserve peut faire partie de la formation opérative de percée, même si cela ne lui est en aucun cas obligatoire du point de vue de la garantie de la stabilité opérative de l'arrière de l'armée, qui, dans le cas où l'ennemi assume la défensive, peut déjà être considéré comme garantie contre toute sorte de menace.

La formation de combat de l'échelon d'attaque se compose d'un seul échelon de corps d'armée et de groupes de maintien.

Ce n'est qu'en présence d'une deuxième zone défensive, difficile d'accès et déjà occupée, que l'échelon d'attaque peut disposer dans son deuxième échelon de divisions individuelles, ou d'un corps, voués à poursuivre immédiatement l'attaque contre la deuxième zone défensive, après la prise de la première.

Le principal secteur de percée, comme nous l'avons déjà montré, doit avoir une largeur d'au moins 30 à 40 kilomètres, c'est pourquoi le groupe de choc de l'échelon d'attaque est déterminé à 3 ou 4 corps renforcés. Le groupe de maintien de l'échelon d'attaque ne comprendra pas plus d'un corps régulier. Dans des conditions favorables, le front principal attaqué par quatre corps renforcés pourrait être porté à 45-50 kilomètres. Dans le même temps, il convient de garder à l'esprit que la largeur opérative globale du front de percée est toujours supérieure aux secteurs de percée tactiques qui, en raison des conditions du terrain, sont limités à des zones spécifiques. Ainsi, une augmentation de la largeur opérative du principal secteur de percée ne devrait en aucun cas se refléter dans la densité tactique de l'attaque. Le corps régulier du groupe de maintien de l'armée peut se voir attribuer un secteur

de percée allant jusqu'à 15 à 20 kilomètres de largeur. Ainsi, la largeur opérative du front de percée d'une armée de choc composée de 5 corps peut atteindre les 70 kilomètres. Cependant, étant donné la nécessité de percer la défense le long d'un front d'attaque continu, sa largeur ne peut pas dépasser 50 à 60 kilomètres. Il n'est en aucun cas nécessaire que l'attaque soit menée sur l'ensemble du front d'attaque de l'armée pour résoudre la mission de percée. Certains secteurs de la zone défensive peuvent être immobilisés par des activités passives. Enfin, les conditions spécifiques du terrain (zones boisées et marécageuses, particulièrement fréquentes sur notre théâtre d'actions militaires occidental), excluent pour la plupart la possibilité de lancer une attaque. Dans ces conditions, la totalité de la zone opérative de l'armée de choc le long du front peut être mesurée sur environ 80 kilomètres, avec, dans ce cas, des axes spécifiques qui, en raison des conditions du terrain, restent totalement épargnés par les opérations actives. Dans le même temps, il convient cependant de souligner une fois de plus qu'une attaque le long du principal secteur de percée doit être, dans tous les cas, sécurisé par la densité tactique suivante : normalement dix kilomètres de front par corps renforcé. La largeur du principal secteur de percée nous permettra, pour l'essentiel, de lancer l'attaque principale uniquement le long d'un axe général, ce qui garantit, en règle générale, la création d'une seule brèche globale ou d'une série de brèches individuelles plus petites, bien que le long d'un seul axe. Uniquement dans des cas particuliers, lorsque les conditions du terrain nous obligent à lancer une attaque le long de secteurs individuels, séparés par des obstacles locaux (zones boisées, zones inaccessibles ou lignes d'eau), l'attaque peut être organisée suivant deux ou plusieurs axes ; dans un tel cas, le passage des unités de l'échelon d'exploitation de percée à travers le front de percée est soutenu suivant différents axes. Cela a une importance matérielle pour l'organisation de l'ensemble du plan de développement de la percée. Si la brèche de l'échelon d'exploitation de percée n'est sécurisée que le long d'un *seul secteur global*, alors ses activités se développeront inévitablement en profondeur *selon des lignes internes à parti d'un axe*, en vue de lancer une attaque massive de toutes ses forces contre un certain nombre d'objectifs dans la zone opérative de défense. S'il s'avère impossible de développer la percée à partir de deux secteurs, alors les unités de l'échelon d'exploitation de percée pourront lancer une attaque en deux groupes distincts *selon des axes convergents*, s'emparant ainsi de la zone opérative *en tenaille*. Dans ce cas, des résultats plus efficaces peuvent être obtenus, jusqu'à l'encerclement en profondeur des réserves opératives de la défense ; cependant, un échelon d'exploitation de percée plus important est nécessaire pour cela.

Normalement, il faut partir du principe que la tâche consistant à encercler les réserves profondes de la défense à une échelle opérative plus large n'est pas accomplie à l'échelle d'une seule armée, mais au moins par deux armées voisines, dont les échelons d'exploitation de percée coopèrent dans la profondeur selon des axes convergents. Dans ce cas de la forme la plus développée de l'opération en profondeur, les activités de l'échelon d'exploitation de percée sortent du cadre de l'opération de l'armée et sont résolues au niveau du Front.

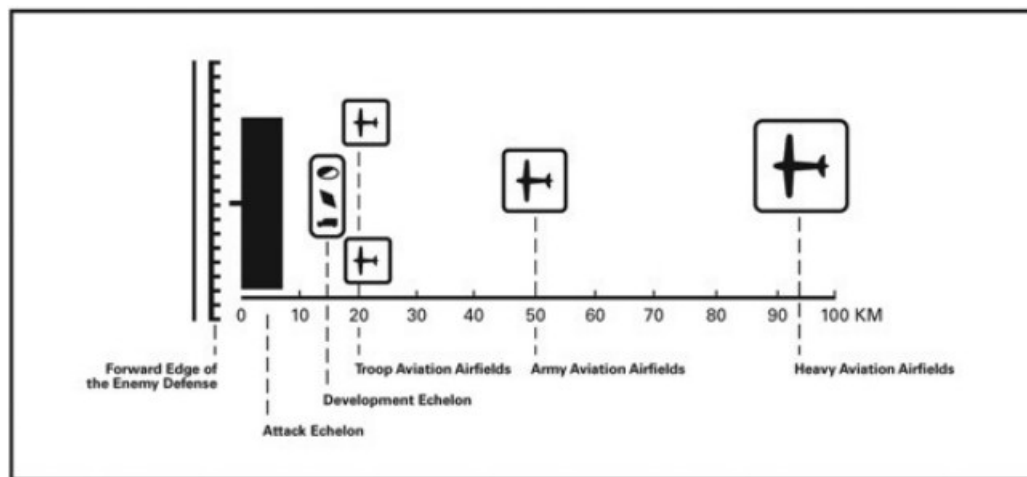
Le développement de la percée par deux armées de choc adjacentes donne ainsi un aperçu plus complet de l'opération de percée en profondeur du front. Toutefois, cela n'exclut en aucun cas la possibilité d'accomplir les missions de percée en profondeur à l'aide d'une seule armée.

L'échelon d'exploitation de percée est le facteur principal dans la résolution de cette tâche.

Comme cela a déjà été évoqué, sa puissance sur le terrain se mesure à la composition de l'ensemble des formations mécanisées, montée et aux formations de cavalerie rattachées à l'armée de choc. Il s'agira pour l'essentiel : du corps mécanisé, d'un corps de cavalerie et d'une division motorisée. Le groupe aérien d'assaut et le détachement aéroporté renforcent ces troupes depuis les airs.

En fonction de l'organisation de l'attaque de l'échelon d'attaque sur un ou deux secteurs globaux, l'échelon d'exploitation de percée sera constitué d'un groupe global ou divisé en deux groupes. Le premier cas sera le cas le plus courant et normal pour une armée de choc unique.

L'ensemble de l'organisation opérative de la formation de combat de percée prend une forme profonde.



### L'organisation opérative de la formation de combat pour la percée

La formation de combat de l'échelon d'attaque aura une profondeur de 8 à 10 kilomètres.

Au début de la percée, l'échelon d'exploitation de percée se trouve dans la zone de position intermédiaire, à une distance de 12 à 15 kilomètres du front de l'échelon d'attaque, derrière son groupe de choc le long de l'axe de la rupture attendue de la première zone défensive. Avec le développement de l'attaque de l'échelon d'attaque, les unités de l'échelon d'exploitation de percée avancent pour occuper la zone de saut à une distance de 5 à 6 kilomètres de la ligne de front, d'où elles sont lâchées dans la profondeur opérative de la défense.

Les aérodromes de l'aviation sont échelonnés dans la profondeur de la formation de combat de percée ; l'aviation de troupes à une distance de 20 kilomètres, l'aviation de l'armée et le détachement aéroporté à une distance d'environ 50 kilomètres, et l'aviation lourde du Front à une distance allant jusqu'à 100 kilomètres.

La profondeur de l'organisation opérative de la formation de combat de percée mesure ainsi 100 kilomètres environ.

L'opération moderne de percée commence avec une formation aussi profonde.

## 8. Réaliser la percée en profondeur

L'opération de percée en profondeur se compose essentiellement de trois périodes, chacune ayant un contenu et un caractère distinct.

La première période est la *préparation aérienne de la percée*, qui a pour mission d'épuiser et de supprimer les éléments les plus importants de la résistance avant même le début de l'attaque au sol. Le rayon d'action pendant cette période doit couvrir toute la profondeur opérative de la défense de 100 à 120 kilomètres.

Sa durée est déterminée, en fonction des conditions de préparation du terrain pour la percée, environ de 1 à 2 jours avant le début de la percée.

Le principal facteur d'attaque durant cette période est le groupe aérien de l'armée, dont la trajectoire est prolongée dans les profondeurs du pays ennemi par l'aviation stratégique du Front.

La sphère d'activité de cette dernière, ainsi que celle du groupe aérien d'assaut, est délimitée en profondeur par la ligne de démarcation indiquée par le Front et passant, en règle générale, par le poste de distribution qui alimente la défense le long du front de percée.

La deuxième période comprend la *période tactique* de lutte pour la profondeur tactique de la défense, qui est normalement déterminée par la profondeur de la première zone défensive. C'est seulement en présence d'une deuxième zone défensive hautement inaccessible et préalablement occupée, ne permettant pas à l'échelon d'exploitation de percée de percer dans la profondeur opérative, que la période tactique doit embrasser le dépassement de toute la profondeur de la zone tactique de défense, compris sa seconde zone.

Dans ce cas, elle verra naturellement sa durée être allongée. Cependant, compte tenu de la pénétration de l'échelon d'exploitation de percée dans la profondeur opérative de la défense immédiatement après la rupture de la première zone défensive, la durée de la période tactique est fixée de 4 à 5 heures, ce qui est suffisant, en employant les méthodes d'engagement en profondeur, pour percer la première zone de défense à une profondeur de 5 à 6 kilomètres.

Cette période se conclut par le passage de l'échelon d'exploitation de percée dans la profondeur opérative de la défense, qui détermine l'évolution immédiate de l'engagement vers l'opération.

Il serait erroné de considérer le passage de l'échelon d'exploitation de percée lui-même à travers la brèche ouverte dans le front comme une période spéciale. Cet acte se développe organiquement dans la période tactique, se déroule pleinement dans les limites tactiques de la lutte en profondeur de la première zone défensive et constitue, avec cette période de lutte, non seulement un tout organique unique, mais son objectif principal. Ceci est accompli dans une liaison tactique directe et des plus étroites avec les actions de l'échelon d'attaque et de l'échelon d'exploitation de percée, dont le premier assure le passage du second à travers le front. Ce n'est qu'une fois que l'échelon d'exploitation de percée est sorti de la profondeur tactique de la lutte que ses actions prennent une signification opérative indépendante. Le passage de l'échelon d'exploitation de percée à travers la brèche du front vers la profondeur tactique doit donc être inclus dans le contenu de la période tactique.

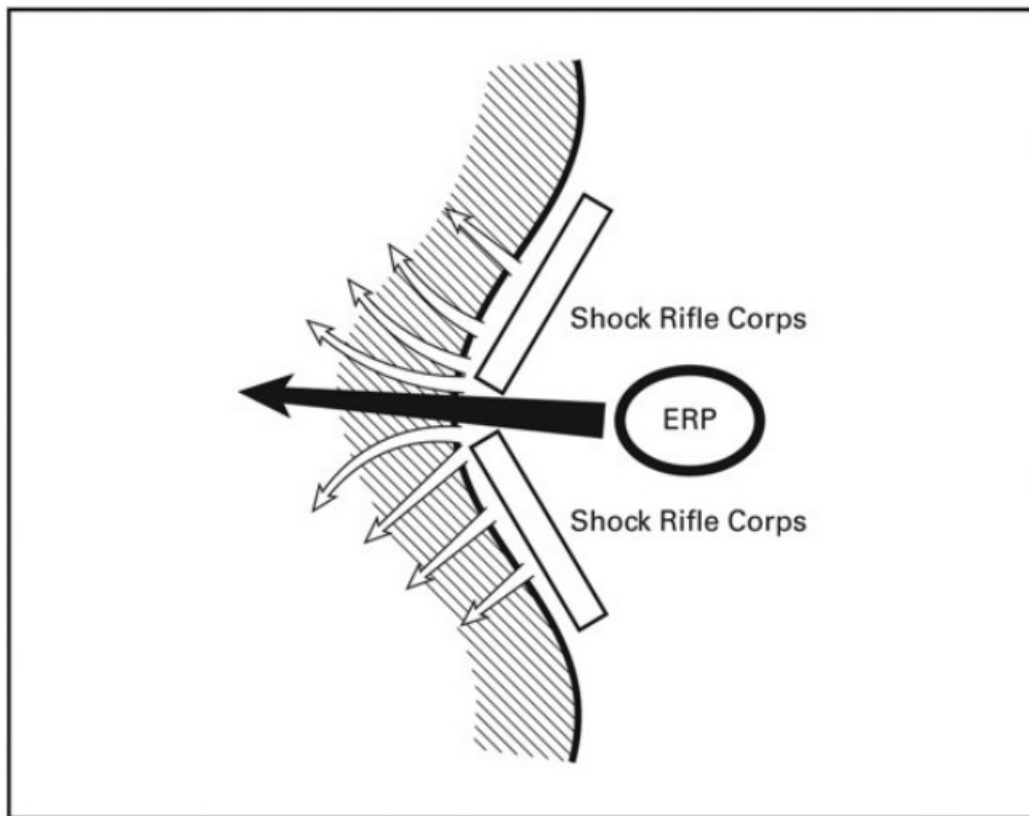
Dans le même temps, si une seule brèche est forcée dans la profondeur tactique de la défense, alors le corps mécanisé tentera de percer en premier, suivi du corps de cavalerie.

Si deux brèches sont formées le long d'un même axe commun, alors les corps mécanisés et de cavalerie peuvent percer simultanément différents secteurs du front.

Le passage des unités de l'échelon d'exploitation de percée à travers le front est l'un des actes les plus complexes et les plus importants de l'opération de percée, nécessitant une organisation précise de son appui tactique. L'entière responsabilité de cette organisation repose sur le corps de choc de l'échelon d'attaque, qui est obligé de créer les conditions pour une percée la plus libre possible de l'échelon d'exploitation de percée à travers la brèche de la défense.

Pour cela, l'attaque du corps de choc de l'échelon d'attaque doit, en règle générale, se développer le long *non pas de l'ensemble du front dans une seule direction générale*, ce qui était caractéristique de toutes les opérations de percée linéaires pendant la guerre mondiale, mais à partir de la tête de pont capturée dans la brèche *selon des axes divergents, afin de développer cette brèche vers les flancs*, sécurisant ainsi le passage des unités de l'échelon d'exploitation de percée.





### **Le développement de la brèche par le passage de l'échelon d'exploitation de percée**

La troisième période commence au moment de la pénétration de l'échelon d'exploitation de percée au-delà des limites de la profondeur tactique de la défense, dans sa profondeur opérative.

Il s'agit déjà de la *période opérative*, qui accomplit la tâche très importante de développer la percée dans toute la profondeur opérative pour la défaite complète de tous les éléments de résistance à l'échelle opérative.

Comme cela a déjà été montré, la poursuite de tous les efforts de l'échelon d'exploitation de percée n'est pas immédiatement nécessaire sur toute la profondeur opérative de la défense.

La première tâche consiste à déborder la zone opérative de défense sur une profondeur de 50 à 60 kilomètres, la deuxième tâche étant seulement le débordement de la zone arrière de la défense sur une profondeur totale de 100 à 120 kilomètres.

La période opérative est ainsi plus longue, allant jusqu'au moment de la *diffusion complète de la pression à longue portée* sur toute la profondeur opérative de la défense.

La zone opérative de défense doit être engagée par les actions de l'échelon d'exploitation de percée dès le premier jour de la percée.

Le corps mécanisé doit immédiatement pousser ses activités *dans la profondeur de l'emplacement des armées de réserve de la défense*, sans se laisser distraire par aucune sorte d'objectifs secondaires.

La tâche principale consiste à les attaquer et à les vaincre dès le premier jour de la percée, et à pénétrer jusqu'aux postes de ravitaillement ennemis. Ainsi, la profondeur de la défense doit être privée de toute stabilité opérative et les garnisons de la zone de défense tactique de tout appui.

Selon les conditions territoriales, cela permet également de supprimer simultanément le quartier général de l'armée.

Cependant, toute sorte de missions qui peuvent se présenter au corps mécanisé dans la profondeur de la zone opérative, particulièrement au premier jour de la percée, doit être inconditionnellement refusée.

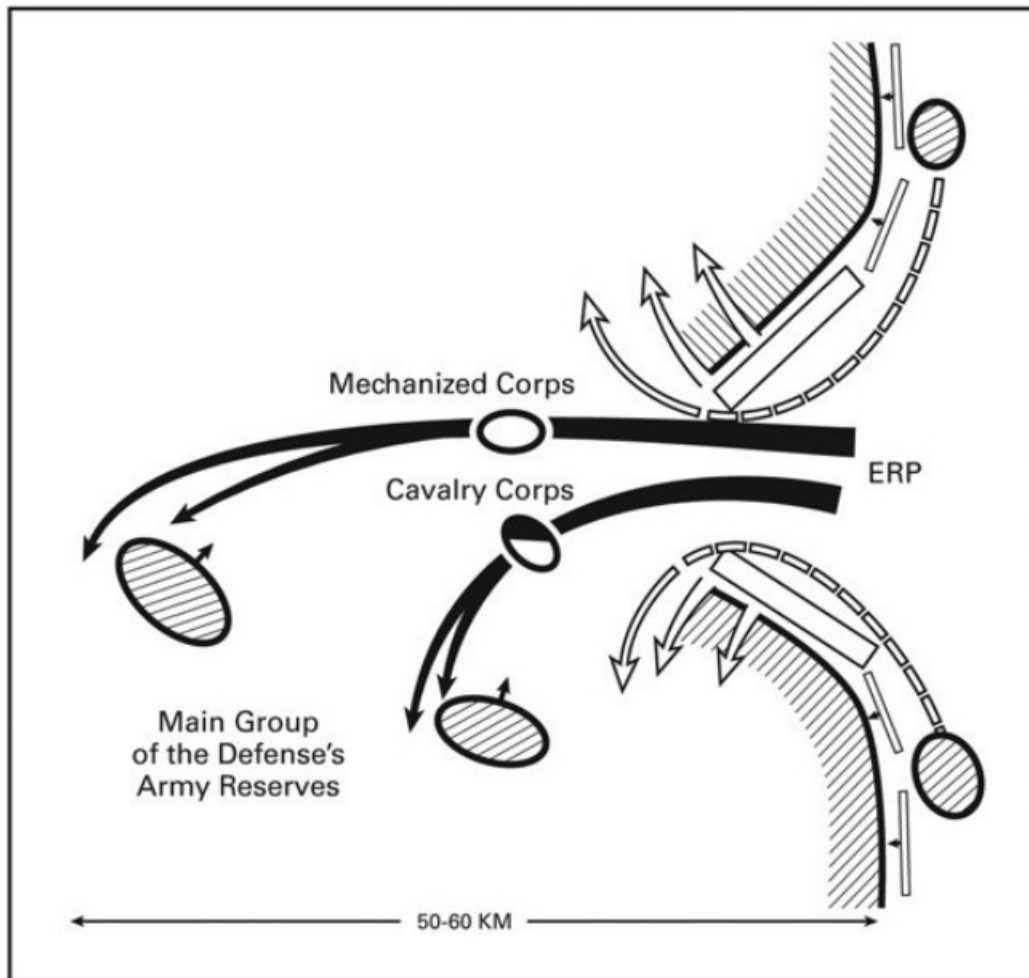
Le corps mécanisé doit pénétrer dans la zone opérative de la défense avec une tâche très précise, dont l'objectif principal est le groupe des réserves militaires le plus proche et le plus important de l'ennemi.

Le corps de cavalerie est projeté à l'avant le premier jour, soit pour rattraper le corps mécanisé en vue de mener des actions conjointes, soit pour déborder un groupe important de réserves plus proche, situé derrière la deuxième zone défensive. Dans ce cas, ses activités auront une profondeur moindre, d'environ 30 à 40 kilomètres, ce qui nécessitera cependant une marche intense, en comptant le mouvement depuis la position intermédiaire, de 50 à 60 kilomètres.

Dans le même temps, le plan global de développement de la percée devrait prévoir des actions pour le corps mécanisé et le corps de cavalerie le long d'un seul axe de transformation opérative de la percée tournées vers le flanc des secteurs de la zone opérative continuant de résister, afin d'élargir immédiatement la longueur du front brisé et d'obtenir les résultats décisifs d'un encerclement.

Ainsi, les actions de l'échelon d'exploitation de percée dans la zone opérative de défense doivent revêtir le caractère d'un *front tournant en profondeur* dans une direction particulière, vers le flanc et l'arrière de l'ennemi, tout en balayant les réserves de son armée.

L'axe de ce mouvement tournant sera l'un des corps de choc ayant fait une brèche dans la profondeur tactique de la défense ; le corps de cavalerie sera le centre de ce front, le corps mécanisé l'extrême de ce flanc tournant.



### **Le développement de la percée dans la profondeur de la zone défensive opérative**

Dans le même temps, les unités de l'échelon d'exploitation de percée doivent disposer d'une totale liberté de manœuvre en profondeur et, tout en ayant des objectifs bien précis, il n'est pas nécessaire de leur assigner des lignes de démarcation.

Bien entendu, une telle ébauche n'est qu'une des variantes possibles pour développer la percée et conduire, dans une situation particulière, au résultat le plus décisif.

Cependant, pour tous les cas, il faut garder à l'esprit que la nature même des actions de l'échelon d'exploitation de percée se définit par son caractère extrêmement décisif.

L'échelon d'exploitation de percée, qui a pénétré dans la profondeur opérative de la défense, est lui-même encerclé. Dans cette situation, soit il détruira les facteurs en profondeur de la défense ennemi, amenant ainsi l'affaire à un résultat décisif, soit il sera lui-même détruit si ses actions s'avèrent insuffisamment énergiques et si l'ennemi en profondeur est suffisamment actif et audacieux. Le retour de l'échelon d'exploitation de percée derrière le front de l'échelon d'attaque à travers la brèche qui, compte tenu de l'échec du développement des opérations dans la profondeur, se refermera d'ici peu, aura la plupart du temps peu de chance de réussir.

Dans ces conditions, l'échelon d'exploitation de percée est confronté à la situation du « tout ou rien ».

De là découlent les énormes exigences qui pèsent sur l'ensemble de la troupe de l'échelon d'exploitation de percée et l'énorme responsabilité qui lui incombe.

Une composition de forces et une formation des commandants totalement différentes sont nécessaires pour que les missions de l'échelon d'exploitation de percée puissent véritablement être accomplies.

L'ensemble des actions extrêmement intenses de l'échelon d'exploitation de percée se manifesterà dès les premiers instants de sa pénétration dans la zone opérative de la défense, c'est-à-dire dès le premier jour de la percée.

Dans le même temps, il faut garder à l'esprit que le premier jour, le corps mécanisé ne peut pas encore être soutenu par la division motorisée, dont le passage par la brèche nécessite la restauration des routes du champ de bataille qui ont été rendues infranchissables. De plus, son passage nécessite une plus grande extension de la brèche afin de la protéger contre les feux de flanc provenant des zones de défense qui résistent encore. Cela ne deviendra possible, pour l'essentiel, que la nuit précédent le deuxième jour de la percée.

On ne peut définir qu'approximativement la durée nécessaire à l'échelon d'exploitation de percée pour accomplir sa mission dans la zone opérative de défense.

Quoiqu'il en soit, immédiatement après la percée de l'échelon d'exploitation de percée, les corps de choc de l'échelon d'attaque doivent poursuivre leurs activités sans pause afin de tourner complètement la brèche vers les flancs, en particulier vers celui contre lequel est dirigé le mouvement tournant en profondeur de l'échelon d'exploitation de percée.

Cela devrait aboutir à l'arrivée dans la deuxième zone défensive dès le premier jour de la percée, après quoi les flancs tournant du corps de l'échelon d'attaque doivent être immédiatement élargis dans la profondeur de la défense, en employant des troupes envoyées d'autres secteurs de l'armée de percée. A ce stade, il sera souvent plus judicieux de mettre un terme aux attaques frontales contre les secteurs de la défense qui résistent encore et de concentrer tous les hommes et tout le matériel possible (en particulier les forces blindées) sur la brèche dans la défense, afin de les pousser dans la profondeur de la percée et d'allonger les flancs du corps de choc en le développant vers les deux côtés.

Ainsi, au deuxième jour de la percée, les unités de l'échelon d'attaque, poussées en avant, pourraient déjà apparaître dans la zone opérative de la défense. Ce jour-là, la division motorisée arrivera également dans la profondeur opérative de la défense.

Dans des conditions favorables, cela donnera à l'échelon d'exploitation de percée la possibilité, tout en bloquant à l'aide d'une partie de ses forces les unités de défense de la garnison débordées en profondeur et encerclées par l'arrière, d'avancer une autre partie dans la zone arrière de l'ennemi jusqu'à la station de distribution, afin de la capturer.

Ainsi, dans des conditions favorables, la période opérative nécessitera jusqu'à deux jours pour répartir complètement sa pression à longue portée sur toute la profondeur opérative de la défense et est elle-même divisée en deux étapes : l'étape de *débordement de la zone opérative* de la défense et l'étape de *débordement de la zone arrière* de la défense.

Une grande intensité sera requise durant ces jours de la part de l'aviation, dont les activités constituent une partie organique de l'ensemble du système de la percée en profondeur.

Le groupé aérien de l'armée, ayant réalisé la préparation aérienne de la percée, doit conserver l'essentiel de ses moyens de vol au sol d'ici son démarrage.

Le corps de choc le plus important, qui provoquera la brèche pour l'échelon d'exploitation de percée, doit être soutenu par l'aviation d'assaut pendant la période tactique pour supprimer l'artillerie et les réserves du défenseur.

Après avoir fait pression sur les éléments de la défense tactique en profondeur, pour lesquels dans le système d'engagement profond une sortie par avion sera nécessaire avant le début de l'attaque d'infanterie, les brigades aériennes d'assaut s'unissent à nouveau à l'ensemble de l'aviation militaire au sein du groupe aérien de l'armée.

Désormais, la tâche principale du groupe aérien d'assaut devient la suppression des réserves militaires de la défense qui risqueraient de retarder l'action en profondeur de l'échelon d'exploitation de percée.

Avec le début du passage des unités de l'échelon d'exploitation de percée à travers la brèche dans la défense, l'ensemble du groupe aérien d'assaut s'élève dans les airs. Il s'agit ici, au moyen d'une pression écrasante, de réduire les réserves militaires de la défense à un état d'incapacité totale de combattre au moment où elles sont attaquées par les unités de l'échelon d'exploitation de percée.

Il faut bien saisir l'extrême importance de cette mission.

Si les réserves militaires de la défense restent intactes au moment où les unités de l'échelon d'exploitation de percée les atteignent, elles pourront toujours organiser une rencontre, après avoir occupé au préalable un front antichar. Dans ce cas, les actions de l'échelon d'exploitation de percée peuvent se retrouver figées dans la profondeur et être infructueuses.

L'essence des activités du groupe d'assaut aérien à ce stade n'est pas seulement d'assister l'échelon d'exploitation de percée depuis les airs, mais également de constituer un facteur nécessaire et indépendant dans la résolution de la tâche consistant à développer la percée.

Pendant la période opérative, le groupe aérien d'assaut résout ses tâches dans la profondeur opérative de la défense au côté des unités d'échelon d'exploitation de percée. Parallèlement, les activités aériennes doivent à chaque fois anticiper les actions au sol, de sorte que les réserves profondes de l'ennemi qui arrivent soient toujours privées de la possibilité de rencontrer les unités de l'échelon d'exploitation de percée avec un front antichar organisé. Ainsi lors de la deuxième étape de la période opérative, c'est-à-dire au deuxième jour de la percée, la pression du groupe d'assaut aérien doit être principalement dirigée contre la station de distribution, qui est le principal carrefour pour l'arrivée des nouvelles réserves par le chemin de fer.

A ce stade, la tâche principale du groupe aérien d'assaut consiste à isoler complètement le front de percée des profondeurs du territoire ennemi.

Bien entendu, la lutte contre l'aviation ennemie, menée principalement pendant la période de préparation aérienne doit se poursuivre pendant toute la durée de la percée, si une menace ou un obstacle à l'activité de notre aviation est détecté.

Les actions de l'échelon d'exploitation de percée, en particulier, doivent toujours être couvertes par l'aviation de chasse, dont toute la masse disponible doit créer dans l'air un rideau dense et véritablement impénétrable lors du passage de l'échelon d'exploitation de percée à travers la brèche.

Il a déjà été souligné que la lutte aérienne ne se limite pas au rayon d'action de l'aviation militaire.

L'aviation stratégique du Front met simultanément sous pression la profondeur du territoire ennemi, tout en résolvant la tâche d'isoler la défense brisée en empêchant le rassemblement et la concentration de nouvelles réserves depuis l'arrière du pays.

La résolution de cette tâche nécessite la destruction par les bombardiers des principaux centres de mobilisation et de dépôts, des cibles industrielles et économiques et des carrefours ferroviaires.

Ainsi, le système de pression en profondeur dans l'opération de percée étend sa force de frappe sur toute la profondeur du territoire ennemi.

Les troupes aéroportées sont un facteur important dans ce système de pression.

Le détachement aéroporté est essentiellement un facteur de développement de la percée dans la profondeur opérative. Il opère en collaboration avec l'échelon d'exploitation de percée, anticipant dans les airs son apparition dans la profondeur opérative de la défense. Ainsi, la profondeur de l'atterrissage du détachement aéroporté doit être déterminée par la

profondeur des activités de l'échelon d'exploitation de percée au premier jour de la percée, c'est-à-dire, sur la ligne des stations de ravitaillement ennemies supposées se trouver à une distance de 50 à 60 kilomètres du front.

La cible principale du détachement aéroporté doit être le centre de commandement de l'ennemi, en tant que cerveau directeur dont la destruction revêt bien entendu une énorme importance dès le début de la percée.

Ayant ainsi atterri dans un lieu éloigné, à une certaine distance du centre de contrôle ennemi, le détachement aéroporté lance immédiatement une attaque surprise contre celui-ci, après quoi il occupe un lieu particulier important pour soutenir l'arrivée des unités de l'échelon d'exploitation de percée dans la profondeur. En même temps, un certain nombre d'attaques de diversion distinctes sont organisées contre des cibles importantes dans la profondeur opérative de la défense.

Bien entendu, dans chaque cas particulier, le plan d'activité du détachement aéroporté doit être élaboré en fonction des conditions spécifiques de la situation donnée.

Une telle situation n'est pas non plus exclue dans laquelle le détachement aéroporté pourrait être immédiatement largué à une profondeur de 100 à 120 kilomètres, sur la ligne de la station de distribution, dans le but d'organiser une attaque de diversion sur cette dernière.

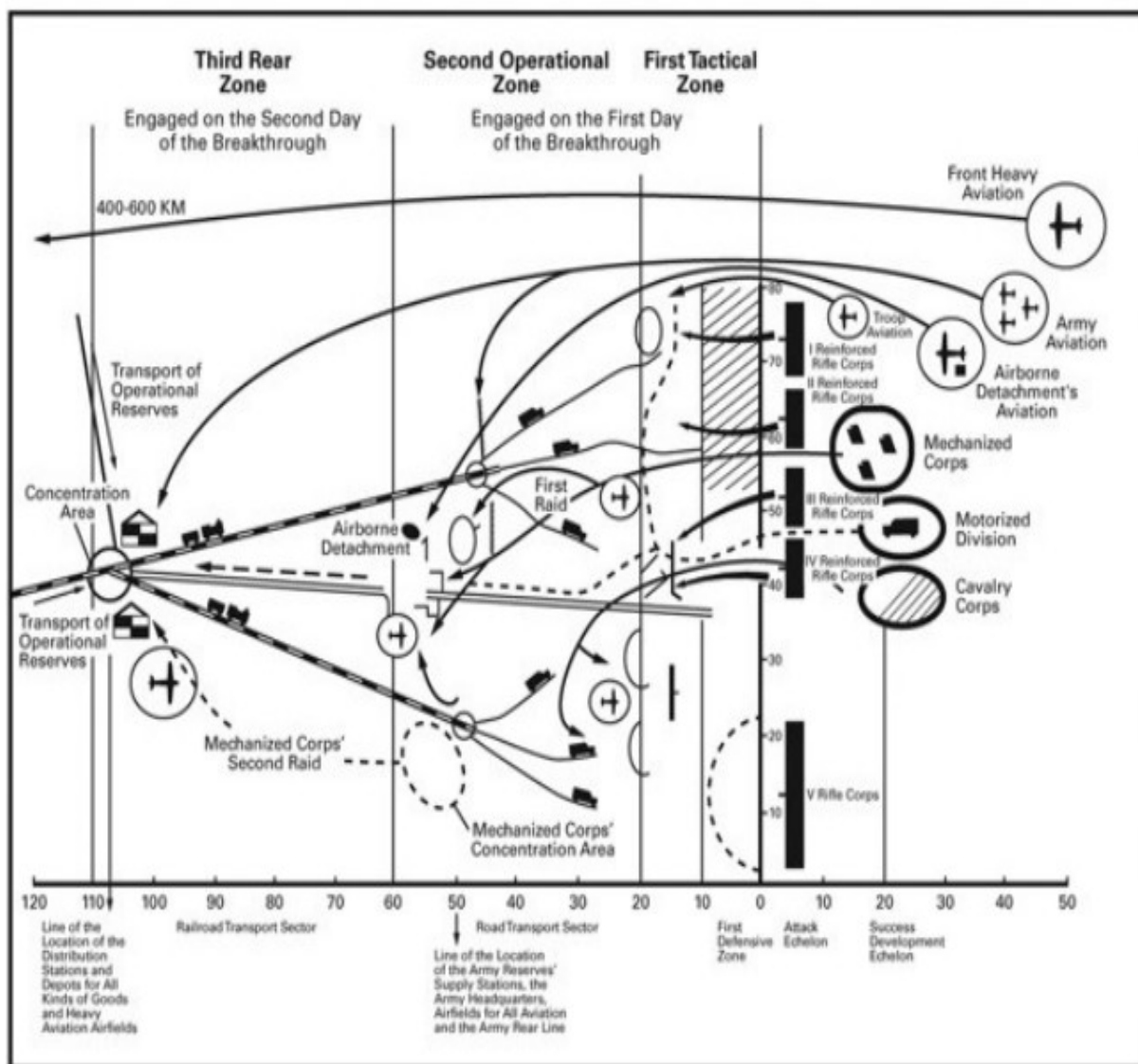
Ceci est possible si la zone opérative de la défense est mal approvisionnée en éléments de résistance et ne pose pas de difficultés particulières pour les activités de l'échelon d'exploitation de percée.

Le moment de l'atterrissage du détachement aéroporté peut être décidée, selon la situation, de différentes manières. Dans des conditions favorables où la profondeur opérative de la défense est mal dotée, le détachement aéroporté peut être largué à la veille de la percée, sans pour autant courir le risque d'être détruit séparément.

Toutefois, un cas plus habituel sera de faire atterrir le détachement aéroporté au début ou juste avant le début de la percée au sol. Dans ce cas, le détachement aéroporté, après avoir accompli sa tâche immédiate d'attaquer le quartier général de la défense, pourra prendre contact en seconde partie de journée avec les unités de l'échelon d'exploitation de percée ayant pénétré dans la zone opérative.

Après quoi, le détachement aéroporté est subordonné à ce dernier et, étant motorisé, opère avec lui.

Ainsi tous les éléments de la formation opérative de percée et de frappe en profondeur de la défense trouvent leur place définitive, dans le temps et dans l'espace, au sein de l'opération en profondeur.



**Le schéma d'une percée en profondeur**

L'organisation de cette coopération est calculée selon la *répartition complète de la pression à longue portée sur toute la profondeur opérative de la défense*, c'est-à-dire jusqu'à une profondeur de 100 à 120 kilomètres, sur deux jours.

En deux jours, toute la profondeur opérative de la défense doit être enflammée par des facteurs de frappe en profondeur et allumer un incendie dans toute une série de poches jusqu'à une profondeur totale de 100 à 120 kilomètres.

A la fin du deuxième jour de la percée, la profondeur opérative de la défense ressemblera ainsi à une série de poches brûlant dans la flamme du combat.

Toute la question est maintenant de savoir combien de temps il faudra pour que la résistance de l'ennemi se consume dans cette flamme. Comme on le sait, cela dépend du caractère réfractaire du matériau, c'est-à-dire de *la force et de la stabilité de la formation de combat* de la défense.

Ainsi, l'opération de percée n'est en aucun cas achevée au deuxième jour de l'engagement complet de toute la profondeur de la défense. Plus probablement, la bataille pour la destruction et l'écrasement de toute la profondeur du front adverse ne fait ici que commencer sous ses formes développées.

L'opération de percée se conclut ainsi par une quatrième période de la défaite de la défense. Le contenu de cette période, au sens de régulation de l'ensemble des éléments de

pression en profondeur, ne peut être établi avec précision à l'avance, dépendant entièrement de la situation qui se présente dans la profondeur.

La lutte dans son ensemble va désormais prendre des formes extrêmement particulières. Comme le petit-lait, elle se transformera en poches autour desquelles se déroulera la lutte pour l'encerclement et la destruction.

La tâche consiste maintenant à ce que les groupes individuels de la formation de combat ennemie soient complètement encerclés et complètement détruits ou capturés, *après avoir été privés de toute possibilité de s'échapper sur leurs propres arrières*.

A ce stade, l'intensité de la lutte va encore augmenter, car l'ennemi se trouve confronté au choix de la vie ou de la mort.

Il faut supposer que la quatrième étape pour vaincre la défense prendra encore trois jours. Pendant ces jours, la ligne de combat s'avancera d'autant plus dans la profondeur, et on peut supposer qu'au troisième jour de cette période, c'est-à-dire le cinquième jour de l'opération de percée, toute la formation de combat de l'offensive aura franchi la profondeur opérative de la défense et aura atteint la ligne de la station de distribution.

Dans le même temps, les forces de l'échelon d'attaque avanceront sans cesse par transport automobile jusqu'à la ligne de front de l'échelon d'exploitation de percée, renforçant ainsi l'attaque en profondeur.

Ainsi, toute la profondeur opérative de la défense peut être franchie jusqu'à 100 à 120 kilomètres en 4 à 5 jours, ce qui donne un rythme opératif offensif moyen pendant une percée en profondeur de 20 à 25 kilomètres par jour.

Cependant, il ne faut pas comprendre cela comme le taux de progression des forces de l'échelon d'exploitation de percée, qui, bien entendu, franchiront une profondeur ne dépassant pas 10 à 12 kilomètres le premier jour de l'attaque.

Le calcul effectué ici témoigne de la rapidité de la couverture globale de l'espace durant l'opération et est conditionné par le fait qu'après avoir dépassé la profondeur tactique de la défense, l'échelon d'exploitation de percée poursuit immédiatement ses efforts dans la profondeur opérative et, dès le deuxième jour de la percée, l'engage sur une profondeur de 100 à 120 kilomètres.

Cela offre à l'échelon d'exploitation de percée l'opportunité, en profitant des conditions de manœuvre plus libres, de poursuivre immédiatement ses efforts en utilisant largement le transport automobile. Les dépenses liées à l'opération de percée en profondeur sont déterminées par la demande importante de munitions.

Le premier jour de la percée, comprenant la préparation d'artillerie et le dépassement de la profondeur tactique de la défense, nécessitera une dépense de munitions particulièrement importante, définie par la moyenne de 2,5 charges de combat.

Le deuxième jour, non moins décisif, de la percée nécessitera, en moyenne, 1,5 charges de combat.

Le troisième jour de combat intensif et de grande échelle dans les profondeurs nécessitera, en moyenne, une seule charge de combat. Enfin, les quatrième et cinquième jours pour terminer la percée nécessiteront également chacun la moitié d'une charge de combat.

Ainsi, l'ensemble de l'opération de percée en profondeur, calculée sur cinq jours, nécessitera au total jusqu'à six charges de combat.

Compte tenu d'un acheminement régulièrement organisé d'une demi-charge de combat par jour, la concentration de ces approvisionnements nécessiterait 12 jours.

Cependant, les troupes disposeront de deux charges de combat, qui seront continuellement réapprovisionnées au moment où elles approcheront de la zone défensive. En outre, pendant les deux jours de préparation de la percée, nous pourrions faire monter une charge de combat. Ainsi, au début de la percée, trois charges de combat auront déjà été concentrées, qui couvrira entièrement les combats de la première journée.



Cependant, au deuxième jour de la percée, étant donné la livraison d'une demi-charge de combat seulement, il y aura une pénurie, ce qui nécessitera la livraison intensive d'au moins une charge de combat au cours de l'un des jours précédents.

Dans ce cas, les munitions restantes nécessaires pourront être concentrées au cours des jours suivants de la percée.

Toutefois, face aux moindres difficultés d'acheminement, la concentration des munitions pour la percée doit être planifiée à l'avance, en prévision de l'établissement imminent d'un front.

Dans le cas contraire, la période préparatoire à la percée doit être considérablement élargie dans le temps, ce qui donnera à la défense la possibilité de se renforcer qualitativement et placera la réalisation de la percée en profondeur dans des conditions incomparablement plus difficiles.

L'organisation de l'approvisionnement doit donc garantir l'accumulation en temps utile des normes de munitions nécessaires ; car le passage le plus ininterrompu possible à la percée du front, dès son établissement, est l'une des conditions les plus importantes de l'opération en profondeur.

Cette opération a pour objectif de mettre en déroute le front adverse sur toute la profondeur opérative, afin de le priver de la possibilité de se solidifier dans des formes mortes de guerre de position, aux racines profondément ancrées dans le sol.

## **9. Le développement de l'opération offensive initiale**

Étant donné le développement normal des événements au début de la guerre, lorsque, le long d'un axe important donné, l'ennemi a d'abord tenté d'attaquer, puis, à la suite d'une confrontation, été contraint de passer à la défensive, l'opération offensive initiale se termine par la percée de cette dernière, comme étape initiale des activités militaires au niveau du front<sup>23</sup>.

La suite des événements ne peut être prévue que de manière générale. Cependant, son contenu détermine l'augmentation de l'intensité de la lutte caractéristique de la nouvelle époque de la stratégie en profondeur<sup>24</sup>.

Bien entendu, le sort d'une campagne, et encore moins celui d'une guerre, ne peut être décidé par une seule opération offensive initiale. La percée du front sur le théâtre avancé des actions militaires, bien que liée à la défaite d'un groupe ennemi particulier, ne signifie en aucun cas encore celle de sa capacité à poursuivre la lutte.

L'attaquant a encore devant lui un chemin long et intense vers l'objectif final et parvenir à remporter une victoire complète.

Ainsi, l'opération offensive initiale n'est que la première étape d'une opération de front vaste et profonde, qui doit être calculée sur toute la profondeur de la ligne d'opération définie par la stratégie.

Dans le même temps, les perspectives de développement de la lutte armée moderne sont telles que l'opération offensive initiale doit directement se transformer en une nouvelle opération et que l'achèvement de la première doit directement conduire au début de la seconde.

La percée du front au niveau opératif est un événement si grave pour l'ennemi qu'il commencera naturellement à concentrer immédiatement toutes ses réserves disponibles dans les profondeurs de son pays et dans d'autres secteurs du front le long de l'axe menacé.

---

23 Comme nous l'avons déjà montré, un tel développement de l'opération offensive initiale n'est nullement obligatoire dans tous les cas. L'opération offensive initiale peut commencer immédiatement par une percée, si l'ennemi est immédiatement passé sur la défensive.

24 Voir *L'Évolution de l'Art Opératif*, partie II.

L'isolement de la défense percée, réalisée par l'aviation, doit interférer avec cette intention, car nécessaire à l'ensemble du système de frappe en profondeur dans l'opération de percée.

Cependant, on ne peut pas compter sur l'accomplissement complet de cette tâche. Les grandes possibilités de manœuvre opérative permettront toujours à l'ennemi de concentrer un groupe défini de réserves dans la profondeur du front percé.

Pour l'essentiel, cela coïncidera avec le moment où l'échelon d'exploitation de percée engage la zone arrière de la défense. Vers le quatrième ou le cinquième jour de l'opération de percée, alors qu'elle se conclura déjà par une lutte intense sur une profondeur totale de 100 à 120 kilomètres, ce nouveau groupe de réserves ennemies fera sa concentration au-delà de la ligne de la station de distribution, déjà occupée par des unités de l'échelon d'exploitation de percée.

Un nouveau foyer de lutte éclatera bientôt à cette profondeur. D'abord peu remarqué et ne s'enflammant que progressivement, il annoncera en réalité le début d'une nouvelle opération. Il sera impossible d'établir une quelconque limite plus ou moins visible dans le temps et l'espace lorsque cela se produira ; car le premier rapport de l'échelon d'exploitation de percée sur la rencontre avec un nouvel ennemi définira déjà *le moment de la croissance immédiate de la percée vers une nouvelle opération*.

Cela deviendra évident bien plus tôt si l'ennemi décide d'organiser immédiatement *une contre-attaque*. Il pourrait cependant, ayant renoncé à cette intention faute de forces, construire immédiatement *un nouveau front défensif en profondeur*.

Dans le premier cas, la situation conduira à une collision de rencontre ; dans le second, il faudra une nouvelle percée.

Cependant, dans les deux cas, la formation opérative de percée redeviendra immédiatement la formation opérative d'approche.

Plus tôt cette approche sera organisée, plus la nouvelle attaque lancée sera décisive et plus la déroute du nouveau groupe ennemi avant qu'il puisse établir son front sera possible. Tout retard dans cette situation et toute indécision dans les actions permettront à l'ennemi de s'organiser pour une contre-attaque ou de construire un nouveau front à temps. En plus, si la percée n'est pas immédiatement organisée, alors toutes les conditions préalables à la perspective croissante d'une guerre de position en profondeur sont réalisées.

C'est pourquoi la lutte contre la constitution d'un front solide acquiert ici une signification particulière. L'organisation immédiate d'une nouvelle approche est donc nécessaire pour résoudre la tâche dans toute la profondeur de la ligne d'opération.

L'achèvement de la percée dans ces conditions se transforme immédiatement en une nouvelle opération qui nécessite avant tout l'organisation d'une nouvelle approche.

Dans les grandes lignes de cette approche, l'échelon d'exploitation de percée, qui a déjà pris contact avec le nouvel ennemi, sera automatiquement transformé en échelon d'avant-garde.

L'échelon d'attaque, qui se déplace par corps individuels au plus profond de l'ancienne station de distribution, redeviendra l'échelon principal.

Et inévitablement, l'un des corps, qui a été retardé le long de l'ancienne ligne défensive ennemie afin d'éliminer complètement sa garnison, deviendra automatiquement l'échelon de réserve.

Ainsi, la formation opérative de la percée se transforme automatiquement en formation opérative d'approche, et la percée elle-même en une nouvelle opération.

C'est là que réside la ***dialectique du développement de l'opération en profondeur***, alors que ses formes alternent dans un processus continu de croissance de l'une dans l'autre. L'approche avec une bataille de rencontre se transforme en une percée, la percée à nouveau en approche, et cette dernière à nouveau en une percée, etc.

Cette dynamique détermine la place des éléments à longue portée dans le développement de l'opération en profondeur : l'échelon d'avant-garde devient l'échelon d'exploitation de percée, l'échelon d'exploitation de percée redevient l'échelon d'avant-garde, et ce dernier redevient l'échelon d'exploitation de percée, etc.

Tout cela se produit dans le processus d'alternance ininterrompue des formes de l'opération en profondeur et de leur croissance directe les unes dans les autres.

C'est seulement en ce sens que l'on peut parler d'une *série d'opérations consécutives*.

Naturellement, il ne faut pas imaginer les activités militaires modernes comme une opération unique s'étendant sur toute la profondeur de la ligne d'opération.

Naturellement, ces activités se décomposent en une série d'opérations, selon leurs formes et leur organisation. Cependant, le fond de la question est que, contrairement à la nature du développement des activités militaires en 1914, *ces opérations se développent directement les unes après les autres*, qu'elles alternent dans un processus ininterrompu de croissance les unes dans les autres et que leur mouvement de certaines formes à d'autres ne connaît aucune sorte de frontière notable dans le temps et l'espace.

En cela réside la différence qualitative majeure entre la nature du développement des opérations en profondeur modernes et la nature du développement des opérations linéaires du passé, qui consistaient en *étapes distinctes, divisées* dans le temps et dans l'espace par des distances définies et présentant l'image d'une *chaîne brisée d'opérations consécutives*.

Cette fracture, due à la poussée immédiate de la puissance de frappe sur toute la profondeur opérative, est en train de disparaître, conduisant à la croissance directe d'une opération dans une autre sous la forme d'une *chaîne continue d'efforts opératifs en profondeur*.

Cependant, dans le même temps, cette nature de l'opération moderne en profondeur soulève la question de sa portée dans toute la profondeur de la ligne d'opération, avec une urgence incomparablement plus grande qu'en 1914.

Comme on le sait, ce problème, qui a sa propre histoire, dépend des possibilités de fournir des moyens de soutien matériel pour le combat et dépend de la restauration des chemins de fer.

La profondeur de la ligne d'opération probable sur notre théâtre d'actions militaires occidental, depuis la frontière nationale jusqu'à la ligne de la Vistule moyenne, est une distance en ligne droite de 400 kilomètres, et de 600 kilomètres par chemin détourné.

Selon la nature de l'opération en profondeur, cette longueur de ligne d'opération doit être surmontée en un seul processus ininterrompu de croissance d'une opération en une autre.

Cela passe bien entendu par une organisation du ravitaillement, dans laquelle l'acheminement des approvisionnements en matériel suivrait le rythme d'évolution de l'opération en profondeur. Et cela est possible dans la mesure où la livraison du matériel nécessaire suivra l'avancée du front de lutte.

Dans le même temps, ce qui nous intéresse le plus, c'est la profondeur de l'opération en profondeur de 400 kilomètres, car cette longueur est la plus courte jusqu'à la ligne de la Vistule moyenne et traverse également chacun des secteurs de la zone principale de la frontière occidentale jusqu'à celle nord et sud des Polonais, jusqu'à une profondeur égale à leur longueur<sup>25</sup>. Dans une large mesure, cela détermine la nécessité de surmonter la profondeur de tout le théâtre occidental des activités militaires.

Si l'on part d'une norme d'avancée quotidienne moyenne de seulement 15 kilomètres, une profondeur de 400 kilomètres pourrait être franchie en 25 à 26 jours environ. Cependant, il ne faut pas compter sur l'avancée du front de lutte chaque jour.

Les progrès rapides doivent inévitablement alterner avec de courtes pauses de 1 à 2 jours, nécessaires à la préparation d'une percée.

---

25 Cette longueur est égale à 400 kilomètres au nord et au sud du Poles'ye.

Il faut donc compter sur la possibilité de franchir une profondeur d'environ 400 kilomètres en un mois.

Le problème est donc de savoir dans quelle mesure le chemin de fer, sur lequel repose une armée de choc donnée, peut être restauré au cours de cette période.

Si l'on part du rythme le plus prudent et le plus réaliste de huit kilomètres par jour pour la restauration des voies ferrées, qui a en fait été dépassé à notre époque, alors au cours d'un seul mois, 240 à 250 kilomètres de voies ferrées peuvent être restaurés.

Ainsi, au bout d'un mois, l'écart entre le front de lutte avancé et la station terminale de ravitaillement ferroviaire sera défini à une distance de 150 kilomètres. Sur ce total, le secteur de la livraison automobile, qui fonctionne en navette, couvre 100 kilomètres, tandis que le secteur divisionnaire représente 25 kilomètres.

Il reste donc un écart de 25 kilomètres, qui peut toutefois être facilement comblé par le rythme croissant de la restauration des chemins de fer ou par l'extension du secteur du transport automobile à 125 kilomètres, ce qui est tout à fait possible pour le transport automobile moderne.

Ainsi, du point de vue de la restauration des voies ferrées, un périmètre de 400 kilomètres pour l'exploitation en profondeur devrait en général être reconnu comme possible.

Cependant, l'essence du problème ne consiste pas seulement à garantir que la restauration du chemin de fer suive le rythme de l'avancée de l'armée de choc ; mais aussi que le chemin de fer restauré doit avoir une capacité garantissant la livraison de toute le matériel nécessaire à l'armée de choc.

Toutefois, dans ce sens les perspectives semblent moins favorables. Comme nous l'avons montré, la livraison des besoins quotidiens de l'armée de choc est estimée à 24 trains.

Mais comme le chemin de fer doit conserver au moins un tiers de ce nombre pour ses propres besoins et travaux de restauration, alors la capacité du chemin de fer après la restauration devra être mesurée à pas moins de 32 à 35 trains.

Mais une telle norme de capacité est techniquement impossible pour un chemin de fer restauré et n'est atteinte qu'après une période plus longue.

Un chemin de fer restauré ne produit en moyenne que 15 à 16 trains par jour, et cette norme ne peut pas satisfaire pleinement les besoins d'approvisionnement de l'armée de choc.

Cela signifie-t-il qu'un tel obstacle, surgit dans le développement de l'opération en profondeur jusqu'à une profondeur de 400 kilomètres de ligne d'opération d'acheminement du ravitaillement qui nous oblige inévitablement à interrompre l'offensive, donnant ainsi à l'ennemi la possibilité d'établir en toute sécurité son front et l'amener sur une condition de position ?

Il est possible que dans certains cas très défavorables, une telle situation se révèle inévitable, plaçant en conséquence l'opération en profondeur avant la nécessité de manifester la plus grande intensité en organisant de l'attaque en profondeur.

Cependant, l'émergence d'une telle situation n'est en aucun cas nécessaire.

Le nombre de trains de ravitaillement disponibles sera toujours en mesure de soutenir une partie de l'armée de choc qui peut être désignée pour étendre directement l'attaque en profondeur contre un ennemi déjà considérablement brisé au cours de la période en cours.

Ce groupe désigné de l'armée de choc devrait être composé de tous les éléments à longue portée de l'opération (le corps mécanisé, le corps de cavalerie, la division motorisée) et des unités des formations interarmes motorisées. Il formera désormais un échelon d'avant-garde plus grand et plus indépendant, dont la tâche principal consistera à lancer une attaque décisive et à empêcher l'ennemi brisé de reconstituer ses forces et de construire un nouveau front.

L'opération en profondeur est donc poursuivie à ce stade par un échelon d'avant-garde renforcé, en tant que facteur indépendant, avec le soutien de toute la masse du groupe aérien d'assaut.

Jusqu'à un certain point, cela peut donner un excellent résultat.

Il ne faut cependant pas oublier que l'augmentation de l'intensité de la lutte, qui s'accroît à mesure que l'on s'approche du but final de l'opération, jusqu'à son point culminant, exigera de l'armée de choc l'emploi de la totalité de ses efforts de combat.

La leçon de 1920, lorsque notre armée s'est retrouvée sans ravitaillement lors de la marche vers la Vistule, devrait servir d'avertissement.

Au stade final de l'opération en profondeur, l'armée de choc, en tant que facteur principal au niveau du front, doit être entièrement approvisionnée, ce qui place des tâches extrêmement importantes avant la technologie de restauration des chemins de fer.

En tout état de cause, les activités de l'échelon d'avant-garde indépendant, qui a été retirée de l'armée de choc parce que celle-ci ne peut pas être entièrement approvisionnée, doivent se poursuivre aussi longtemps que nécessaire pour amener la capacité de transport du chemin de fer restauré aux normes requises.

L'amélioration ultérieure de la technologie de restauration des chemins de fer doit réduire pleinement cette période sans aucun doute difficile et importante dans le développement de l'opération en profondeur, après avoir assuré au moment final et décisif de son achèvement l'intensité la plus élevée et maximale de tous les efforts de combat de l'armée de choc.

Ainsi, l'opération en profondeur moderne doit compter sur la croissance ininterrompue d'une opération en une autre sur toute la profondeur de la ligne d'opération et sur la croissance tout aussi ininterrompue des efforts de combat jusqu'au point culminant de la réalisation de son objectif final.

Cette opération est donc profonde non seulement parce qu'elle embrasse toute la profondeur opérative de la résistance avec sa pression de frappe, mais parce qu'elle est capable de pousser sans interruption cette attaque en profondeur dans toute la profondeur de la ligne d'opération qui lui est assignée.

## **10. Les principes fondamentaux de la conduite de l'opération en profondeur**

Les perspectives de développement de l'opération en profondeur mettent en évidence toute l'extrême complexité de son organisation et de sa conduite.

Cela place avec une urgence particulière devant l'art opératif moderne le problème de la conduite, qui devient un problème global d'une importance énorme.

La conduite des opérations en profondeur est déterminée, pour ce qui est de sa nature et de son contenu, par des conditions essentiellement différentes de celles de la conduite des opérations linéaires de la guerre mondiale de 1914-1918.

Lorsque la lutte était menée en employant tous les efforts de combat sur une seule ligne de front, ce qui caractérisait l'époque de la stratégie linéaire, l'essence de la conduite consistait à *répartir les forces entre des groupes particuliers et à les diriger selon des axes spécifiques*. Ensuite, les événements opératifs étaient *laissés à eux-mêmes* et la conduite consistait, dans le meilleur des cas, à la suite d'une nouvelle situation, à *indiquer un nouvel axe et à redistribuer les forces de celui-ci*. Or, ce dernier, étant donné l'absence de réserves importantes (comme ce fut le cas lors de l'offensive sur la Marne en 1914 et de notre offensive sur la Vistule en 1920), fut toujours réalisé avec beaucoup de difficulté, voire ne put être réalisé du tout.

Cependant, les méthodes de conduite sont parfois plus tenaces que les formes opératives.

Et maintenant, face aux conditions complètement modifiées de la lutte armée, on proclame à la tribune de l'Académie militaire française que « l'essence du commandement

opératif consiste à former des colonnes de destinations diverses et à les diriger vers un objectif commun »<sup>26</sup>.

La nature de l'opération en profondeur est depuis longtemps déniée d'une telle définition des fonctions de la conduite.

L'art opératif moderne, en tant qu'art de conduire l'opération en profondeur, ne doit en aucune manière limiter le volume de son activité à la formation de colonnes, c'est-à-dire *déterminer des groupes de forces*, et à les diriger vers le but, c'est-à-dire *indiquer des axes*.

Ce domaine de travail relève plutôt des compétences de la *stratégie* qui, au niveau du Front, doit regrouper les hommes et le matériel selon des axes opératifs définis en fonction de leur importance.

Au niveau de l'armée, le centre de gravité de la conduite opérative se déplace, dans les conditions de l'opération en profondeur, vers la sphère de *l'organisation de la coordination des efforts de combat le long du front et en profondeur* et, principalement, dans cette dernière dimension, dans le but de frapper en profondeur tous les éléments de la résistance.

Limiter dans les conditions modernes la compétence de conduite à la définition de groupes de forces et à l'indication de leurs axes reviendrait à éliminer complètement les formes mêmes de l'opération en profondeur et à renoncer à l'organisation de toute sorte de coordination des éléments de frappe en profondeur.

L'essence même de l'opération en profondeur réside dans le fait qu'elle est menée non pas par l'emploi d'efforts de combat le long d'une seule ligne de front, mais dans la zone de la profondeur opérative de la résistance ennemie.

Dans ces conditions, la tâche de la conduite consiste moins que tout à former des colonnes et à indiquer leurs axes ; elle consiste essentiellement à *unifier dans une coordination organisée l'ensemble des éléments de frappe sur toute la profondeur opérative*.

Ainsi, la conduite opérative dans les conditions modernes consiste dans le fait que *les activités, qui sont le résultat de la formation et de la direction de groupes de forces, sont menées et dirigées dans le processus de la lutte*.

En substance, ce n'est que dans les conditions modernes des opérations en profondeur que l'art opératif atteint son véritable contenu en tant qu'*art de conduire l'opération au cours des combats*.

En cela, il se distingue essentiellement du contenu de l'art opératif de l'ère de la stratégie linéaire.

Il existe trois principales caractéristiques dans la conduite des opérations en profondeur.

*La première est l'organisation*. La conduite de l'opération profonde reçoit son nouveau contenu organisationnel.

*Conduire l'opération en profondeur signifie organiser la coopération des éléments de l'attaque en profondeur à chaque étape distincte de la lutte*.

Il convient de noter, de manière générale, que dans les conditions modernes, le contenu organisationnel de la bataille imprègne la conduite à tous les niveaux de commandement.

On retrouve des signes d'organisation sous forme embryonnaire dès la direction d'un groupe de deux sections.

Cela se manifeste encore plus dans la conduite des activités conjointes des armes de combat unifiées comme, par exemple, au niveau d'un bataillon renforcé.

Ceci est conditionné par la composition des différents moyens techniques de lutte, qui font partie de l'armement des petites formations d'infanterie et des autres armes de combat qui leur sont rattachées. Une nouvelle base technique confère un nouveau caractère organisationnel à la conduite au combat.

Dans l'ensemble, l'organisation même de l'engagement, au niveau de l'unification du feu et du choc en une action tactique immédiatement uni, a tendance à s'élever à un niveau de plus en plus haut.

En 1914 on pensait que la division organisait l'engagement, le corps n'avait que la compétence d'organiser l'engagement d'une façon générale, qui se traduisait par l'indication d'axes et de lignes.

Désormais, l'organisation de l'engagement en profondeur est réalisée au niveau du corps d'armée, car tous les principaux facteurs permettant d'atteindre la profondeur tactique – le groupe de chars à longue portée, l'artillerie à longue portée et l'aviation de champ de bataille – sont entre les mains des corps d'armée, qui organise directement leur coopération.

Au niveau de l'opération, cette indice organisationnel se déplace au niveau du commandement de l'armée.

Et dans certains cas, comme lors de l'élaboration de la percée des échelons d'exploitation de percée de deux armées de choc voisines, où l'organisation d'une coopération en profondeur sera nécessaire au niveau du front, les indices de contenu organisationnel se manifesteront dans la conduite du Front.

La frappe en profondeur au niveau opératif consiste avant tout à organiser la coopération entre tous les éléments de répression dans toute la profondeur de la résistance.

Les principaux éléments de l'opération en profondeur sont les moyens de lutte à longue portée, tels que l'aviation, le corps mécanisé, la cavalerie et la division motorisée.

Ces moyens sont entre les mains du commandant d'armée, qui en est le responsable direct.

Tout emploi de ces moyens nécessite l'attribution à chacun d'eux de tâches spécifiques et l'organisation de leur coopération dans toute la profondeur opérative.

Il serait totalement inutile, du point de vue des exigences de l'opération en profondeur, de réduire la conduite à la simple indication de l'axe et de la ligne vers lesquels les efforts de combat doivent être poussés.

La question est maintenant d'indiquer comment organiser la coopération de tous les éléments d'attaque à une profondeur opérative donnée.